

**Die Bundesrepublik Deutschland und Frankreich:
Dokumente 1949–1963**

**Die Bundesrepublik Deutschland und Frankreich:
Dokumente 1949–1963**

Herausgegeben von
der Historischen Kommission
bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften
und dem Institut für Zeitgeschichte

**Die Bundesrepublik Deutschland und Frankreich:
Dokumente 1949–1963**

Herausgegeben von
Horst Möller und Klaus Hildebrand

Band 1
Außenpolitik und Diplomatie

Bearbeitet von Ulrich Lappenküper

K · G · Saur München 1997

Das dieser Dokumentation zugrundeliegende Vorhaben
wurde mit Mitteln des Bundesministeriums für Bildung,
Wissenschaft, Forschung und Technologie
unter dem Förderkennzeichen KGS 2400 gefördert.
Die Verantwortung für den Inhalt dieser Veröffentlichung
liegt bei den Autoren.

Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme

**Die Bundesrepublik Deutschland und Frankreich : Dokumente
1949 – 1963** [Hrsg. von der Historischen Kommission bei der
Bayerischen Akademie der Wissenschaften und dem Institut für
Zeitgeschichte]. Hrsg. von Horst Möller und Klaus Hildebrand.
– München ; New Providence ; London ; Paris : Saur.
ISBN 3-598-23680-8

NE: Möller, Horst [Hrsg.]; Bayerische Akademie der Wissenschaften
«München» / Historische Kommission
Bd. 1. Außenpolitik und Diplomatie / bearb. von
Ulrich Lappenküper. – 1997
ISBN 3-598-23681-6
NE: Lappenküper, Ulrich [Bearb.]



Gedruckt auf säurefreiem Papier

© 1997 by K.G. Saur Verlag GmbH & CoKG, München
A Reed Reference Publishing Company

Satz: Bild & Satz Schiessel, Grafrath
Druck: WS Druckerei, Bodenheim
Binden: Buchbinderei Schaumann, Darmstadt
Printed in the Federal Republic of Germany
Alle Rechte vorbehalten

Dieses Werk – oder Teile daraus –
darf nicht vervielfältigt, in Datenbanken gespeichert oder in
irgendeiner Form – elektronisch, photomechanisch,
auf Tonträger oder sonstwie – übertragen
werden ohne die schriftliche Genehmigung des Verlags.

ISBN 3-598-23680-8 (Gesamt)
ISBN 3-598-23681-6 (Bd. 1)

Avant-Propos

Voici que paraît le premier des trois volumes de la „Documentation sur l'histoire des relations franco-allemandes de 1949 à 1963“ préparée sous le patronage commun de la Commission historique près l'Académie bavaroise des Sciences et de l'Institut d'Histoire contemporaine de Munich, et sous la responsabilité du Professeur Horst Möller, ancien Directeur de l'Institut Historique Allemand de Paris et aujourd'hui Directeur de l'Institut de Munich, maître d'oeuvre de l'ensemble en commun avec le Professeur Klaus Hildebrand.

Ces trois volumes de documents apporteront une vue générale des relations franco-allemandes de 1949 à 1963, c'est-à-dire de la naissance de la République Fédérale d'Allemagne au traité franco-allemand de l'Elysée, quatorze années durant lesquelles Konrad Adenauer fut chancelier; vue d'ensemble, mais aussi vue spécifique du bilatéralisme franco-allemand au milieu des contextes plus larges de la construction de l'Europe occidentale, de l'Alliance atlantique et des relations Ouest-Est.

Le premier volume, consacré aux relations diplomatiques et politiques entre les deux pays durant cette période, est le fruit du travail du Docteur Ulrich Lappenküpfer, qui est aujourd'hui le collaborateur du Professeur Hildebrand à l'Université de Bonn; le second, qui s'attache à illustrer les relations économiques, est dû au Docteur Andreas Wilkens, actuellement collaborateur de l'Institut Historique Allemand de Paris; le troisième concernera les relations entre les Parlements et les partis politiques ainsi que les opinions publiques et la presse, préparé par le Docteur Herbert Elzer.

Il s'agit donc d'une entreprise d'institutions et d'historiens allemands particulièrement qualifiés, qui en ont le mérite et la responsabilité. Le lecteur constatera la publication, au milieu des documents allemands, de 57 documents d'origine française dans le premier volume et de 86 dans le second, provenant presque tous des Archives du Ministère français des Affaires étrangères. C'est que les auteurs, dans un souci d'équilibre entre les sources allemandes et françaises pour l'illustration des relations bilatérales, ont souhaité incorporer à leur oeuvre des documents français; le Ministère français des Affaires étrangères, dans le cadre de la coopération franco-allemande, et dans la perspective du développement de publications communes, a apporté son agrément avec l'accord donné par Monsieur François Renouard, Directeur des Archives du Quai d'Orsay. On remarquera que les documents français publiés ici ne dépassent pas la date de 1960. C'est que les auteurs allemands ont respecté cette date, qui était celle de l'ouverture des Archives du Quai d'Orsay lorsqu'ils effectuèrent cette sélection.

Il devait appartenir à Jean-Baptiste Duroselle, alors Président de la Commission de publication des Documents Diplomatiques Français – fonction remplie aujourd'hui par Monsieur l'ambassadeur François Puaux – d'écrire ces lignes. Il nous a quittés en septembre 1994; lors du dernier entretien qu'il m'accorda, trois semaines avant sa disparition, il me parla précisément de la coopération franco-allemande en matière d'archives. Nous devons nous en entretenir avec le Professeur Schwarz dès le mois d'octobre suivant... Puisse la mémoire de Jean-Baptiste Duroselle veiller sur la réussite des projets à venir.

La publication de documents allemands et français que l'on trouvera ici sera particulièrement utile aux chercheurs, parce qu'elle concerne une période qui présente une

incontestable unité, mais dont toutes les années n'ont pas encore été couvertes par les publications officielles française ou allemande de documents diplomatiques en cours; et aussi parce qu'elle est axée sur les relations bilatérales franco-allemandes, sans oublier l'influence de la vie internationale en général sur ce bilatéralisme.

La plupart de ces documents sont publiés pour la première fois. Est-il nécessaire de rappeler l'extraordinaire rapidité de l'évolution des relations entre la République Fédérale d'Allemagne et la France, de 1949 à 1963, d'un statut d'occupation à un traité d'amitié? Sans doute la „guerre froide“ fut pour beaucoup dans la rapidité de cette évolution, qu'elle accéléra, mais certainement aussi correspondait-elle aux forces profondes nouvelles de l'Europe et du monde d'après la seconde guerre mondiale, ainsi qu'à la volonté de paix et de réconciliation des peuples, sans oublier le rôle décisif des personnalités.

Avec cette oeuvre magistrale nos collègues allemands apportent une contribution de première valeur à la connaissance et la compréhension de l'histoire contemporaine des relations entre la République Fédérale d'Allemagne et la France.

Jacques Bariéty
Professeur à la Sorbonne

Inhaltsverzeichnis

Einführung von Horst Möller	9*
Einleitung	1
Dokumentenverzeichnis	37

Dokumente

I. „Que faire de l'Allemagne?": Die deutsch-französi- schen Beziehungen 1949–1955	
I.1 Frankreich und die „deutsche Frage“ im Zeichen des Besatzungsstatuts	55
I.2 Anlauf zur europäischen Integration	208
I.3 Die Saarfrage	285
I.4 Das Problem der deutschen Wiederbewaffnung	374
II. Neue Voraussetzungen und neue Aufgaben: Die deutsch-französi- schen Beziehungen 1955–1958	
II.1 Die „deutsche Frage“ im Zusammenhang neuer europäischer Sicherheitsbestrebungen	470
II.2 Die Gründung der Europäischen Wirtschafts- und Atomgemeinschaft	582
II.3 Die Beilegung des Saarproblems	643
II.4 Der Beginn der deutsch-französi-chen Rüstungskooperation	665
III. Die deutsch-französi-chen Beziehungen in der Ära Adenauer – de Gaulle 1958–1963	
III.1 Das Deutschlandproblem im Wandel des Ost-West-Verhältnisses	698
III.2 Vertiefung der Europapolitik und Reform des Nordatlantischen Bündnisses	787
III.3 Die Bereinigung des ‚Petit contentieux‘	882
III.4 Der deutsch-französi-che Freundschaftsvertrag	899

Einführung

I.

Kaum eine Legende in der langen Geschichte der deutsch-französischen Beziehungen erwies sich als so langlebig wie die einer „Erbfeindschaft“ zwischen beiden Völkern: Wird sie historisch eingegrenzt, dann doch zumindest auf zweihundert Jahre berechnet. Weder der Sachverhalt noch die Zeitrechnung trifft indes zu. Und auch die Vermutung, die Johannes Haller in seinem zuerst 1930 veröffentlichten Werk „Tausend Jahre deutsch-französischer Beziehungen“ äußerte, daß Nachbarn in der Regel nicht Freunde seien, wird der Komplexität dieser Beziehungen kaum gerecht, wie er selbst sogleich bemerkte. Unbestreitbar hingegen ist seine Schlußfolgerung: „Das Verhältnis von Deutschen und Franzosen ist mit einer so einfachen Formel nicht zu erschöpfen. Ihre Beziehungen sind seit ältesten Zeiten so eng, ihre Wechselwirkung steigert sich mit den Jahrhunderten so sehr, daß man von einer Schicksalsgemeinschaft sprechen kann.“ Und obwohl auch Hallers Buch von Klischees nicht frei blieb, gelangte er sogar auf dem Tiefpunkt der deutsch-französischen Beziehungen in der 1941 erschienenen Auflage zu der wenige Jahre später auf spektakuläre Weise sich bestätigenden Einschätzung, „daß die Zukunft des deutschen Volkes abhängt von dem, was in Frankreich geschieht, daß unser Schicksal auf absehbare Zeit wiederum Frankreich heißen wird, wie es in vergangenen Zeiten hieß“.

Die komplementäre Sicht findet sich eine Generation später bei Charles de Gaulle, der anlässlich ihrer ersten denkwürdigen Begegnung in Colombey-les-deux-Églises Konrad Adenauer einen neuen Anfang in den deutsch-französischen Beziehungen vorschlug. Nach Auskunft seiner „Mémoires d'espoir“ sagte er damals dem Bundeskanzler: „La France, après les terribles épreuves déchainées contre elle, en 1870, en 1914, en 1939, par l'ambition germanique, voit en effet l'Allemagne vaincue, démantelée et réduite à une pénible condition internationale, ce qui change du tout au tout les conditions de leurs rapports en comparaison du passé.“ Wenngleich Adenauer diesen Wortlaut im dritten Band seiner „Erinnerungen“ nicht wiedergab, so findet sich doch auch dort der Hinweis auf die historisch begründete Angst der Franzosen vor einem deutschen Angriff und die durch die bedingungslose Kapitulation Deutschlands 1945 völlig veränderte Konstellation.

Obwohl de Gaulles Einschätzung den jeweiligen Kriegsursachen der Jahre 1870, 1914 und 1939 historisch nicht angemessen ist, weil die beiden ersten Kriege durch den späteren, zweifellos vom nationalsozialistischen Deutschland 1939 entfesselten Krieg überlagert werden, so brachte der General mit dieser Sicht doch die beherrschende und erschütternde Erfahrung der Franzosen im 20. Jahrhundert, insbesondere auch ihrer in historischen Dimensionen denkenden Bildungsschichten, auf den Punkt. Und diese kollektive Einschätzung beruhte auf dem unbestreitbaren, von drei Generationen nacheinander erlittenen Urerlebnis, daß alle drei Kriege auf französischem Boden stattfanden und nach ihrer eigenen Lebenserfahrung deutsche Heere eingefallen waren und das Land verwüstet hatten. Die Deutschen machten solche leidvolle Erfahrung mit ungleich weitergehenden Zerstörungen und Verlusten erst in der Endphase des Zweiten Weltkrieges – aber doch mit dem entscheidenden Unterschied, daß sie selbst dafür die ursprüngliche Verantwortung trugen.

Gegenüber kollektiven, bewußtseinsprägenden nationalen Erfahrungen treten die späteren geschichtswissenschaftlichen Analysen der komplizierten diplomatischen Vorgeschichte und Kriegsursachen stets zurück. Diese Komplexität schließt es für 1870 tatsächlich aus, von einer einseitigen deutschen Kriegsschuld zu sprechen und läßt es auch für 1914 nicht zu, die tatsächlich gravierende Mitschuld des Deutschen Reiches im Sinne des Artikel 231 des Vertrags von Versailles zu einer deutschen Alleinschuld zu erklären.

Doch ist die Vereinfachung historischen Ursachengeflechts nicht auf Frankreich beschränkt. In jedem Falle aber ist die Perzeption der drei Kriege, deren Grauen sich jeweils steigerte und deren Addition die Angst vor erneuten Angriffen kumulieren mußte, im 20. Jahrhundert der Schlüssel zum französischen Verhältnis gegenüber Deutschland und der Ausgangspunkt jeglicher, in allen Parteien als kardinal betrachteten französischen Sicherheitspolitik. Wer diesen Zusammenhang nicht sieht, kann die französische Deutschlandpolitik nach 1918, insbesondere aber nach 1945 nicht verstehen.

In Deutschland existierten aufgrund der Befreiungskriege gegen Napoleon zu Beginn des 19. Jahrhunderts und einer die eigene Rolle idealisierenden bzw. verkennenden Sicht des deutschen Anteils am Kriegsausbruch 1870 und 1914 in gewisser Weise analoge kollektive Geschichtsbilder. Sie wurden zudem in der nationalistischen Propaganda nach dem 1. Weltkrieg bzw. der französisch-belgischen Besetzung des Ruhrgebiets 1923 noch ausgeprägter. Die spätere nationalsozialistische Agitation spitzte diese feindliche Perzeption zu und bediente sich dafür ebenfalls weiterer historischer Reminiszenzen wie der französischen Verwüstungen in der Pfalz – unter anderem 1689 und 1693 des Heidelberger Schlosses – sowie der Eroberungen Ludwigs XIV., die die französische Politik als „Reunionskriege“ bezeichnete. Doch die deutsche Kriegsschuld am Zweiten Weltkrieg und der Angriff auf Frankreich 1940, das auf diesen Krieg kaum vorbereitet war, ließen diese negativen Klischees nach 1945 immer stärker in den Hintergrund treten.

Jedenfalls hatte sich die Lage Deutschlands 1945 so entscheidend verändert, daß im Unterschied zu 1918 ein gegen Frankreich gerichteter aggressiver deutscher Nationalismus keine Rolle mehr spielen konnte. Dies wird im Rückblick noch klarer als es 1945 sein konnte, es wird auch klarer, als es Franzosen unmittelbar nach vierjähriger deutscher Okkupation während des Zweiten Weltkriegs überhaupt erscheinen konnte.

Wenn der Schriftsteller Ernst Glaeser seinem Roman „Jahrgang 1902“ das Motto gab „La guerre, ce sont nos parents“, so korrespondierte solch deprimierende Sicht der Bemerkung, mit der später Charles de Gaulle das Kapitel „L'Europe“ seiner „Memoires d'espoir“ einleitete: „La guerre fait naître et mourir les Etats“.

Der Mehrzahl der heute lebenden Deutschen und Franzosen sind solche Erfahrungen erspart geblieben, erspart blieb ihnen auch die kollektive Prägung der Individualität durch Krieg und agitatorisch aufgeladene Feindschaft zwischen beiden Völkern, deren artifiziellen, doch deshalb nicht minder geschichtsmächtigen Charakter der Diplomat, Schriftsteller und zeitweilige französische Propagandaminister (1939/40) Jean Giraudoux in seinem Roman „Siegfried et le Limousin“ (1922) symbolisch verdichtete. Er ließ seine Hauptfigur durch einen Kunstgriff zugleich Franzose und Deutscher sein: Jacques Forestier wurde von den Deutschen auf dem Schlachtfeld schwerverletzt aufgefunden, eine Identifikation war nicht möglich, zumal er das Gedächtnis verloren hatte; die Krankenschwester Eva, selbst von krankhaftem Franzosenhaß behext, macht ihn als Siegfried von Kleist zu einem Modelldeutschen, des-

sen (geradezu französisch anmutende logische und kritische Kapazität) ihn bald zu einem der führenden Politiker der Weimarer Republik werden läßt, bevor sein Scheitern zur Entdeckung seiner wahren, der französischen Nationalität führt.

Erscheint die lockere Assoziation verschiedener nationaler Stereotypen der von Giraudoux gezeichneten deutsch-französischen Dichotomie auch klischeehaft und von letztlich auswegloser Gegensätzlichkeit, so liegt der Kern dieses Themas beim studierten Germanisten Giraudoux und dem diplomatischen Analytiker der deutsch-französischen Beziehungen nach 1918/19 doch tiefer: Die den beiden Nationen attestierten Nationalcharaktere, die ihre Herkunft aus dem in Frankreich seit Madame de Staëls Werk „De l'Allemagne“ (1810) herrschenden Deutschlandbild nicht verleugnen, können in ein und derselben Person vereint sein: Polarität und Unität charakterisieren für ihn also auch Deutsche und Franzosen. Aus dieser Spannung lebt Giraudoux' bis zu seinem Theaterstück „Siegfried“ (1928) immer wieder variierte Thematik, deren Gestaltungsweise damals weder in Deutschland noch Frankreich populär sein konnte, obwohl er ein weiteres französisches Stereotyp aufnahm, das seit Generationen das Deutschlandbild auf paradoxe Weise charakterisiert hatte, zugleich deprimierte und hoffnungsvoll stimmen konnte: das Bild von den *zwei* Deutschland, das seit dem deutsch-französischen Krieg von 1870 herrschte, dem wahren, friedlichen, durch die Romantik geprägten und dem preußisch-militaristischen, dem bismarckisch-machtpolitischen, ja machtbesessenen. Dieses Bild nahmen mutatis mutandis übrigens auch Emigration und Widerstand der „Deutschen gegen Hitler“ für sich in Anspruch, indem sie nach 1933 explizit das „andere“, das bessere Deutschland verkörperten.

Wenngleich Giraudoux generations- und berufsspezifisch bedingt auch in der zweiten Hälfte der 1920er Jahre die Chancen für eine wirkliche deutsch-französische Aussöhnung skeptisch beurteilte, so zog er in der Dramenfassung gegenüber der erneuten Trennung der beiden Leben des Jean Forestier doch eine vorausweisende Konsequenz: „Je vivrai, simplement. Siegfried et Forestier vivront côte à côte. Je tâcherai de porter, honorablement, les deux noms et les deux sorts que m'a donnés le hasard. Une vie humaine n'est pas un ver. Il ne suffit pas de la trancher en deux pour que chaque part devienne une parfaite existence. Il n'est pas de souffrances si contraires, d'expériences si ennemies qu'elles ne puissent se fondre un jour en une seule vie... Il serait excessif que dans une âme humaine, où cohabitent les vices et les vertus les plus contraires, seuls le mot „allemand“ et le mot „français“ se refusent à composer.“

Konnte das „deutsch-französische Gespräch“ auch zwischen Geistern wie Ernst Robert Curtius, dem großen Vermittler französischer Kultur in Deutschland, und André Gide während der 1920er Jahre fortgesetzt werden, so fragt sich, ob die durch Esprit und Champagner inspirierten Causeries in Ernst Jüngers „Strahlungen“, den Pariser Tagebüchern aus der Besatzungszeit, oder Friedrich Sieburgs Erinnerungen „Unsere schönsten Jahre. Ein Leben mit Paris“ (1950) nicht von vornherein eine unwirkliche Atmosphäre herbeizauberten: Symbolisierte nicht das beklemmende Meisterwerk des der Resistance angehörenden Vercors „Le Silence de la Mer“ (1942) viel eher die Sprachlosigkeit zwischen Franzosen und Deutschen während dieser Jahre – selbst dann, wenn es nicht um unmittelbare Unterdrückung ging? Auch ein frankophiler, gebildeter und sympathischer deutscher Offizier blieb ein Besatzer.

Mögen auch der illiterate Teil der Öffentlichkeit oder die praktischem Handeln verpflichtete Politik von solchen Erwägungen und Bildern kaum berührt sein, so gilt doch auch für ihre Disposition die fortwährende subkutane Wirkung der „forces profondes“ im Leben der Völ-

ker, die über aktuelle Verstimmungen, aber auch aktuelle Verbesserungen bilateraler politischer Beziehungen erhaben sind.

II.

Tatsächlich dürfen die politischen Beziehungen, vor allem aber die nationalen Stereotypen, die sich aus aktuellen Klischees und Vorurteilen verfestigen, nicht als alleiniger Maßstab bilateraler Beziehungen gelten. So übte die von Frankreich nach Deutschland gelangende Gotik stilprägenden Einfluß aus, während des 17. und 18. Jahrhunderts blieb bis zu Gotthold Ephraim Lessings „Hamburgischer Dramaturgie“ die klassische französische Dramatik der Racine, Corneille und Molière vorbildhaft für die deutsche Literatur, die französische Architektur des Schloßbaus und der Gartenkunst prägten das europäische Stilempfinden, Versailles wurde zum Inbegriff für die Herrschaftsarchitektur des europäischen Absolutismus selbst in kleineren deutschen Territorialstaaten: Die deutschen Fürsten folgten auch der zum Teil in Frankreich ausgebildeten politischen Herrschaftslehre des Absolutismus.

Französisch war die Sprache der Gebildeten und der Höfe bis zur Entwicklung einer eigenen deutschen Nationalliteratur seit der Aufklärung, Sturm und Drang und Klassik. Die deutsche Aufklärung als Teil einer europäischen Bewegung stand ihrerseits in engster Wechselwirkung mit der französischen. Der ideelle und politische Einfluß der Französischen Revolution ist kaum zu überschätzen, die Revolutionskriege änderten daran nichts. Selbst auf dem Tiefpunkt der politischen Beziehungen und dem Höhepunkt des wechselseitigen Mißtrauens und der gegeneinander gerichteten Propaganda während der 1920er Jahre gab es stets Protagonisten deutsch-französischer Verständigung, oftmals auch Bewunderung für das jeweilige Nachbarland. So forderte Gottfried Benn in einem 1930 veröffentlichten Essay „Frankreich und wir“: „Franzosen und Deutsche könnten beschließen, politisch vernünftiger miteinander zu leben als bisher, und ihre Bildung, ihren geistigen Besitz, ihre menschliche Gesinnung, auch ihre Nachsicht in den Dienst dieses Beschlusses zu stellen: Um ihn zu verwirklichen, dazu sehe ich nur einen Weg: Die Sprache lernen und die Länder besuchen... Die Schulen sollten französische Zeitungen halten, französische Bücher lesen, und von dieser Lektüre ausgehend, die Unterschiede zwischen den beiden Völkern analysieren, damit das Interesse an ihnen wachgerufen wird.“

Dieser auch heute noch nicht überholte Rat wurde während der Weimarer Republik stärker befolgt als heute, stand doch in den preußischen Gymnasien Französisch als erste Fremdsprache in 345 Schulen vor Englisch mit 239 an der Spitze und war insgesamt bis in die Mitte der 1930er Jahre die am häufigsten unterrichtete lebende Fremdsprache in Deutschland. Ein vergleichbar starker Einfluß der französischen Literatur läßt sich an der außerordentlich hohen Zahl der Übersetzungen ablesen: So wurden zwischen 1919 und 1932 3326 Bücher aus dem Französischen übersetzt, darunter 1722 zum ersten Mal. Die wichtigsten Werke der bedeutenden französischen Autoren des 17. bis 19. Jahrhunderts lagen in den 1920er Jahren in deutscher Übersetzung vor, so erreichten die bis dahin erschienenen Romane André Gides in der Regel mehrere Auflagen mit jeweils bis zu 45 000 Exemplaren.

Die Reihe ließe sich verlängern, selbstverständlich auch um qualitative Einflüsse einzelner Literaten, Künstler und Philosophen, vor allem natürlich der Malerei. Nach dem 2. Weltkrieg wurden zahlreiche französische Werke zu Bestsellern in Deutschland, die Werke von Jean-Paul Sartre, Albert Camus oder Simone de Beauvoir erreichten nicht selten eine Auflage von mehreren hunderttausend Exemplaren.

Zahl und Auflage der französischen Übersetzungen deutscher Autoren ist zwar quantitativ weniger eindrucksvoll, doch gibt es auch hier in vielen Fällen eine nachweisbare Wirkung. Nach dem 2. Weltkrieg wurde nach Hegel, Marx und Nietzsche vor allem Martin Heidegger zu einem der in Frankreich einflußreichsten Philosophen, andere deutsche Schriftsteller, beispielsweise Ernst Jünger, genießen hohes literarisches Ansehen. Werke deutscher Komponisten stehen auf allen Spielplänen von Opern und Konzertsälen. Auch hier existieren zahlreiche weitere Beispiele des intensiven kulturellen oder wissenschaftlichen Wechselspiels, ohne daß in dieser Hinsicht überhaupt genug getan werden könnte.

Unbezweifelbar ist also: Die angebliche „Erbfeindschaft“ wird allein schon durch den in allen Epochen regen Kulturaustausch Lügen gestraft, die Kollektivurteile werden schon dadurch widerlegt, daß sich beliebig viele Gegenbeispiele anführen lassen; mit anderen Worten: Auch die Geschichte der deutsch-französischen Beziehungen ist durch viele Dimensionen und individuell oder sozialspezifisch ganz unterschiedliche oder sogar gegensätzliche Einschätzungen charakterisiert, weder existieren nur offizielle politische, noch bloß eindeutig negative oder positive Aussagen über den Nachbarn.

III.

Während der tausendjährigen Beziehungen zwischen Deutschen und Franzosen, die damals als Pendant zu Johannes Haller auf französischer Seite unter anderen Gaston Zeller dargestellt hat, kann man tatsächlich nur für einige Epochen von zwischenstaatlichen Beziehungen sprechen, was oftmals verkannt wird. Es gehört zu den historisch wirksamsten Komponenten des deutsch-französischen Verhältnisses, daß bilaterale politische bzw. diplomatische Beziehungen im engeren Sinne nur während der Zeit des deutschen Nationalstaats zwischen 1871 und 1945 bestanden und daß diese durch einen Sieg deutscher Staaten unter Führung Preußens 1870/71 begründet wurden – also von vornherein unter keinem guten Stern stehen konnten. Hierbei handelte es sich aber bereits um die zweite tragische Komponente im Verhältnis der beiden Nachbarvölker, war doch die Politisierung des deutschen Nationalbewußtseins, das bis dahin eine primär kulturelle Dimension besaß, in den Befreiungskriegen gegen das hegemoniale Frankreich Napoleons erfolgt: Johann Georg Fichtes „Reden an die deutsche Nation“ (1808) oder Ernst Moritz Arndts antifranzösische Attacken trugen zur romantischen Überhöhung und zur historischen Mythenbildung bei, entsprangen aber im wesentlichen diesem damals zeittypischen Bezug, nachdem seit 1789 ein Großteil der deutschen Dichter und Denker die Französische Revolution begeistert begrüßt hatte.

Da Nationalbewußtsein und schließlich Nationalismus zu den fundamentalen Triebkräften der europäischen Politik – nicht allein der deutschen – im 19. und 20. Jahrhundert gehörten, konnte die Tatsache nicht folgenlos bleiben, daß sich das deutsche Nationalbewußtsein zweimal im Sieg über Frankreich bestätigte. Daß der auf beiden Seiten seit dem 17. Jahrhundert umstrittene territoriale Zankapfel, das Elsaß und Lothringen, mehrfach den Besitzer wechselte, war dafür symbolisch – und beide Seiten wähten sich jeweils im Recht.

Wiederum haben wir es mit einer überlagernden Verzerrung früherer historischer Epochen durch spätere Erfahrung zu tun, auch sie findet ihre Symbolik, denkt man nur an den im nationalbewußten 19. Jahrhundert wurzelnden, bis in die Zeit des Nationalsozialismus fortdauernden Streit über die „Nationalität“ des fränkischen Königs und Kaisers Karl: „Karl der Große oder Charlemagne“ lautete die historisch gleichermaßen unangemessene Alternative.

Wenngleich auch die heutige Sicht, den großen Franken kurzerhand für die europäische Einigung zu reklamieren – der Aachener Karlspreis ist dafür charakteristisch –, zu sehr vereinfacht, so hat sie doch mehr für sich als die nationalistische Vereinnahmung, vor allem hat sie mehr Zukunft: „Zwei Völker – eine Zukunft“ (1986), lautete der programmatische Titel eines Buches von Joseph Rovay, einem der verdienstvollsten Pioniere deutsch-französischer Aussöhnung nach 1945.

Die territoriale Choreographie der deutsch-französischen Beziehungen muß aber nicht allein vom vorstaatlichen und vornationalen Ursprung ausgehen – der noch in den fränkischen Reichsteilungen des Vertrags von Verdun 843 Ausdruck findet und der die Frage provoziert, wann überhaupt die deutsche bzw. die französische Geschichte beginnt – sondern von einer fundamentalen Unterschiedlichkeit: Bildete Frankreich trotz der auch hier immer wieder erfolgenden Grenzkorrekturen in seinem territorialen Kern schon seit dem Mittelalter eine durch das französische Königtum verkörperte, auch politisch identifizierbare Einheit, so nicht das vor Bismarcks Reichseinigung 1871 bestehende Deutschland. Für jegliche Konzeption einer Geschichte der deutsch-französischen Beziehungen ist diese Grundtatsache konstitutiv: Weder das bis 1806 bestehende „Heilige Römische Reich Deutscher Nation“, noch der seit 1815 existierende Deutsche Bund standen Frankreich als geschlossene Einheit gegenüber, Metternich 1806 bis 1809 oder später Bismarck vertraten in Paris Österreich bzw. Preußen, nicht Deutschland. Die Geschichte der deutsch-französischen Beziehungen muß also epochenspezifisch und nach der jeweiligen staatsrechtlichen Struktur Deutschlands differenziert werden, was im übrigen auch für die Zeit nach 1945 zutrifft, als zunächst Besatzungsrecht galt, danach eine bis 1955 eingeschränkte Souveränität des westlichen Teilstaates und diplomatische Beziehungen zunächst ausschließlich zu diesem unterhalten wurden. Die kommunistische Diktatur im östlichen Deutschland, die DDR, wurde unter anderem aus Rücksicht auf die Bundesrepublik erst nach Abschluß des Grundlagenvertrags zwischen beiden deutschen Staaten am 9. Februar 1973 von Frankreich völkerrechtlich anerkannt, ohne daß sich diese Beziehungen in der Folge vergleichbar entwickeln konnten, sie blieben trotz eines gewissen Interesses am Handelsaustausch zweitrangig, die DDR blieb Frankreich eher fremd.

Allein schon die epochalen und territorialen Differenzierungen schließen es historisch aus, globale Urteile über das deutsch-französische Verhältnis zu fällen oder auch nur bis 1945 von „Erbfeindschaft“ zu sprechen: Diese Wortwahl entstammt der Vorstellungswelt des nationalistischen Zeitalters. Bezeichnend ist, daß selbst ein Historiker wie Johannes Haller deren Anfang anachronistisch auf das Ende des 17. Jahrhunderts zurückdatiert – als die „Raubkriege“ Ludwigs XIV. und die „brutale Art der französischen Kriegführung“ dazu geführt habe, daß ein vorher nicht gekannter Franzosenhaß in den Massen des Volkes Wurzeln schlug.

Aufgrund seiner partikularen Ursprünge blieb das sich seit dem 10. Jahrhundert herausbildende mittelalterliche Deutschland durch Stammesherzogtümer geprägt und das Königtum in gewisser Weise von ihnen abhängig, obwohl das staatsrechtlich definierte Wahlkönigtum jeweils faktisch über Generationen hinweg immer wieder Züge einer erblichen Dynastie gewann. Aus dem Kampf zwischen Welfen und Staufern um die Königs- und Kaiserwürde gingen schließlich – nach der Niederlage Ottos IV. von Braunschweig gegen Philipp II. „Augustus“ in der Schlacht von Bouvines am 27. Juli 1214 – unter Kaiser Friedrich II. die territorialen Dynastien im 13. Jahrhundert gestärkt hervor. Der Sieg des französischen Königs entschied den deutschen Thronstreit. Zugleich brachte der „Sonntag von Bouvines“ die innenpolitische Stärkung der französischen Krone und begründete die europäische Macht-

stellung Frankreichs, das dort auch über Ottos englischen Verbündeten Johann „ohne Land“ gesiegt hatte. Das geistlich geprägte, vom Anspruch her universale Kaisertum griff nach Italien und Burgund über seine Grenzen hinaus, blieb aber im Inneren politisch fragil. Nicht allein im Dreißigjährigen Krieg oder in den Westfälischen Friedensverhandlungen griff Frankreich militärisch oder politisch in das „Heilige Römische Reich Deutscher Nation“ ein, sondern pflegte auch in Friedenszeiten zu den einzelnen deutschen Territorialstaaten durchaus unterschiedliche Beziehungen, was diesen im Westfälischen Frieden mit dem *ius foederis* (das sich nicht gegen Kaiser und Reich richten durfte) durchaus gestattet wurde.

In der Mächtegeographie des 17. und 18. Jahrhunderts entwickelte sich bis zum Ende des Siebenjährigen Krieges 1763 ein Dualismus der Großmächte Österreich und Preußen und eine Gruppierung mittlerer und kleinerer Territorialstaaten. Dabei war die geopolitische Bedeutung der traditionsreichen Großmacht der Habsburger mit ihrer spanischen Linie und der, von kleineren westlichen Besitzungen abgesehen, eher ostelbischen jüngsten europäischen Großmacht Brandenburg-Preußen für Frankreich ganz verschieden.

Schien es zwar während der Revolutionskriege seit 1792 zeitweilig so, als ob es eine – legitimistische – Phalanx deutscher Mächte gegen das revolutionäre Frankreich auf seiten der stürzenden französischen Monarchie geben würde, so änderte sich die Konstellation schon bald: spätestens mit dem Frieden von Basel 1795, als Preußen aus der antirevolutionären Front ausscherete. Auch Napoleons Hegemonial- und Eroberungsfeldzüge waren vor den Befreiungskriegen – schon aufgrund schnell wechselnder Koalitionen – nicht im strengen Sinne deutsch-französische Kriege, hatte er doch beispielsweise im Rheinbund deutsche Verbündete. Überhaupt täuschten das erwachende politische Nationalbewußtsein seit 1789 und die seitdem durch Massenaushebung entstehenden Volksheere darüber hinweg, daß die Kriege der folgenden zweieinhalb Jahrzehnte trotz nationaler Komponenten auf seiten der durch Napoleon herausgeforderten europäischen Staatenwelt eher vom dynastischen und staatlich-machtpolitischen Standpunkt bzw. aus der Perspektive des frühneuzeitlichen europäischen Staatensystems geführt wurden – weshalb es auch beim Wiener Kongreß zu konstruktiven, die europäische Ordnung noch für Jahrzehnte stabilisierenden Verträgen kommen konnte. Dies war nicht zuletzt deswegen möglich, weil die damalige Diplomatie nach den revolutionären Erschütterungen von der neuartigen Einsicht geleitet war, daß die Stabilität der internationalen Ordnung auch die Stabilität der Gliedstaaten sichere.

Auch der von 1815 bis 1866 existierende Deutsche Bund konnte keine eigene Außenpolitik verfolgen, wiederum blieben also die deutschen Einzelstaaten Partner Frankreichs: In politischer Hinsicht gab es österreichisch-französische, preußisch-französische, bayerisch-französische Beziehungen bzw. überhaupt diejenigen der Einzelstaaten des „dritten“ Deutschland, nicht aber deutsch-französische im engeren Sinne; erst seit Gründung des Norddeutschen Bundes 1866/67 und dem Krieg von 1870 änderte sich diese Konstellation grundlegend. Auf deutscher Seite schien damit in historischer Perspektive die nationale Einheit gegen Frankreich erkämpft werden zu müssen, das sich von Ludwig XIV., Richelieu und Mazarin bis zu Napoleon I. und Napoleon III. immer wieder in deutsche Belange eingemischt hatte.

Aus französischer Sicht verstärkte sich hingegen die Furcht, ein national geeintes Deutschland müsse zwangsläufig ein gefährliches sein. Insofern verminderte die Teilung Deutschlands zunächst in Besatzungszonen seit 1945, dann die Gründung zweier Staaten auf deutschem Boden 1949 die Befürchtungen hinsichtlich einer Neuaufgabe hegemonialer deutscher Politik.

Dabei hielt der zunehmend westlich orientierte Teilstaat das den Franzosen fremdere ostelbische Deutschland mit seinen vermeintlich militaristischen Traditionen von französischen Grenzen fern, schien doch selbst der Bundeskanzler der neuen Bundesrepublik im Hinblick auf die deutsche Geschichte eine solche Perspektive zu teilen. In einer außen- und innenpolitischen Grundsatzrede hatte sich Konrad Adenauer bereits als Kölner Oberbürgermeister am 1. Februar 1919 auch mit Geschichte und Gegenwart der „deutsch-französischen Erbfeindschaft“ und dem damaligen Garantieverlangen Frankreichs auseinandergesetzt: „In der Auffassung unserer Gegner ist Preußen der böse Geist Europas, Preußen ist in ihren Augen der Hort des kulturfeindlichen, angriffslustigen Militarismus, Preußen ist dasjenige Land gewesen, das zu diesem Kriege getrieben hat – ich betone nochmals, damit kein Mißverständnis entsteht, ich spreche aus dem Gedankengang unserer Gegner heraus –, Preußen wurde nach ihrer Meinung von einer kriegslüsternden, gewissenlosen militärischen Kaste und dem Junkertum beherrscht, und Preußen beherrschte Deutschland, beherrschte auch die in Westdeutschland vorhandenen nach ihrer ganzen Gesinnungsart an sich den Ententevölkern sympathischeren Stämme. Würde Preußen geteilt werden, die westlichen Teile Deutschlands zu einem Bundesstaate der „Westdeutschen Republik“ zusammengeschlossen“, so würden diese Kräfte entmachtet und diese Westdeutsche Republik „wegen ihrer Größe und wirtschaftlichen Bedeutung in dem neuen Deutschen Reiche eine bedeutungsvolle Rolle spielen und demgemäß auch die außenpolitische Haltung Deutschlands in ihrem friedensfreundlichen Geiste beeinflussen können“.

Wohlgemerkt ging es 1919 nicht um die Aufteilung Deutschlands, sondern lediglich um die des bisherigen Hegemonialstaates Preußen, die auch linksliberale Politiker wie der Staatsrechtslehrer und Reichsinnenminister Hugo Preuss vertraten. Sprach Adenauer 1919 aus „dem Gedankengang“ der Gegner heraus, so traf diese Nachzeichnung noch stärker die antipreußische Stimmung von 1945, obwohl sie damals historisch ungleich geringere Berechtigung besaß, war doch das Preußen der Weimarer Republik der stabilste einzelstaatliche Faktor der Demokratie gewesen. Als die alliierten Siegermächte 1947 den (tatsächlich schon seit dem 20. Juli 1932 als eigenständigen deutschen Gliedstaat nicht mehr existenten) „Staat Preußen“ mit Gesetz Nr. 46 des Kontrollrats auflösten, begründeten sie diesen Akt mit den Worten: „Der Staat Preußen, der seit jeher Träger des Militarismus und der Reaktion in Deutschland gewesen ist, hat in Wirklichkeit zu bestehen aufgehört“; die Auflösung sei „geleitet von dem Interesse an der Aufrechterhaltung des Friedens und der Sicherheit der Völker und erfüllt von dem Wunsche, die weitere Wiederherstellung des politischen Lebens in Deutschland auf demokratischer Grundlage zu sichern“.

Aus solchen langfristigen historischen Voraussetzungen erklärte sich die dezidiert partikularisierende Politik Frankreichs nach dem Zweiten Weltkrieg, die auch in General de Gaulles Interpretation der deutschen Geschichte explizit Ausdruck fand, weil nur durch sie Frankreichs Sicherheit zu gewährleisten sei. Wenngleich die partikulare Struktur Deutschlands schon zu Richelieus Zeiten als Unterpfand der Sicherheit erschien, entwickelten sich doch auch hieraus die Befürchtungen hinsichtlich der potentiellen deutschen Dynamik, von der man nicht wußte, wohin sie gehen würde. Die „incertitudes allemandes“ lagen in vielem, vor allem in der Unkalkulierbarkeit eines seit dem 19. Jahrhundert seiner eigenen Identität nicht gewissen Deutschlands, über das immer wieder auch Schübe entwurzelter Traditionslosigkeit hereinbrachen, die dem traditionsbewußten und seiner selbst viel gewisseren Frankreich gegenüberstanden. Dabei mischte sich in Frankreich in die Beunruhigung gegenüber dieser Dynamik und vermeintlichen Irrationalität immer auch eine Faszination des „romantischen“ deutschen Geistes.

Das westliche Deutschland bot im Sinne der von de Gaulle und Adenauer gesehenen welt-politischen Konstellation, die es schließlich alternativlos an den Westen band, die notwendige Garantie: Es entschied sich mit dieser auf eine Schaukelpolitik zwischen West und Ost zwangsläufig verzichtenden Orientierung für die westlich-abendländische Komponente der deutschen Geschichte, die die deutsche Kultur zwar stets, die Politik aber selten dominiert hatte. Diese Grundlegung der westdeutschen Nachkriegspolitik näherte den westdeutschen Teilstaat den ehemaligen westalliierten Kriegsgegnern, insbesondere Frankreich an; sie bedeutete sowohl außenpolitisch als auch innenpolitisch einen Bruch mit der deutschen Tradition, wenngleich es Ansätze dafür auch schon früher, beispielsweise in Stresemanns Außenpolitik gegeben hatte. Vor allem Konrad Adenauers prägender Gestaltungswille nutzte die Zwänge der deutschen und europäischen Teilung, um mit allen „Sonderwegen“, die nicht zuletzt aus der geopolitischen „Mittellage“ Deutschlands resultierten, Schluß zu machen, er schuf damit ideale Voraussetzungen für eine künftige deutsch-französische Verständigung, die vermutlich bei einem nach 1945 integralen oder unter der Voraussetzung der Neutralität wiedervereinigten Deutschland nie gegeben gewesen wären. Tatsächlich erleichterte die sich sehr spät als transitorisch erweisende deutsche Teilung also die wechselseitige Annäherung, zumal sich in den 1950er Jahren die gravierenden Probleme – vor allem das Saarproblem und die verteidigungs- und bündnispolitischen Streitfragen – zwischen beiden Ländern lösen ließen und konkrete wirtschaftspolitische Interessen Frankreichs es Staatsmännern wie Robert Schuman, Jean Monnet oder später Guy Mollet ermöglichten, in ihre europäische Politik auch die junge Bundesrepublik einzubeziehen bzw. diese für jene zu instrumentalisieren.

In bezug auf die Westgrenzen knüpfte man ohne Diskussion an den schon von Gustav Stresemann und Aristide Briand in Locarno 1925 eingeschlagenen Weg an. Die fundamentale Diskreditierung jeglichen deutschen Nationalismus durch die Exzesse der nationalsozialistischen Diktatur, für die in Frankreich das Massaker von Oradour-sur-Glane vom 10. Juni 1944 ein grauerregendes Symbol bleibt, bildete dafür die Voraussetzung. Da sich auch außerhalb Deutschlands in den westeuropäischen Staaten seit 1945 eine Entnationalisierung abzeichnete, wurde dieser Weg zur Verständigung ermöglicht. Diese Politik wurde trotz aller anfänglichen Schwierigkeiten und des Scheiterns der EVG 1954 schließlich in der auf eine integrierte Führungsstruktur der NATO ausgerichteten Verteidigungspolitik deutlich, die nur wenige Jahre nach Kriegsende der sensibelste Sektor der westlichen Politik sein mußte. Frankreich fiel solche Aufgabe bzw. Einschränkung nationaler Souveränität aufgrund seines historisch begründeten Selbstverständnisses und der Kriegserfahrung verständlicherweise schwerer als den anderen Partnern, insbesondere natürlich der Bundesrepublik Deutschland, die zwischen Koreakrieg und NATO-Beitritt noch keine nationale Souveränität besaß, also etwas aufgab, was sie – im Unterschied zu Frankreich – gar nicht hatte. Die Änderung der französischen Politik gegenüber der NATO seit dem Amtsantritt General de Gaulles 1958 zugunsten einer souveränen französischen Verteidigungspolitik richtete sich nicht gegen die Bundesrepublik Deutschland und sollte nach Möglichkeit sogar in Kooperation mit ihr vollzogen werden.

Ein Schatten der bis in die 1950er Jahre dominierenden, belastenden historischen Tradition wurde noch einmal sichtbar, als die Wiedervereinigung 1989/90 innerhalb der europäischen Partnerstaaten, also auch in Frankreich, bei einem Teil der Politiker alte Ängste aufsteigen ließ: „Faut-il avoir peur de l'Allemagne?“ Diese Frage trieb viele besorgte Kommentatoren um, wenngleich niemand so weit ging wie die englische Premierministerin Margret Thatcher, die auf ihrem Landsitz Chequers englische und amerikanische Historiker zusammenrief, um ihre Meinung über den vermeintlich unveränderbar negativen „German character“ zu hören.

Man fürchtete sich vor dem Wiederaufleben einer hegemonialen Politik Deutschlands, man fürchtete die Konzentration einer Bevölkerung von mehr als 80 Millionen Menschen in einem wiedervereinigten Deutschland, zumal in Frankreich seit der Zeit vor dem 1. Weltkrieg die Angst umging, das zahlenmäßige Mißverhältnis könne sich durch eine hohe Geburtenrate in Deutschland und eine niedrige in Frankreich noch verstärken; dies konnte insofern kaum überraschen, als die demographische Komponente das strategische Denken in Frankreich seit jeher stärker motiviert hatte als in Deutschland.

Wie sehr sich aber das Verhältnis zwischen Deutschen und Franzosen entspannt hatte, ja die Furcht einer grundlegenden Solidarität gewichen war, zeigte sich daran, daß die Skeptiker klar in der Minderheit blieben und der Fall der Berliner Mauer im November 1989 in Frankreich überwiegend auf Begeisterung stieß. Alle Meinungsumfragen demonstrierten eine Mehrheit von über 60 Prozent der Franzosen für die Wiedervereinigung Deutschlands – ein außerordentlich erfreulicher Vorgang: Der singuläre Rang dieser Haltung kann angesichts der neueren Geschichte der deutsch-französischen Beziehungen kaum überschätzt werden. Innerhalb einer Generation war das fundamentale und umfassende Mißtrauen gegenüber einer Vereinigung Deutschlands bei mehr als zwei Dritteln der Franzosen von den Politikern, Diplomaten, Beamten, Publizisten und den übrigen Protagonisten der Verständigung auf beiden Seiten buchstäblich abgearbeitet worden.

Die politische Stabilität der Bundesrepublik Deutschland hatte dazu gewiß ebenso beigetragen wie die auf europäische Integration zielende deutsche Außenpolitik. So wies der damalige Präsident der EU-Kommission Jacques Delors darauf hin, daß nach vierzig Jahren stabiler Demokratie in Deutschland und Jahrzehnten engster deutsch-französischer Zusammenarbeit viele Gründe zum Vertrauen gegenüber den Deutschen aber keiner zum Mißtrauen existierten.

IV.

Wie steinig der Weg zur deutsch-französischen Verständigung und Freundschaft auch nach 1949 noch gewesen ist, zeigen erstmals in dieser Vielfalt und Präzision die vorliegende Dokumentation und die Einleitungen der Bearbeiter. Sie belegen auch die Bedeutung, die wechselseitige Interessen, nicht zuletzt ökonomische, als Motor der Aussöhnung gehabt haben; das hätte auch in früheren Epochen schon so sein können, insbesondere in den Jahrzehnten nach dem 1. Weltkrieg. Doch zu diesem Zeitpunkt erkannten dies nur wenige, die illusorischen Alternativen, die allesamt in nationalistischen Traditionen wurzelten, stießen damals hingegen auf breite Resonanz. Nach dem 2. Weltkrieg, als das Ausmaß der moralisch, kulturell, politisch und ökonomisch wirksamen Verwüstungen ungleich größer war, als man sich dies in beiden Ländern überhaupt vorstellen konnte, erwiesen sich die Chancen zum Neuanfang als sehr viel größer, wenn sie entschlossen ergriffen wurden und die Phrase von der „deutsch-französischen Erbfeindschaft“ als das angesehen wurde, was sie tatsächlich war, eine historisch unsinnige, fatale Legende, die politisch instrumentalisiert wurde, um das zu erreichen, was als geschichtliche Realität behauptet wurde. Sie trug aber durchaus dazu bei, nach 1945 bzw. 1949 den Neubeginn zu erschweren, was allein schon einige Daten demonstrieren: Heute, wo regelmäßige wechselseitige Konsultationen und offizielle Besuche zum politischen Alltag gehören, kann man sich kaum vorstellen, daß der erste Staatsbesuch eines deutschen Bundespräsidenten, Heinrich Lübke, in Frankreich erst sechzehn Jahre nach Kriegsende, im Juni 1961 stattfinden konnte. Schwierige Anfänge zeigen unter anderem auch die Berichte von

Diplomaten, beispielsweise Wilhelm Hausensteins „Pariser Erinnerungen“ (1961) oder François Seydoux' „Mémoires d'outre-Rhin“ (1975) sowie die Berichte des französischen Hochkommissars und Botschafters André François-Poncet. Auch die Eröffnung von Goethe-Instituten verlief schleppend, als erstes wurde 1956 dasjenige in Lille eröffnet, 1960 folgte Marseille, als letztes nach einigen anderen 1971 Bordeaux.

Die Feststellung, wirtschaftliche Interessen hätten auf beiden Seiten eine wesentliche Rolle gespielt, ist ebensowenig als Kritik zu verstehen wie die realistische Nachzeichnung oft harter Interessengegensätze und Verhandlungen. Zum einen erwies sich die ökonomische Fundierung der Verständigung als Antriebskraft und immer solidere Basis der Zusammenarbeit. Die Einsicht, die eigenen nationalen Interessen könnten durch die enge Zusammenarbeit gefördert werden, hat der deutsch-französischen Verständigung außerordentlich genutzt und ist auch heute noch hilfreich, da die ökonomische Verflechtung Deutschlands und Frankreichs, beginnend mit dem Handelsaustausch, heute beide Staaten füreinander weltweit jeweils mit Abstand zum wichtigsten Partner macht. Gerade in Zeiten von Verstimmungen, etwa den Enttäuschungen General de Gaulles nach dem Elysée-Vertrag und der Regierungszeit Ludwig Erhards, die dem „rêve inachevé“ folgten, wie es Botschafter Pierre Maillard in seinem Buch „De Gaulle et l'Allemagne“ (1990) genannt hat, erwiesen sich die engen Wirtschaftsbeziehungen als Anker. Eine solche Basis begrenzt den Spielraum für jeweilige nationale „Sonderwege“, und dies ist kein Nachteil, sondern ein Vorteil für die deutsch-französischen Beziehungen, die nicht zufällig seit langem zum Motor weiterer europäischer Integration geworden sind: Die enge Zusammenarbeit zwischen Staatpräsident François Mitterrand und Bundeskanzler Helmut Kohl erwies sich dabei als wesentlich und bewies erneut, wie schon bei ihren Vorgängern Valéry Giscard d'Estaing und Helmut Schmidt, daß die deutsch-französische Kooperation nicht auf parteipolitischen Gleichklang der führenden Staatsmänner angewiesen ist.

Die geschichtswissenschaftliche Dokumentation auch der sich auf dem Wege seit 1949 ergebenden Schwierigkeiten ist notwendig, zählt es doch zu den wesentlichen Begleiteffekten der Geschichtswissenschaft, durch historische Analyse Legenden entgegenzuwirken, die sich politisch meist fatal auswirken. Aus diesem Grund fällt schon die erste wissenschaftliche Bilanz auf deutscher Seite, die bis heute wichtige Studie von Gilbert Ziebura „Die deutsch-französischen Beziehungen seit 1945. Mythen und Realitäten“ (1970) ebenso nüchtern aus wie die derzeit umfassendste und bedeutendste neuere Gesamtdarstellung von Raymond Poidevin und Jacques Bariéty, „Frankreich und Deutschland. Die Geschichte ihrer Beziehungen 1815–1975“, die 1977 in französischer und 1982 in deutscher Sprache veröffentlicht wurde. Schließlich erlaubt es nur die historisch angemessene Darstellung, den ganz unvergleichlichen Erfolg der wechselseitigen Verständigungspolitik, also ihre in nur wenigen Jahrzehnten erzielte herausragende Leistung zu würdigen – sie war alles andere als selbstverständlich und verpflichtet die lebenden und kommenden Generationen, ebenfalls das Ihre zu tun.

Wenngleich es die handelnden Politiker waren und sind, die die Hauptverantwortung tragen, so können wirklich freundschaftliche Beziehungen doch nicht erreicht werden, wenn sie auf die Regierenden beschränkt bleiben. Die Intensivierung der Kontakte und der Kooperation auf allen zentralen kulturellen, gesellschaftlichen und ökonomischen Sektoren, die individuellen Begegnungen sind dafür unerlässlich, wie gerade die erfolglose Vorgeschichte dieser Verständigung zeigt: Auch Regierungen demokratischer Staaten können nicht dauerhaft gegen die öffentliche Meinung und ökonomische Interessen regieren, auch sie bleiben auf wis-

senschaftliche, wirtschaftliche, publizistische Mittler zwischen beiden Völkern angewiesen. Insofern trägt die wechselseitige Information, wie sie beispielsweise die von Joseph Rován herausgegebenen „Documents“ bzw. die von Ernst Weisenfeld publizierten „Dokumente“ oder auch zahlreiche Bücher dieser und anderer Protagonisten, z.B. Alfred Grosser, leisten, wesentlich zum Erfolg der Verständigungspolitik bei. Dies gilt auch für zahlreiche andere einschlägige Aktivitäten, beispielsweise der Goethe-Institute und der Maisons de France, für wissenschaftliche Einrichtungen wie das Deutsche Historische Institut in Paris oder das Deutsch-Französische Institut in Ludwigsburg sowie das neugegründete Centre Marc Bloch in Berlin, schließlich kulturpolitisch für den Deutsch-Französischen Kulturrat, dessen Generalsekretär Jacques Morizet schon als Mitarbeiter André François-Poncets und als Botschafter in Bonn für die deutsch-französische Zusammenarbeit gewirkt hat. Schließlich haben Institutionen, die den Austausch auf anderen Gebieten fördern, etwa der Deutsche Akademische Austauschdienst oder das Deutsch-Französische Jugendwerk ebenso wie Städte- und Universitätspartnerschaften zur gesellschaftlichen Breitenwirkung der Kooperation beigetragen – für all dies wurden die Fundamente in den 1950er und 1960er Jahren gelegt.

Aus diesem Grund werden in dieser Dokumentation auch Wirtschaft, öffentliche Meinung und politische Parteien schwerpunktmäßig und die kulturellen Beziehungen ansatzweise berücksichtigt. Dieses Vorgehen erfolgt nicht zuletzt aus der Einsicht, daß auch die politischen und diplomatischen Beziehungen im engeren Sinne Teil der Innenpolitik sind und zwischen den verschiedenen Sektoren eine Dialektik besteht. Sie läßt es nicht zu, diese Dimensionen methodisch voneinander zu isolieren. Zwar ist diese Einsicht heute kaum mehr ernsthaft umstritten, doch werden aus ihr nach wie vor unterschiedliche Schlußfolgerungen und Methoden der Interpretation abgeleitet. Aufgrund der Schwierigkeit, das abstrakt formulierte Prinzip der Interdependenz auch zu realisieren, ist der hier gewählte Weg, unterschiedliche Sektoren der bilateralen Beziehungen gleichgewichtig zu dokumentieren, ungewöhnlich aber notwendig. Und ebenso ungewöhnlich und notwendig ist es, diese Dokumentation gleichgewichtig für beide Partnerländer in deren jeweiliger Sprache zu erstellen. Thematisch und methodisch handelt es sich um die erste umfassende Dokumentation bilateraler Beziehungen der Bundesrepublik Deutschland und Frankreichs für diesen Zeitraum, d.h. denjenigen, für den die einschlägigen Archive im Prinzip zugänglich sind.

* * *

Das Projekt geht auf eine Konzeption zurück, die ich 1988 der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaft vorgelegt habe. Der Kommission gebührt daher Dank dafür, daß sie das Vorhaben zu dem ihren gemacht hat. Mein Dank gilt vor allem ihrem Präsidenten, Professor Dr. Eberhard Weis, ihrem Sekretär, Professor Dr. Dieter Albrecht; dem damaligen Leiter der zuständigen Abteilung „Deutsche Geschichtsquellen des 19. und 20. Jahrhunderts“, dem unvergessenen Professor Dr. Walter Bußmann, und seinem Nachfolger Professor Dr. Klaus Hildebrand, dem ich zugleich herzlich für die vorzügliche Zusammenarbeit bei der gemeinsamen Herausgabe dieses Werkes danke. In Engagement und Sachkunde hat sich ein weiteres Mal der Geschäftsführer der Kommission, Herr Georg Kalmer, große Verdienste erworben.

Ein ganz besonderer Dank für die Förderung gebührt auch dem Bundesministerium für Forschung und Technologie (heute für Bildung, Wissenschaft, Forschung und Technologie), dessen damaliger Staatssekretär Dr. Gebhard Ziller das Projekt ebenso unterstützte wie der

zuständige Referent, Ministerialrat Dr. Bernhard Döll, dessen außerordentliches Engagement und wahres Interesse für dieses Vorhaben unentbehrlich waren.

Das Ziel dieser Dokumentation hätte nicht erreicht werden können ohne die bereitwillige Hilfe der zahlreichen Archive, in denen die außergewöhnliche Quellenmasse durchgearbeitet und für die Publikation ausgewählt wurde. Den Leitern der Archive und ihren Mitarbeitern gilt deshalb der Dank von Herausgebern und Bearbeitern. Die Archivare können nicht alle aufgeführt werden, doch stellvertretend seien die Leiter der Politischen Archive der Auswärtigen Ämter genannt, aus denen der größere Teil des in den beiden ersten Bänden verarbeiteten Materials stammt, das sind auf deutscher Seite der frühere und der jetzige Leiter, VLR I Heinz Waldner und VLR Dr. Hans-Jürgen Pretsch, mit denen das mitherausgebende Institut für Zeitgeschichte München eine enge Zusammenarbeit verbindet.

Ein ganz besonderer Dank gilt aber den französischen Kollegen, insbesondere dem Direktor der Archives politiques des Ministère des Affaires étrangères, M. François Renouard, Ministre plénipotentiaire, ohne dessen Hilfe eine gleichgewichtige Dokumentation der französischen Außen- und Außenwirtschaftspolitik ausgeschlossen gewesen wäre. Die Genehmigung zum Abdruck einschlägiger unveröffentlichter diplomatischer Dokumente der Archives politiques für eine ausländische Publikation in der Originalsprache ist ein exzeptioneller Vorgang, der sehr viel mehr bedeutet als freundschaftlich-kollegiale Hilfestellung: er zeigt, wie exzellent die deutsch-französischen Beziehungen heute geworden sind. M. Jacques Bariéty, Professor an der Sorbonne und Conseiller historique au Ministère des Affaires étrangères, selbst hervorragender Kenner und Erforscher der deutsch-französischen Beziehungen im 20. Jahrhundert, danke ich herzlich für die erneute freundschaftliche Unterstützung und sein Geleitwort.

Die Entstehungsgeschichte des Werkes brachte es mit sich, daß mit der Arbeit an diesem Projekt während meiner Amtszeit als Direktor des Deutschen Historischen Instituts Paris begonnen wurde. Aus diesem Grund ist auch dem DHI Paris für die Unterstützung zu danken, vor allem auch seinem jetzigen Direktor Professor Dr. Werner Paravicini dafür, daß er dem Bearbeiter des 2. Bandes weiterhin Gastrecht gewährte. Der analoge Dank gilt dem Direktor des Hauses der Geschichte der Bundesrepublik Deutschland in Bonn, Professor Dr. Hermann Schäfer, der den beiden anderen Bearbeitern Arbeitsmöglichkeiten bot. Die Herausgabe des Werkes erfolgt gemeinsam mit dem Institut für Zeitgeschichte München, dessen Verwaltungsleiter Georg Maisinger einmal mehr ein treuer und umsichtiger Helfer war.

Dank gebührt schließlich dem K.-G.Saur Verlag, allen voran dem Verleger Professor Dr. Dr. h.c. Klaus G. Saur sowie seinen Mitarbeitern, Frau Barbara Fischer und Herrn Link.

Schließlich danken die Herausgeber den Bearbeitern der Einzelbände, Dr. Herbert Elzer, Dr. Ulrich Lappenküper und Dr. Andreas Wilkens, die sich mit großer Arbeitskraft, Akribie und Kompetenz diesem so zentralen zeitgeschichtlichen Thema gewidmet haben: ohne ihre Leistung könnte dieses Werk nicht erscheinen.

Herausgeber und Bearbeiter hoffen, daß die historische Forschung durch diese Dokumentation erheblich weitergeführt und angeregt wird, sie hoffen überdies, daß die wissenschaftliche Erforschung der Geschichte der deutsch-französischen Beziehungen ihrer Gegenwart und Zukunft dient.

München,
im August 1996

Horst Möller

Einleitung

I. Zum Inhalt

Die Ausgangslage nach 1945

In der europäischen Staatengeschichte kam den deutsch-französischen Beziehungen im zurückliegenden Millennium stets eine besondere Rolle zu¹. Über Jahrhunderte durch die Wechselwirkung von Anziehung und Ablehnung, Befruchtung und Abstoßung geprägt, wurde sie seit dem Krieg von 1870/71 durch eine Ideologie der weit in die Vergangenheit zurückprojizierten „Erbfeindschaft“² belastet. Entstanden aus politischen Konflikten, militärischen Auseinandersetzungen und dem Aufeinanderprall zweier Nationen, die sich „weitgehend nur als Negation“³ der anderen begriffen, erfuhr sie im Zweiten Weltkrieg ihre katastrophale Entladung. Nach dem nun erreichten Tiefpunkt gewann das Verhältnis der „historischen Zwillinge“ Deutschland und Frankreich gleichsam zwangsläufig neue Gestalt. Dennoch mutet die im Zeichen einer neuen Kräfteverteilung im Mächtekoncert zwischen 1949 und 1963 vollzogene Entwicklung hin zur „Entente élémentaire“⁴ wie ein politisches Wunder an. Wie kam es zu dieser fundamentalen Neubestimmung des Verhältnisses zwischen den beiden Nachbarstaaten? Welche Motive und Ziele leiteten die verantwortlichen Staatsmänner und Politiker?

Die „Bundesrepublik Deutschland und Frankreich: Dokumente 1949–1963“ (BDFD) versucht auf der Grundlage ausgedehnter empirischer Studien durch die Präsentation von Schlüsseldokumenten den Boden für tragfähige Antworten zu bereiten.

Der vorliegende Band I befaßt sich mit der politisch-diplomatischen Ebene zwischen der Bundesrepublik Deutschland und Frankreich. In drei Themenkomplexen mit jeweils vier Kapiteln kombiniert er diachronische mit systematischen Aspekten und läßt sich von den Hauptkoordinaten des internationalen Systems der Jahre 1949 bis 1963 leiten. Er erschöpft sich nicht in der rein bilateralen Betrachtung, sondern berücksichtigt natürlich die Tatsache, daß die Bonner Republik bis 1955 unter alliierter Kuratel stand und ihre Kontakte zu Paris somit erheblichen externen Einflüssen ausgesetzt waren. Auch nach dem für die Bundesrepublik einschneidenden Jahr 1955 bleibt der internationale Kontext der zwischenstaatlichen Sphäre stets im Blick.

Die erste, den Zeitraum von 1949 bis 1955 umfassende Sektion behandelt im einleitenden Kapitel Frankreichs Haltung zur „deutschen Frage“ im Zeichen des Besatzungsstatuts. Anschließend rückt das Thema der europäischen Integration in Form des deutschen Beitritts zum Europarat, des Schuman-Plans und der Diskussion über eine Europäische Politische Gemeinschaft ins Blickfeld. Ein dritter Abschnitt befaßt sich sodann mit der Saarfrage, die in den Jahren 1949 bis 1956 der bitterste Zankapfel zwischen Bonn und Paris war. Darüber hinaus – und dies dokumentiert schließlich der vierte Teil – wurde das beiderseitige Verhältnis insbesondere durch die Verhandlungen über den deutschen Wehrbeitrag belastet. Zwar endete der von Frankreich gewiesene Weg der Europäischen Verteidigungsgemeinschaft im August

¹ Zur tausendjährigen Geschichte der deutsch-französischen Beziehungen vgl. allgemein Herre, Deutsche und Franzosen; Menyesch/Uterwedde, Frankreich – Deutschland; Werner, Deutsch-französische Nachbarschaft; ders., 10 Jahrhunderte Deutschland und Frankreich.

² Zur „Erbfeindschaftsideologie“ vgl. Bondy/Abelein, Deutschland und Frankreich, S. 87–100; Ziebura, Deutsch-französische Beziehungen, S. 9–23.

³ Ziebura, Deutsch-französische Beziehungen, S. 10.

⁴ Brandt, Begegnungen, S. 341.

1954 in der Sackgasse. Doch schon nach wenigen Wochen konnte eine die Beteiligten mehr oder weniger zufriedenstellende Ersatzlösung gefunden werden. Ihr Ergebnis, die Pariser Verträge, bildet eine wichtige Zäsur im Aufbau der Dokumentation, erhielt doch die Verbindung der Bundesrepublik zum westlichen Nachbarn dank der nunmehr gewonnenen „Souveränität“ eine völlig gewandelte Basis.

Neue Voraussetzungen und neue Aufgaben kennzeichnen denn auch die in der zweiten Abteilung dokumentierten deutsch-französischen Beziehungen der Jahre 1955 bis 1958. In einer gewissen Analogie zur ersten Sektion wird zunächst die „deutsche Frage“ im Zusammenhang veränderter europäischer Sicherheitsprioritäten untersucht. Das zweite Kapitel zeichnet die Verhandlungen über den Gemeinsamen Markt und die Europäische Atomgemeinschaft nach, die nicht zuletzt aufgrund der als drittes darzustellenden Regelung der Saarfrage erfolgreich zum Abschluß gebracht werden konnten. Wie konstruktiv die beiden Regierungen in diesen drei Jahren miteinander verkehrten, verdeutlicht vor allem auch der vierte Teil, der dem Beginn der deutsch-französischen Rüstungskoooperation gewidmet ist.

Einen bedeutsamen Meilenstein für das deutsch-französische Verhältnis bildet die Regierungsübernahme Charles de Gaulles im Juni 1958, die den Terminus post quem des dritten und letzten Themenblocks markiert. Erneut wird zunächst das Deutschlandproblem thematisiert, das im Zeichen der Berlin-Krise und eines sich wandelnden Ost-West-Verhältnisses neue Virulenz erlangte. Der zweite Teil geht den von de Gaulle initiierten Bemühungen um eine Reformierung der NATO und den Aufbau einer Politischen Union in Europa nach. Nach dem Scheitern dieser Aspirationen gewann am Rhein und an der Seine mehr und mehr der Gedanke eines bilateralen Bündnisses Kontur und ebnete nach der als dritter Bereich zu behandelnden Bereinigung des sogenannten „Petit Contentieux“ schließlich den im vierten Abschnitt nachgezeichneten Weg zum Freundschaftsvertrag vom 22. Januar 1963. Entgegen dem Willen seiner „Väter“ Konrad Adenauer und Charles de Gaulle verlor dieser die deutsch-französische Aussöhnung krönende Kontrakt freilich rasch seinen Glanz. Mochte ihr persönlicher Kontakt auch ungetrübt bleiben, so stellten die zahlreichen Dissonanzen und Differenzen zwischen den Regierungen bis zum Rücktritt des Bundeskanzlers im Oktober 1963 doch eindeutig unter Beweis, daß der Elysée-Vertrag mit der Entscheidung des Deutschen Bundestages für eine Präambel viel von dem eingebüßt hatte, was ursprünglich beabsichtigt worden war.

Gleichwohl – führt man sich noch einmal die Situation von 1945 vor Augen, so wirkt die Idee eines derartigen Zweierbündnisses kühn, ja illusorisch. Denn vorerst beherrschten die Erfahrungen des Krieges und die von ihm scheinbar bestätigten alten Denkschemata der nationalen Rivalität jeglichen Kontakt zwischen den beiden Nachbarn. Wie sah ihr Verhältnis aus, welche politischen Faktoren bestimmten es?

Europa, der Alte Kontinent, hatte als Herrscher der Welt abgedankt. Die globale Kräfteverteilung verschob sich zugunsten der aufsteigenden Supermächte USA und Sowjetunion. Auch Frankreich, eine der bisherigen Weltmächte, nahm nunmehr einen minderen Rang ein, was freilich von der Tatsache verdeckt wurde, daß ihm die Alliierten nachträglich ein Mitspracherecht für Deutschland als Ganzes und einen Sitz im Weltsicherheitsrat zugestanden. Die formal gewährte Gleichberechtigung und Großmachtrolle entsprachen indes keineswegs seinem tatsächlichen Machtpotential. Obwohl innerlich von Okkupation, Kollaboration und Erniedrigung durch Hitler-Deutschland geschwächt, auf amerikanische Hilfe angewiesen, wollte sich Frankreich nicht mit einem Status minor begnügen. Zum einen sollte der Ruhm einer nicht nur europäischen Großmacht einen Ausgleich für die Demütigung durch das

Desaster von 1940 und der Periode von Vichy schaffen; zum anderen zwang die Ungewißheit über die Zukunft des östlichen Nachbarn, dessen Schicksal mitzubestimmen.⁵

Deutschland hingegen war nicht nur aus dem Kreis der Großen ausgestoßen, es hatte gar seine Existenz als Subjekt der Völkerfamilie eingebüßt. Nach der bedingungslosen Kapitulation und der Übernahme der obersten Regierungsgewalt durch die Alliierten im Mai und Juni 1945 hing es vom Wohlwollen der Siegermächte ab – und damit auch von Frankreich.

Dessen deutschlandpolitische Planungen zielten mit konkurrierenden Strategien darauf, die „deutsche Gefahr“ dauerhaft zu beseitigen und sich zugleich eine gewisse Vormachtstellung in Europa zu sichern. Einige, vor allem sozialistische Politiker der nichtkommunistischen Résistance zogen aus der Vergangenheit die Lehre, daß die Beziehungen zum ehemaligen Todfeind nunmehr kooperativ gestaltet werden müßten und er in den Prozeß der europäischen Integration einzubinden sei. Andere, namentlich General de Gaulle, forderten hingegen seine territoriale Zergliederung, die militärische Besetzung der Rheingrenze, Reparationen und die Nutzbarmachung der wirtschaftlichen deutschen Ressourcen für den französischen Wiederaufbau.⁶

Neuere Forschungen haben mittlerweile die Komplexität dieser Politik, ja die Gegensätze und Widersprüche zwischen der Regierung in Paris, der französischen Besatzungsverwaltung in Baden-Baden sowie der Vertretung beim Alliierten Kontrollrat in Berlin eindrucksvoll herausgearbeitet.⁷ Mag die unter dem Rubrum einer „doppelten Deutschlandpolitik“⁸ implizit geführte Diskussion über deren Kontinuität bzw. Diskontinuität auch noch nicht abgeschlossen sein, mögen manche Politiker, Militärs und Ministerialbeamte auch schon früh die von de Gaulle verkündeten „thèses françaises“ als unerreichbar verworfen, die Regierung hingegen ein Einschwenken auf die anglo-amerikanische Linie aus Sorge um die Reaktionen in der Öffentlichkeit hinausgezögert haben, so bleibt doch ein Faktum bestehen: Das Integrationsgewinn gegenüber dem Dominanzkonzept⁹ erst nach der Moskauer Außenministerkonferenz im März/April 1947, noch entschiedener nach der Londoner Sechs-Mächte-Konferenz im Frühjahr 1948 mehr und mehr die Oberhand¹⁰.

Entscheidend für diese Neuorientierung war zweifelsohne das Umdenken bei den anglo-amerikanischen Regierungen, die Westdeutschland im Zeichen des beginnenden Kalten Krieges wieder als positiven Faktor in ihr Kalkül einzubeziehen begannen. Erleichtert wurde sie durch den Wandel der innenpolitischen Szene nach dem Ausscheiden der Kommunisten aus der Regierungsverantwortung im Mai 1947, gefördert aber auch durch das wachsende Bewußtsein der Abhängigkeit von der Marshallplanhilfe der USA.

⁵ Zur französischen Außenpolitik nach dem Zweiten Weltkrieg vgl. de Carmoy, *Politiques étrangères*; Grosser, *Frankreich und seine Außenpolitik*.

⁶ Zur französischen Deutschlandpolitik der ersten Nachkriegsjahre vgl. vor allem DePorte, *De Gaulle's Foreign Policy*; Hillel, *L'occupation française*; Hüser, *Frankreichs „doppelte Deutschlandpolitik“*; Institut Français de Stuttgart (Hrsg.), *Französische Deutschlandpolitik*; Isajiw, *Was soll aus Deutschland werden?*; Kessel, *Westeuropa*; Korff, *Revirement*; Lipgens, *Bedingungen*; Loth, *Sozialismus*; Manfrass/Rioux (Hrsg.), *France-Allemagne*; Martens (Hrsg.), *„Erbfeind“*; Möller, *Charles de Gaulle et la question allemande*; Scharf/Schröder (Hrsg.), *Deutschlandpolitik*; Schreiner, *Bidault*; Willis, *French in Germany*; Young, *France and the Western alliance*; Ziebura, *Deutsch-französische Beziehungen*, S. 24–49.

⁷ Vgl. dazu vor allem Hudemann, *Sozialpolitik*; ders., *Frankreich und der Kontrollrat*; Hüser, *Frankreich*; Kessel, *L'empêcheur*; Lattard, *Zielkonflikte*.

⁸ Hüser, *Frankreichs „doppelte Deutschlandpolitik“*.

⁹ Zu dieser Typologisierung Loth, *Franzosen und deutsche Frage*; dagegen Hudemann, *Saar zwischen Frankreich und Deutschland*, S. 15–23.

¹⁰ Die Zäsur der Jahre 1947/48 betonen auch Auerbach, *Wende*; Buffet, *Mourir pour Berlin*; Fritsch-Bourazel, *Wende*.

Im Selbstverständnis des Quai d'Orsay – dies belegen interne Instruktionen vom Januar 1948 – bedeutete die nun einsetzende Phase nicht weniger, als daß eine „konstruktive“ einer „nur negativen Politik“ Platz zu machen hatte und nunmehr von der Prämisse ausgegangen werden mußte, „daß wir in eine neue Periode eintreten, in der das vorherrschende Verlangen nicht mehr der Bezug auf die Vergangenheit und [...] ihre Wiedergutmachung sein soll, sondern die Vorbereitung der Zukunft“¹¹. Den „Zusammenbruch unserer Positionen in Deutschland“¹² vor Augen, sah sich Paris zu einer fundamentalen Neubestimmung seiner Deutschlandpolitik gezwungen, ohne sie freilich zum bloßen „Wurmfortsatz“¹³ derjenigen Washingtons degenerieren zu lassen. Auch in den folgenden Jahren blieb Frankreich den Westmächten bei ihren Bemühungen zur Formulierung einer einvernehmlichen Linie gegenüber dem Schützling ein unbequemer Partner.

Frankreich und die „deutsche Frage“ im Zeichen des Besatzungsstatuts

Trotz der prinzipiellen „révision déchirante“¹⁴ war die französische Deutschlandpolitik auch nach der Gründung der Bundesrepublik im Mai 1949 von Ängsten und Ressentiments gekennzeichnet.¹⁵ Energisch sträubte sich Paris daher gegen die Bonner Absicht, die Fesseln des Besatzungsstatuts schleunigst zu lockern und nach der staatlichen Existenz möglichst bald die Souveränität zu gewinnen.

Obwohl das Statut die Deutschland als Ganzes betreffenden Fragen und Bonns auswärtige Angelegenheiten den Alliierten Hohen Kommissaren als Stellvertreter der Westmächte reservierte, sah Bundeskanzler Adenauer die Außenpolitik als ein Kernstück seiner Regierungsarbeit an.¹⁶ In seiner Lageanalyse ging der Kanzler davon aus, daß das Gleichgewicht in Europa durch den Zweiten Weltkrieg zerstört worden war und der Abstieg Europas mit einem Machtzuwachs der USA und der Sowjetunion einherging. Eine dadurch drohende Inferiorität des Alten Kontinents konnte seiner Meinung nach nur durch den Zusammenschluß aller europäischen Demokratien vermieden werden. Um der von Moskau ausgehenden elementaren Gefahr zu begegnen, galt es darüber hinaus, eine enge Verbindung zu Washington herzustellen.

In dieser Konzeption, die mit ihrer dezidierten politischen, wirtschaftlichen und kulturellen Westorientierung einer außenpolitischen Revolution gleichkam, da sie Bismarcks Politik des „ehrlichen Maklers“ ebenso wie der Weltpolitik Wilhelms II. oder Stresemanns Lavieren zwischen Ost und West und erst recht Hitlers Welteroberungsplänen widersprach, verschmolzen europa- und deutschlandpolitische Elemente miteinander. Während die Einigung

¹¹ Instruktion an das Staatssekretariat für deutsche und österreichische Angelegenheiten, 15.1.1948, zit. nach Wilkens, *Besetzung*, S. 13; zu einer ähnlichen Einschätzung von seiten der deutschen Diplomatie vgl. Dok. Nr. 151.

¹² Zu diesem Urteil kommt eine interne Aufzeichnung des Quai d'Orsay vom 24.11.1948 (zitiert nach Wilkens, *Besetzung*, S. 19).

¹³ Kiersch, *Französische Deutschlandpolitik*, S. 76.

¹⁴ Buffet, *Mourir pour Berlin*, S. 270.

¹⁵ Zu den deutsch-französischen Beziehungen nach 1949 vgl. Bock, *Perzeption*; Bondy/Abelein, *Deutschland und Frankreich*, S. 85–293; Friend, *Linchpin*, S. 7–50; Knipping/Weisenfeld (Hrsg.), *Geschichte*, S. 141–198; Lohse, *Lockungen*; Manfrass (Hrsg.), *Paris-Bonn*; Picht (Hrsg.), *Bündnis*; ders. (Hrsg.), *Deutschland, Frankreich, Europa*; Poidevin/Bariéty, *Frankreich und Deutschland*, S. 423–487; Weisenfeld, *Welches Deutschland?*, S. 44–203; Ziebur, *Deutsch-französische Beziehungen*.

¹⁶ Zum außenpolitischen Konzept Adenauers vgl. Baring, *Anfang*, S. 86–132; Besson, *Außenpolitik*, S. 56–61; Schwarz, *Konzept*; ders., *Reich*, S. 425–479; zur Bonner Außenpolitik der Jahre 1949–1963 allgemein Doering-Manteuffel, *Bundesrepublik Deutschland*, S. 36–123; Hacke, *Weltmacht*, S. 57–99; Hanrieder, *Deutschland*; Hildebrand, *Integration*, S. 5–53; Möller, *Politik*; Noack, *Deutsche Außenpolitik*, S. 26–102.

Europas ohne die Bundesrepublik ein Torso bleiben mußte, war Bonn seinerseits auf die europäische Integration angewiesen, um sich zu konsolidieren und als gleichberechtigter Partner akzeptiert zu werden. Zugleich sah Adenauer in der unwiderruflichen Verankerung in der westlichen Staatengemeinschaft das probate Mittel sowohl gegen die politische Labilität seines eigenen Volkes als auch gegen den ihn peinigenden „Alpdruck [...] Potsdam“¹⁷.

Unterhalb dieses Plateaus Westbindung – Amerikaorientierung – Gleichberechtigung spielte für den Kanzler die Aussöhnung mit Frankreich eine herausragende Rolle. Gewiß bedeutete sie ihm keinen Wert an sich, blieb sie doch der „höhere[n] Einheit [...] Europa“ untergeordnet¹⁸; zugleich bildete die Europapolitik ihrerseits ein Instrument der Frankreichpolitik, da die Verständigung mit dem wichtigsten Nachbarn nur mittels europäischer Lösungen zu erzielen war.

Adenauer griff mit diesen Überlegungen Vorstellungen wieder auf, die er bereits zur Zeit der Weimarer Republik entwickelt hatte. Wie damals dachte er vor allem an eine „organische Verflechtung“¹⁹ zwischen der französischen und der deutschen Wirtschaft. Allerdings wollte er sich keineswegs mit ökonomischen Bindungen begnügen, hielt vielmehr selbst eine Union zwischen beiden Ländern mit „gemeinsame[r] Staatsbürgerschaft, gemeinsame[r] Wirtschaft und ein[em] gemeinsame[n] Parlament“ für möglich.²⁰

Sicherlich dürfen die taktischen Erwägungen Adenauers, die zum Entwurf dieser Vision in den spannungsgeladenen Wochen im Frühjahr 1950 führten, nicht vernachlässigt werden. Gleichwohl war die Unionsidee für den Kanzler offenbar mehr als nur ein Gedankenspiel, taucht sie in den nächsten Jahren doch wiederholt in seinen Überlegungen, aber auch denen anderer Regierungsmitglieder auf, bis sie schließlich in den Elysée-Vertrag münden sollte.

Im Winter 1949/50 konnte an die Realisierung derart weitgesteckter Ziele indes noch nicht gedacht werden. Für Bonn mußte es vielmehr zunächst darum gehen, Handlungsfreiheit und Gleichberechtigung im Westen zu gewinnen. Dazu bedurfte es des ehrlichen Bemühens um Vertrauen, ja auch gewisser Konzessionen an das französische Sicherheitsbedürfnis. Gegen den heftigen Widerstand der Opposition war Adenauer zu solchen Vorleistungen bereit. Als Außenminister Schuman²¹ sich im Herbst 1949 der Absicht seiner angelsächsischen Kollegen Acheson und Eden zur Überprüfung der Demontagepolitik entgegenstellte, durchbrach der Kanzler den innenpolitischen Konsens und signalisierte sein Einverständnis, der Forderung der Westmächte nach Entsendung deutscher Vertreter in die interalliierte Ruhrbehörde und in das Militärische Sicherheitsamt nachzukommen. Adenauer war sich der innenpolitischen Gefahren einer solchen „Erfüllungspolitik“ sehr wohl bewußt. Unter dem Druck der drohenden Reparationen wollte er aber nichts unversucht lassen, um einen Demontagestopp zu erreichen. Mit Erfolg, Schuman lenkte schließlich ein und akzeptierte, daß die Hohen Kommissare sich im „Petersberger Abkommen“ vom 22.11.1949 für die Aufnahme der Bundesrepublik in die „europäische Gemeinschaft“, für die Überprüfung des Besatzungsstatuts innerhalb von 18 Monaten und eine partielle Aufhebung der Demontagen aussprachen.²²

¹⁷ Dok. Nr. 31.

¹⁸ Dok. Nr. 24.

¹⁹ Grundsatzrede Adenauers in der Aula der Kölner Universität vom 24.3.1946, in: Adenauer, Reden, S. 82–106, hier S. 105; vgl. seine Ansprache im Kölner „Hansasaal“ vom 1.2.1919, in: ebd., S. 25–38.

²⁰ Presse- und Informationsamt der Bundesregierung, Biographisches Archiv, Sammlung Adenauer (Interviews), Interview Adenauers mit dem „INS“-Korrespondenten Kingsbury-Smith vom 7.3.1950.

²¹ Zur Politik Schumans vgl. insgesamt Mittendorfer, Robert Schuman; Poidevin, Robert Schuman.

²² Vgl. Lademacher, Bedeutung.

War die unmittelbare Wirkung des Abkommens eher beschränkt, so erzielte es für Adenauer im In- und Ausland, vor allem in Frankreich, doch einen wichtigen Effekt: Während der SPD-Vorsitzende Schumacher nach seinem gegen Adenauer gerichteten denkwürdigen Verdikt „Bundeskanzler der Alliierten“ und seiner antifranzösischen Phraseologie in der Bundestagsdebatte vom 24./25. 11. 1949²³ bei einigen Politikern an der Seine zum „Hitler de gauche“²⁴ gestempelt wurde, gewann der Kanzler mit seinem Gespür für die französische Psyche erheblichen Kredit. Dies bedeutete indes keineswegs, daß Schuman Adenauers Politik, die offensichtlich mit Unterstützung der Angelsachsen auf die Ablösung des Besatzungsstatuts drängte, widerspruchslos hinzunehmen gedachte. Ihm ging es nicht um die umgehende Gewährung der Souveränität für Westdeutschland, sondern um die Konservierung der dort bestehenden Ordnung. Denn sie erlaubte die Einbindung der Bundesrepublik in den Westen und hielt langfristig das Tor zur Einheit Deutschlands in Freiheit ebenso offen wie die Chance zur Verständigung mit der Sowjetunion.

Als Adenauer vor dem Hintergrund der durch den Koreakrieg verschärften internationalen Lage im Sommer 1950 die Westmächte aufforderte, die deutsch-alliierten Beziehungen auf eine neue vertragliche Grundlage zu stellen, verlangte Schuman auf der New Yorker Außenministerkonferenz im September von seinen Kollegen die Aufrechterhaltung des Systems der alliierten Herrschaft. Stellte das dennoch weite Entgegenkommen der Minister den Kanzler schon nicht zufrieden, so versetzte ihn der Vorschlag Moskaus vom November 1950 zur Einberufung einer Konferenz der Vier Mächte gar in helle Aufregung. Adenauer befürchtete, daß Paris im Zusammenspiel mit Moskau ein neutralisiertes Gesamtdeutschland anstreben könnte. Tatsächlich gab es im Quai d'Orsay einflußreiche Kräfte, denen eine solche Lösung der „deutschen Frage“ vorschwebte. Auch die Amtsspitze hielt Viererverhandlungen für notwendig, sprach sich aber kategorisch gegen eine Neutralisierung Deutschlands aus, da sie die Stationierung alliierter Truppen nicht in Frage gestellt wissen wollte²⁵.

Mit Erleichterung nahm Adenauer zur Kenntnis, wie schon die zur Vorbereitung der Außenministertagung einberufene Vorkonferenz im Pariser Palais Marbre Rose nach mehrmonatigen Sitzungen im Juni 1951 an unüberbrückbaren Meinungsverschiedenheiten zwischen der sowjetischen und der westlichen Seite scheiterte und somit der Weg zur Revision des Besatzungsstatuts frei wurde. Das entthob ihn aber nicht der Pflicht, die französische Politik weiterhin aufmerksam zu beobachten. Denn die Gefahr weiterer Kontakte mit der östlichen Führungsmacht schien keineswegs behoben. Und außerdem war Schuman fest entschlossen, Adenauers Wunsch nach einer möglichst umfassenden Souveränität, die den Alliierten nur gewisse Rechte bezüglich Berlins und Gesamtdeutschlands belassen hätte, nicht zu entsprechen. Vielmehr gedachte er, die vertragsmäßigen Vereinbarungen grundsätzlich nur zwischen den kollektiv agierenden Besatzungsmächten und der Bundesregierung abzuschließen, und wollte die höchste Gewalt hinsichtlich Berlins und der Wiederherstellung der deutschen Einheit auf der Basis des Viermächtebeschlusses vom Juni 1945 aufrechterhalten.

Auch der Bonner Vorwurf, Paris betreibe „zwei Arten von Politik [...], die eine der europäischen Integration, die andere des Bündnisses mit Sowjetrußland“²⁶, änderte nichts an dieser Position. Immer wieder konterkarierte die französische Diplomatie das enge deutsch-amerikanische Zusammenwirken in den Verhandlungsrunden. Obwohl sie damit manchen Erfolg erzielte, bereitete ihr die Entwicklung in der Bundesrepublik beträchtliches Unbeha-

²³ BT, Sten. Ber. Bd. 1, S. 525; vgl. auch Möller, Deutschland.

²⁴ Dok. Nr. 4.

²⁵ Zur Haltung Frankreichs gegenüber der deutschen Einheit s. jetzt Lohse, Lockungen.

²⁶ Dok. Nr. 18.

gen. Denn der einsetzende Wirtschaftsaufschwung und die Erkenntnis, von den Westmächten als Militärmacht umworben zu werden, ließen das deutsche Selbstbewußtsein beachtlich steigen. Wie Adenauer die traditionelle Tendenz der französischen Außenpolitik zu einem Bündnis mit Rußland bzw. der Sowjetunion umtrieb, fürchtete der Quai d'Orsay eine Wiederauflage von „Rapallo“ oder gar eine Art Hitler-Stalin-Pakt.

Die Angst, ein neutralisiertes, wiederbewaffnetes Deutschland könne eines Tages versucht sein, sich mit Moskau zu verbinden, um die Ostgebiete zurückzuerobern, bestimmte denn auch die Haltung Frankreichs gegenüber der „Stalin-Note“ vom März 1952.²⁷ Wie Adenauer hielt Schuman am Kurs der Westintegration fest und drängte auf einen raschen Abschluß der Vertragswerke. Zugleich gedachte der Minister freilich – im Gegensatz zum Kanzler –, die Tür für zukünftige Verhandlungen mit der östlichen Supermacht offenzuhalten. Peinlich genau wachte er darüber, daß seine deutschlandpolitischen Interessen auch in den letzten Verhandlungsrunden gewahrt blieben. Energisch attackierte Schuman die Absicht Adenauers, den Generalvertrag „Deutschlandvertrag“ zu taufen, und versuchte noch in letzter Stunde, angelsächsische Garantien gegen einen deutschen Rückzug aus der EVG und die Möglichkeit für Reparationen aus der laufenden Produktion im Fall eines Friedensabkommens durchzusetzen.

Mit der Unterzeichnung des „Vertrag[es] über die Beziehungen zwischen der Bundesrepublik Deutschland und den Drei Mächten“ und des „Vertrag[es] über die Gründung der Europäischen Verteidigungsgemeinschaft“ am 26./27.5.1952 endete eine erste wichtige Etappe in der Geschichte der noch jungen Bonner Republik. Zählte aus ihrer Perspektive die scheinbar nahe Aussicht auf die Ablösung des Besatzungsregimes, so registrierte Frankreich voller Genugtuung, daß es wichtige Reservatrechte gegenüber Berlin und Deutschland als Ganzem gerettet und insbesondere die Möglichkeit gewahrt hatte, „de continuer à contrôler l'Allemagne grâce au quadrième partenaire, l'URSS, qui, cependant, reste absent du système et ne peut donc le paralyser“²⁸.

Mochte man im Auswärtigen Amt auch hoffen, das Verhältnis zum Quai d'Orsay auf dem neuen Fundament weiterentwickeln zu können, um einerseits als Nahziel die Gleichberechtigung zu erreichen und andererseits dem Fernziel näherzukommen, „von Frankreich verstanden zu werden“²⁹; von Gleichstellung und Verständnis konnte vorerst kaum die Rede sein. Die Fortsetzung des Notenwechsels zwischen der Sowjetunion und den Westmächten offenbarte vielmehr Anfang Juli 1952 erneut alte Diskrepanzen zwischen Bonn und Paris. Der Entwurf der dritten Antwortnote erweckte nämlich bei Adenauer den Eindruck, als beabsichtige der Westen, einen zukünftigen Friedensvertrag auf der Basis der ehemaligen Kriegsallianz ohne deutsche Beteiligung auszuarbeiten. Zwar gelang es der Bundesrepublik schließlich doch, die sowjetische Notenoffensive schadlos zu überstehen, ihr Verhältnis zum Nachbarn jenseits des Rheins entwickelte sich indes im Sommer und Herbst ziemlich unbefriedigend.

Zwei kontradiktorische Motivstränge zeichneten dafür auf der französischen Seite verantwortlich. Einerseits plädierten einflußreiche Kräfte an der Seine aus Furcht, Frankreich könne von Deutschland mit Hilfe der Verträge in einen Krieg mit Rußland hineingezogen werden, dafür, die EVG zu Fall zu bringen und die eigene Handlungsfreiheit zu wahren. Anderen Politikern und dem maßgeblichen Teil des Quai d'Orsay bereitete hingegen die Frage Kopfzerbrechen, wie die Sicherheit Frankreichs gewährleistet werden könne, wenn die Abkommen von

²⁷ Vgl. Meyer-Landrut, Frankreich; Schwarz (Hrsg.), Legende; Steininger, Chance?; Soutou, La France et les notes soviétiques.

²⁸ Dok. Nr. 26.

²⁹ Dok. Nr. 24.

Bonn und Paris nicht die parlamentarischen Hürden meisterten; sie sahen gerade dann die Gefahr gegeben, daß die Bundesrepublik sich aus der Westbindung lösen und eigene Wege gehen könnte. In Anbetracht einer sich tatsächlich immer weiter verzögernden Ratifikation des EVG-Vertrages schien es ihnen zwingend erforderlich, die Bundesrepublik unter keinen Umständen in eine unkontrollierbare Souveränität – erst recht nicht unter gesamtdeutschem Vorzeichen – zu entlassen: „La seule solution compatible avec la coexistence pacifique des deux systèmes est le maintien de la coupure actuelle de l'Allemagne [...] Le rétablissement de l'unité allemande, qui rendrait à une Allemagne consciente du rôle décisif qu'elle peut jouer sur l'échiquier mondial sa liberté d'action, et apporterait un grave élément de trouble et d'insécurité“.³⁰

Diese offizielle Linie der Pariser Außenpolitik war indes nicht unumstritten. Von einflußreichen Mitgliedern der französischen Diplomatie entworfene Alternativen schlossen eine politisch-militärische Neutralisierung auf der Grundlage einer Viermächteübereinkunft keineswegs aus. Da er genau diese Einigung der Alliierten ohne Rücksichtnahme auf die Interessen der Bundesrepublik befürchtete, sah Adenauer vor dem Hintergrund der sich in Frankreich hinschleppenden Diskussion über den EVG-Vertrag der im Januar/Februar 1954 stattfindenden Berliner Außenministerkonferenz der Vier Mächte³¹ denn auch mit einer gewissen Beklemmung entgegen. Sein Mißtrauen, das sich vornehmlich gegen den neuen Außenminister Bidault³² richtete, war freilich insofern unbegründet, als auch der neue Amtschef des Quai d'Orsay eher notgedrungen denn überzeugt in die Veranstaltung einwilligte. Ohne große Hoffnung auf eine sowjetische Verständigungsbereitschaft witterte er darin vornehmlich eine Chance, die Moskauer Deutschlandpolitik zu demaskieren und die auf der parlamentarischen Behandlung der Verträge lastende Hypothek zum großen Teil zu tilgen.

Die Intransigenz der östlichen Führungsmacht ließ die Konferenz nach vier Wochen ergebnislos enden, und Adenauer registrierte erleichtert, wie Bidault standhaft den sowjetischen Bemühungen zur Aufweichung der westlichen Front getrotzt hatte. Die Hoffnung, mit dem Scheitern sei nun der Weg zur Ratifizierung des EVG-Vertrages frei, erwies sich indes als trügerisch. Am 30.8.1954 brachte die Nationalversammlung das gesamte Vertragswerk zum Einsturz.

Mit ungeahnter Energie gelang es den Westmächten jedoch innerhalb weniger Wochen, eine tragfähige Ersatzlösung zu finden, die die weitgehende Souveränität der Bundesrepublik und ihre Aufnahme in die NATO bzw. in die WEU vorsah und zugleich den deutsch-französischen Beziehungen mit einer Reihe bilateraler Abkommen zahlreiche Reibungspunkte entzog.

Gebannt schaute die Bundesregierung nun abermals zum Palais Bourbon, wo der neue Regierungschef Mendès France³³ Ende Dezember 1954 im Kampf um die parlamentarische Durchsetzung der Dokumente mehrfach die Vertrauensfrage stellen und schließlich Bemühungen um eine neue Viererkonferenz über Deutschland ankündigen mußte.

Nach der Ratifikation durch Bundestag und Bundesrat sowie den Conseil de la République im Frühjahr 1955 konnten die Pariser Verträge am 5.5.1955 in Kraft treten. Im Selbstverständnis beider Regierungen begann für die deutsch-französischen Beziehungen damit eine „ère nouvelle d'amitié et d'entente“³⁴, in der die Ressentiments der vergangenen Jahre zugunsten des entschiedenen Willens zur vertrauensvollen Zusammenarbeit zurücktraten.

³⁰ Dok. Nr. 29.

³¹ Vgl. Rüpiper, Berliner Außenministerkonferenz; Steininger, Deutsche Frage.

³² Person und Politik Bidaults behandelt jetzt umfassend Dalloz, Georges Bidault.

³³ Zu Mendès France vgl. Girault (Hrsg.), Mendès France; Lacouture, Mendès France.

³⁴ Dok. Nr. 47.

Anlauf zur europäischen Integration

Waren die stets dem Postulat der Westbindung unterworfenen Anstrengungen der Bonner und der Pariser Regierung um eine Aufhebung der Teilung Deutschlands aufgrund unüberbrückbarer Differenzen zwischen Ost und West über den einzuschlagenden Weg und das konkrete Ziel zu Beginn der fünfziger Jahre zum Scheitern verurteilt, so gestalteten sich ihre Bemühungen um die europäische Integration zumindest partiell erfolgreich.

Angesichts des wachsenden Einflusses der USA auf dem Kontinent und der zunehmenden Spannungen mit der Sowjetunion im Zeichen des Kalten Krieges schien eine Einigung der europäischen Demokratien dringend geboten. Da sich Großbritannien einem Zusammenschluß verweigerte, hielt Frankreich eine Beteiligung der Bundesrepublik zumal nach der vollzogenen Wende im Verhältnis zum östlichen Nachbarn für zwingend erforderlich. Zum einen benötigte der europäische Chor die deutsche Stimme, um sich Gehör zu verschaffen. Zum anderen schuf Bonns Partizipation für Paris Sicherheit vor Deutschland, die aus Sicht der französischen Diplomatie notabene nicht nur eine militärische, sondern auch eine zunehmend virulente ökonomische Seite besaß: Westdeutschland bedrohte die von Frankreich belieferten Märkte im Ausland und schickte sich gar an, „d'inonder le marché français“.³⁵

Wie schwer Paris jedoch die Umsetzung der als notwendig und richtig erkannten deutschlandpolitischen Kursänderung fiel, verdeutlichen die Hürden, die es dem Beitritt Bonns zum Europarat in den Weg stellte. Die Wunden der Vergangenheit waren noch nicht so gut verheilt, daß dem ehemaligen Kriegsgegner die Rückkehr in die europäische Völkerfamilie problemlos zugebilligt werden sollte.

Gleichwohl – der im Frühjahr 1950 lähmende diplomatische Stillstand und das angelsächsische Entgegenkommen gegenüber Bonn bewogen Paris zu einer spektakulären Initiative. Nachdem Adenauer in zwei Interviews im März eine Union zwischen Deutschland und Frankreich angeregt hatte, schlug Schuman auf der Basis eines von Jean Monnet ausgearbeiteten Projektes³⁶ am 9.5.1950 die Zusammenlegung der französischen und deutschen Montanindustrie vor.³⁷ Aus dem Geflecht mannigfacher ökonomischer wie politischer Motive ragten beim Minister wie beim Generalkommissar für den nach ihm benannten Plan drei Überlegungen heraus: die Absicht, die für die eigene Stahlerzeugung zwingend notwendige Rohstoffbasis zu sichern; die Sorge, die Bundesrepublik könne dank besserer Produktionsbedingungen bald zur dominierenden Wirtschaftsmacht Europas aufsteigen; der Wille, eine neue Etappe im Verhältnis zum Nachbarn einzuleiten und damit das Fundament für die europäische Integration zu gießen.

Am 8.5.1950 in streng geheimer Mission persönlich unterrichtet, zögerte der Kanzler keinen Moment, die Offerte anzunehmen. Denn die Grundgedanken des französischen Außenministers deckten sich in weiten Teilen mit Überlegungen, die er selbst seit den zwanziger Jahren wiederholt artikuliert hatte. Die von Schuman anvisierte gegenseitige Kontrolle über Kohle und Stahl, also auch über den Rüstungssektor, mußte zur Vertrauensbildung zwischen beiden Staaten beitragen und einer konstruktiven Zusammenarbeit den Weg ebnen. Außerdem glaubte Adenauer an die Vorbildfunktion einer erfolgreichen sektoralen Integration für weitere Wirtschaftsgebiete. Vor allem aber begrüßte er den politischen Impetus des Planes,

³⁵ Dok. Nr. 48.

³⁶ Vgl. Fontaine, Jean Monnet, S. 55–62; Maisondieu, Jean Monnet, S. 72–82; grundlegend jetzt Roussel, Jean Monnet.

³⁷ Aus der umfangreichen Literatur zum Schuman-Plan seien vor allem genannt: Diebold, Schuman Plan; Gerbet, Construction, S. 89–120; ders., Genèse; Lappenküper, Schuman-Plan; Poidevin, Robert Schuman, S. 244–296; Schwabe (Hrsg.), Anfänge.

dem er sogar einen moralischen Aspekt zubilligte, und sah in der projektierten ökonomischen Kooperation auch ein Signal für ein politisches Zusammengehen in Europa.³⁸

Trotz aller Genugtuung über die lebhafteste Zustimmung, die der Plan in der Bundesrepublik – sieht man von der SPD-Opposition ab – erfuhr, blieb die französische Diplomatie nicht frei von Skepsis über die Ursachen dieser Euphorie. Dennoch zeichnete sich die im Juni 1950 feierlich eröffnete Konferenz über die Verhandlungen zur Europäischen Gemeinschaft für Kohle und Stahl in den ersten Monaten durch einen bemerkenswerten deutsch-französischen Gleichschritt aus. Sowohl Monnet als auch Staatssekretär Hallstein, die Verhandlungsleiter der beiden Delegationen, ließen ungeachtet bestehender Meinungsverschiedenheiten über die institutionelle und ökonomische Ausgestaltung der geplanten Montanunion keinen Zweifel an ihrem Willen, das Vorhaben zu einem erfolgreichen Abschluß zu führen.

Nach der Hausse des Sommers geriet das Verhältnis zwischen Bonn und Paris im Herbst 1950 jedoch abermals in große Turbulenzen. Während Hallstein die evidenten Widersprüche in der französischen Deutschlandpolitik monierte, registrierte Monnet mit Mißfallen, wie der wachsende Einfluß der Bundesrepublik aufgrund der nach dem Ausbruch des Koreakrieges zunehmend lauterer Forderungen nach einer deutschen Wiederbewaffnung die juristische Kleinarbeit der Konferenz belastete, ja ihre positive Grundeinstellung zum Projekt ins Wanken geriet.

Wenngleich der Vertragstext seit November im Entwurf vorlag, ließen die bilateralen Dissonanzen über die Einbeziehung der Saar, über die Auflösung der Internationalen Ruhrbehörde und die Dekartellisierung der westdeutschen Montanindustrie³⁹ eine Unterzeichnung in weite Ferne rücken. Der Erfolg hing schließlich von den im Januar 1951 einsetzenden deutsch-amerikanischen Gesprächen über die Entflechtung der Konzerne ab. Aus Angst vor einem im Falle eines Scheiterns des Schuman-Plans fundamentalen Rückschlag für seine Außenpolitik willigte Adenauer trotz erheblicher Kritik von seiten der SPD, der Gewerkschaften und der betroffenen Unternehmen zwei Monate später in einen Kompromiß ein, der die Restitution der schwerindustriellen Struktur an der Ruhr vereitelte. Damit war der Weg für die Montanunion frei.

Am 18.4.1951 unterzeichneten die Außenminister der sechs Mitgliedsländer den „Vertrag über die Europäische Gemeinschaft für Kohle und Stahl“. Gleichzeitig verständigten sich Adenauer und Schuman in einem Briefwechsel über die Modalitäten der Beteiligung der Saar an der Montanunion und einigten sich darauf, in den europäischen Institutionen zwischen ihren Staaten das Prinzip der Gleichberechtigung herrschen zu lassen.

Für beide Staatsmänner bedeutete der Tag nicht weniger als einen „Markstein der politischen Entwicklung Westeuropas und insbesondere der Beziehungen unserer beiden Länder“. ⁴⁰ In dieser Überzeugung wirkten sie auch mit aller Kraft gegen den im Herbst 1951 in Bonn und Paris abermals drohenden Stimmungsumschwung und trugen so im Dezember 1951 bzw. Januar 1952 maßgeblich zur erfolgreichen Umschiffung der gefährlichen Klippen der Ratifikationsverfahren bei.

Mit dem Inkrafttreten des Montanvertrages im Juli 1952 war ein erster, bedeutsamer Schritt in Richtung auf ein supranational geordnetes Europa getan. Weitere mußten folgen, sollte das begonnene Werk nicht alsbald stagnieren. Während die Bundesrepublik die Fortset-

³⁸ Zu Adenauers Europapolitik vgl. insgesamt Legoll, Adenauer; Schwarz, Adenauer und Europa; Weidenfeld, Adenauer und Europa.

³⁹ Das Problem der Entflechtung untersuchen ausführlich Gillingham, *Coal, Steel and the Rebirth of Europe*, S. 228–298; Lüders, *Ruhrkontrollsystem*, S. 307–329; Poidevin, *Frankreich und die Ruhrfrage*.

⁴⁰ Dok. Nr. 64.

zung dieser Politik begrüßte, weil sie nur über eine fortschreitende Integration ihre volle Souveränität erreichen konnte, stellte sich für Frankreich hingegen die delikate Frage, ob diese Entwicklung mit der Machtbalance im deutsch-französischen Verhältnis und der Aufrechterhaltung der eigenen Großmachtrolle vereinbar war. Da letztere auf den Siegerrechten in Deutschland und dem verbliebenen Kolonialreich fußte, die europäische Einigung das Besatzungsstatut aber entwerten würde, galt die Sicherung der Kolonien an der Seine als *Conditio sine qua non* zur Austarierung des bilateralen Gleichgewichts, zumal Bonn als Folge einer erfolgreichen Europapolitik das große Los gewinnen könnte – die deutsche Einheit.

Mit Blick auf die Gegner einer baldigen Ratifikation des EVG-Vertrages schien es der französischen Regierung im Sommer 1952 aber ratsam, die politische Integration Europas voranzutreiben. In Abstimmung mit seinem italienischen Kollegen de Gasperi regte Schuman im Juli an, der Beratenden Versammlung der Montanunion gemäß Artikel 38 des Pariser Vertrages den Auftrag zur Ausarbeitung eines Statuts über eine Europäische Politische Gemeinschaft zu erteilen.⁴¹ Bonn stimmte dem Vorhaben uneingeschränkt zu, mußte aber zur Kenntnis nehmen, daß Paris jedweden weiteren Souveränitätsverlust äußerst reserviert gegenüberstand. Entsprechend groß waren die Vorbehalte, die dem von einem Ausschuß der Ad-hoc-Versammlung ausgearbeiteten Verfassungsentwurf für eine Europäische Politische Gemeinschaft entgegengebracht wurden. Während die Bundesrepublik sich für eine weitgehende politische Integration auf föderativer Basis aussprach, trachtete Frankreich nach einer staatenbündischen Lösung, bei der die wesentlichen Befugnisse nicht den europäischen Institutionen übertragen werden, sondern bei den Mitgliedstaaten verbleiben sollten.

Nach mehreren vergeblichen Versuchen der Regierungen, in den zentralen Fragen der wirtschaftlichen Zuständigkeiten und der übernationalen Exekutivorgane zu einem Kompromiß zu finden, war der Verfassungsentwurf Makulatur. Auf französischen Vorschlag vertagten die sechs Außenminister die Behandlung der Europäischen Politischen Gemeinschaft im März 1954 sine die und begruben die Idee eines politisch geeinten Europa damit auf Jahre hin.

Die Saarfrage

Zu den schwierigsten Problemen in den deutsch-französischen Beziehungen der Nachkriegszeit gehörte ohne Zweifel die Saarfrage.⁴² Im Juli 1945 hatten die amerikanischen Militärbehörden Frankreich das Saargebiet zur Verwaltung übergeben. Paris nutzte seine Macht und ging im Sinne der auf die dauerhafte Schwächung des westlichen Nachbarn ausgerichteten Deutschlandpolitik umgehend daran, das Territorium aus der eigenen Besatzungszone zu lösen. Um sich nicht dem Vorwurf der Mißachtung des Selbstbestimmungsrechts der Saarbewölkerung auszusetzen, lehnte der Quai d'Orsay Forderungen nach einer Annexion ab und setzte auf das Konzept der Assimilation. Wirtschaftlich mit der Französischen Republik in einer Währungs- und Zollunion verschmolzen, erhielt das Saarland mit der Verfassung vom 15.12.1947 die politische Autonomie. Unter geschickter Ausnutzung der Differenzen zwischen den Angelsachsen und der Sowjetunion gelang es Außenminister Bidault, die seinem Saarkonzept durchaus gewogenen Westmächte mehr und mehr vor vollendete Tatsachen zu stellen. Im Dreimächteabkommen über die Saar vom 20.2.1948 billigten London und

⁴¹ Zu den Verhandlungen über die Europäische Politische Gemeinschaft vgl. Bossuat, *Vraie nature*, S. 208–217; Cardozo, *Project*; Fischer, *Projekt*; Griffiths/Milward, *Beyen Plan*; Küsters, *Vormarsch*; Soutou, *Georges Bidault et la construction européenne*.

⁴² Grundlegend dazu Fischer, *Saar*; Freymond, *Saar*; Hudemann/Poidevin (Hrsg.), *Saar*; Schmidt, *Saarpolitik*, 3 Bde.; s.a. Pohlmann, *Saarfrage*.

Washington die Wirtschaftseinheit, weil sie hofften, Paris im Gegenzug zum Beitritt zur Bizone bewegen zu können.

Wenngleich Adenauer diese Politik als illegitim verurteilte, galt ihm die Saarfrage prinzipiell doch als willkommene Manövriermasse für seinen Verständigungskurs gegenüber Frankreich. Freilich hatten auch seine Zugeständnisse ihre Grenzen, zumal nicht nur die Opposition, sondern auch Teile der Koalition, namentlich der Bundesminister für Gesamtdeutsche Fragen Kaiser⁴³, einseitige Opfer zugunsten der beiderseitigen Aussöhnung vehement ablehnten.

Mit Mißfallen beobachtete der Kanzler, wie der Quai d'Orsay dem durch den ökonomischen Aufstieg der Bundesrepublik an der Saar ausgelösten Druck entgegenzuwirken und der Regierung unter Ministerpräsident Hoffmann noch mehr Eigenständigkeit zu verleihen bemüht war. Am 3.3.1950 unterzeichneten Paris und Saarbrücken mehrere Konventionen, mit denen Frankreich eine weitere Eingliederung der Saar in das eigene Wirtschaftsgebiet rechtlich absicherte, sie unter seinen Militärschutz stellte, deren diplomatische Vertretung übernahm und die dortigen Kohlegruben für fünfzig Jahre pachtete. Sicherlich standen bei diesem Vorgehen die wirtschaftlichen Ambitionen, der Ausgleich für entgangene Reparationen, im Vordergrund; zugleich wollte Paris aber auch seine Prädominanz gegenüber Bonn festigen.

Adenauers Reaktion war ambivalent. Einerseits brandmarkte er die französische Saarpolitik als getarnte Annexion. Andererseits wies er die Kritik seiner Minister als kontraproduktiv zurück, betonte seinen Wunsch, den Gesprächsfaden nicht abreißen zu lassen, und schlug – wie erwähnt – in visionären Interviews die Bildung einer deutsch-französischen Union vor.⁴⁴

In der Folgezeit ging es ihm vor allem um die Betonung des Friedensvertragsvorbehalts der Saarkonventionen, die Wahrung des deutschen Mitspracherechts und die Förderung freiheitlich-demokratischer Verhältnisse an der Saar. So attackierte er im Herbst 1950 heftig die vom französischen Hohen Kommissar Grandval⁴⁵ unterstützten Bemühungen Hoffmanns, in den Kreis der Signatarstaaten der Montanunion aufgenommen zu werden. Mit Erfolg, denn Schuman gab nun der bilateralen Verständigung mit Westdeutschland den Vorrang und willigte trotz innenpolitischer Anfechtungen im April 1951 anlässlich der Unterzeichnung des Montanvertrages in einen Briefwechsel ein, der dem deutschen Rechtsstandpunkt erstmals in einem internationalen Vertrag Geltung verschaffte.

Die erhoffte Entkrampfung blieb aber aus. Statt dessen kam es im Januar 1952 zu einer neuen schweren Verstimmung, als Frankreich seine Beziehungen zur Saar mit der Ernennung Grandvals zum Botschafter völkerrechtlich auf eine neue Ebene hob. Zwar bemühte sich Schuman, die Krise durch ein Eingehen auf den im Sommer 1951 in der deutschen Presse diskutierten und vom Auswärtigen Amt begrüßten Gedanken einer Europäisierung der Saar zu bereinigen. Doch der kurz darauf bekanntwerdende Plan einer Verpachtung der Warndtkohlefelder an die Sektion Lothringen der Charbonnages de France ließ in Bonn erhebliche Zweifel an der Pariser Verständigungsbereitschaft aufkommen.

Je mehr die Saarfrage die beiderseitigen Beziehungen überschattete und den Weg zur europäischen Integration blockierte, desto dringlicher schien Adenauer und Schuman eine Beilegung des Problems. In persönlichen Begegnungen verabredeten sie im März 1952 die Einleitung von Verhandlungen, „um schon vor Abschluß des Friedensvertrages oder eines ähnlichen Vertrages zu einer Ordnung der Saarfrage zu gelangen“, die die „Selbstverwaltung [der Saar] unter dem Ministerrat des Europarates“ zum Ziel haben sollte.⁴⁶ Die bald darauf begonnenen

⁴³ Zur Saarpolitik Jakob Kaisers vgl. Kosthorst, Jakob Kaiser, S. 312–354.

⁴⁴ Vgl. Anm. 20.

⁴⁵ Zur Saarpolitik Gilbert Grandvals vgl. Schneider, Grandval.

⁴⁶ Dok. Nr. 87.

Gespräche scheiterten im Oktober am fehlenden Konsens in den Hauptpunkten des zu treffenden Arrangements. Frankreich wollte erst eine prinzipielle Vereinbarung über die Ausgestaltung des europäischen Saarstatuts unter Aufrechterhaltung der Wirtschaftsunion erzielen. Die Bundesrepublik hingegen verlangte zunächst die Herstellung demokratischer Zustände und die Zulassung der prodeutschen Parteien als Voraussetzung für ein Übereinkommen, das ihrer Meinung nach auch die wirtschaftliche Freiheit des Saarlandes einschließen mußte.

Schuman schwenkte daraufhin wieder um und willigte in Gespräche mit der saarländischen Regierung über die Revision der Saarkonventionen ein, ohne freilich den Faden zu Bonn abreißen zu lassen. Im Frühjahr 1953 nahmen sein Nachfolger Bidault und Adenauer die Kontakte wieder auf. Doch auch diese Gespräche zeitigten vor dem Hintergrund der für Bonn ungünstig verlaufenen letzten Landtagswahlen an der Saar keinen Erfolg. Vielmehr vertiefte sich der Graben im Mai mit dem Abschluß der zwischen Paris und Saarbrücken ausgehandelten neuen Verträge.

In dieser Situation griff der Europarat in die Diskussion ein⁴⁷ und empfahl im Herbst auf der Grundlage eines Konzeptes des holländischen Abgeordneten van der Goes van Naters die Erhebung der Saar zu einem europäischen Territorium unter einem vom Ministerkomitee ernannten und ihm verantwortlichen Kommissar. Adenauer und Bidault hielten den Plan aber für unannehmbar. Gestärkt durch die gewonnene Bundestagswahl vom September, setzte der Kanzler weiterhin auf eine bilaterale Lösung und regte gegenüber dem Hohen Kommissar François-Poncet im November die Bildung eines europäischen Distriktes an der Saar als Sitz der supranationalen Organisationen unter Einbeziehung gewisser französischer Landstriche an. Die Vorteile der Wirtschaftsunion glaubte er Frankreich durch die Garantie bestimmter Sonderrechte abhandeln zu können.

Das gegenseitige Mißtrauen vereitelte aber trotz monatelanger Gespräche zwischen den Staatssekretären Hallstein und Schumann einen Erfolg. Eine Lösung der festgefahrenen Situation schien erst in Sicht, als sich der Kanzler und der stellvertretende französische Regierungschef Teitgen im Mai 1954 auf der Grundlage des überarbeiteten Van-Naters-Entwurfs auf einen Drei-Phasen-Plan zur Europäisierung der Saar verständigten. Die Freude über den Durchbruch währte indes nur wenige Tage. Frankreich betrachtete das Übereinkommen nicht als bindend und verlangte erhebliche Veränderungen, die die Bundesrepublik kategorisch ablehnte.

Erst das Scheitern der Europäischen Verteidigungsgemeinschaft im August führte beide Seiten wieder an den Verhandlungstisch. Denn der neue französische Regierungschef Mendès France machte die nun fällige Regelung der Ablösung des Besatzungsstatuts und der deutschen Wiederbewaffnung von einer Lösung des Saarproblems abhängig. In äußerst schwierigen Unterredungen verlangte er von Adenauer am Rande der Pariser Konferenzen im Oktober 1954 ein möglichst definitives Übereinkommen und die Festschreibung der wirtschaftlichen Verbindung Frankreichs mit der Saar. Der Kanzler betonte demgegenüber den provisorischen Charakter jedweder Abmachung und strebte einen größeren ökonomischen Einfluß sowie freie Landtagswahlen an der Saar an.

Der mühsam gefundene Kompromiß überantwortete schließlich die Außen- und Verteidigungspolitik der Saar einem neutralen Kommissar unter dem Dach der neugeschaffenen Westeuropäischen Union, wohingegen die Währungsunion mit Frankreich bestehen bleiben sollte. Widerstrebend konzedierte Adenauer außerdem eine Volksabstimmung; als Gegenleistung gestand Mendès France dafür eine Revisionsklausel zu, derzufolge eine Änderung des

⁴⁷ Die Bemühungen des Europarates um eine Lösung des Saarproblems beleuchten Fischer, Saarstatut; Leuvrey, Sarre.

Saarstatuts nach einem zweiten Referendum anlässlich eines Friedensvertrages über Gesamtdeutschland möglich sein sollte.

Adenauer stellte damit erneut unter Beweis, daß der Saarfrage im Gesamtkontext seiner Außenpolitik nur eine begrenzte Bedeutung zukam. Um den für ihn prioritären Gewinn der Souveränität zu sichern, akzeptierte er nicht nur weitgehend die französischen Forderungen, sondern widersetzte sich auch dem Drängen der Opposition und einiger seiner Minister, in Nachverhandlungen auf Modifikationen des Abkommens zu beharren.

Die Rücksichtnahme auf den außenpolitischen Partner einerseits und die Beachtung der zugespitzten parlamentarisch-innenpolitischen Situation andererseits entwickelte sich für den Kanzler wie für den Präsidenten des Ministerrates seit Einleitung der Ratifikationsverfahren aber zu einem immer schwierigeren Unterfangen. Auf beiden Seiten galt die Konzessionsbereitschaft als erschöpft. Als die Regierungen das Abkommen dann vor den Parlamenten in Bonn und Paris in einer Weise auslegten, die mit dem Wortlaut nur schwer in Einklang zu bringen war, drohte das gesamte Vertragswerk gar zu scheitern.

Nach langwierigen, von heftigen parlamentarischen Rededuellen begleiteten Verhandlungen gelang es Adenauer und dem mittlerweile amtierenden Außenminister Pinay⁴⁸ erst Ende April 1955, die strittigen Fragen zum *Procédere* des Referendums, zu den Befugnissen des Europäischen Kommissars, zur Moselkanalisierung⁴⁹ und zu den Eigentumsrechten an den Röchling-Werken zu bereinigen. Nach einem fünfjährigen harten Kampf schienen Bonn und Paris das Saarproblem endlich zu lösen. Niemand ahnte wohl, daß das nun in Kraft tretende Saarstatut wenige Monate später gegenstandslos werden sollte.

Das Problem der deutschen Wiederbewaffnung

Parallel zur – vermeintlichen – Regelung der Saarfrage beseitigten die Regierungen in Bonn und Paris auch das dornigste Problem ihrer Nachkriegsbeziehungen, das der deutschen Wiederbewaffnung.⁵⁰ Gleich jener suchten sie auch dieses Thema zunächst „europäisch“ zu meistern und einigten sich nach jahrelangen Diskussionen doch auf eine nationalstaatliche Lösung.

Aufgrund der wachsenden internationalen Polarisierung bezogen westliche Militärs angesichts der erheblichen konventionellen Überlegenheit der UdSSR seit 1947 die militärische Potenz des ehemaligen Kriegsgegners Deutschland in ihre Planungen ein. Diesen Erwägungen der Generalstäbe stand freilich die Entmilitarisierungspolitik gegenüber, die von den westalliierten Regierungen auf der Londoner Konferenz 1948 abgesegnet worden war. Noch im Petersberger Abkommen verpflichteten sie die Bundesregierung kategorisch dazu, jegliche Aufstellung von Streitkräften zu verhindern.

Diese *Maxime* entsprach vor allem auch der von den noch wachen Erinnerungen an das Wüten der *Bellona* geprägten Haltung in Frankreich. Immer wieder bezeichneten Präsident Auriol, Außenminister Schuman oder Verteidigungsminister Moch in ihren Erklärungen 1949 die Wiederherstellung einer deutschen Militärmacht als völlig indiskutabel. Um das kategorische französische Nein mit dem vom deutschen Sicherheitsbedürfnis bedingten eigenen Ja in Einklang zu bringen, zugleich aber auch das Arsenal seiner Mittel zur Durchsetzung von

⁴⁸ Zu Person und Politik Pinays vgl. jetzt Rimbaud, Pinay.

⁴⁹ Zum Problem der Moselkanalisierung in den deutsch-französischen Beziehungen vgl. Rheinisch-westfälisches Wirtschaftsarchiv zu Köln (Hrsg.), Beiträge.

⁵⁰ Aus der umfangreichen Literatur zur deutschen Wiederbewaffnung vgl. insbesondere Aron/Lerner (Hrsg.), *Querelle*; Clesse, *Projet*; Fursdon, *Community*; Militärgeschichtliches Forschungsamt (Hrsg.), *Anfänge*, Bd. 1–3; Noack, *Scheitern*; Steininger, *Wiederbewaffnung*; Wettig, *Entmilitarisierung*.

Gleichberechtigung und Souveränität zu erweitern, brachte Bundeskanzler Adenauer im Herbst 1949 die Idee ins Gespräch, die Bewaffnung Westdeutschlands nicht im Rahmen einer nationalen Wehrmacht, sondern auf der Ebene einer supranationalen Armee anzugehen.

Angesichts des negativen Echos verlagerte er seine sicherheitspolitischen Aktivitäten im Frühjahr 1950 darauf, von den Alliierten eine Schutzgarantie zu verlangen, die Schuman aber unter Hinweis auf die im NATO-Vertrag eingegangenen Verpflichtungen zu vereiteln mußte. Gleichzeitig attackierte Paris energisch die nun auch von maßgeblichen Kreisen in London und Washington artikulierten Forderungen nach einer westdeutschen Aufrüstung, wobei auch stets die Erwägung eine Rolle spielte, daß Moskau sich provoziert fühlen könnte.

Zu einer grundlegend neuen Situation kam es im Gefolge des Einmarsches nordkoreanischer Truppen in Südkorea im Juni 1950, der die in allen westlichen Hauptstädten gehegten Befürchtungen über den Aggressionswillen der Sowjetunion vollends zu bestätigen schien. Adenauer nutzte die Gunst der Stunde und erklärte Ende August erneut seine Bereitschaft, im Falle der Bildung einer internationalen westeuropäischen Armee ein deutsches Kontingent zu stellen.

Während die USA dem Angebot auf der Außenministerkonferenz in New York im September mit der Forderung nach Aufstellung westdeutscher Truppen im Rahmen einer Europäischen Verteidigungsstreitmacht der NATO unter eigener Beteiligung begegneten, antwortete Frankreich aus Sorge vor einem neuen deutschen Militarismus und einer amerikanischen Dominanz auf dem Kontinent mit einem in seinem Kern an den Schuman-Plan angelehnten Projekt: Auf der Grundlage eines Konzeptes von Monnet⁵¹ präsentierte Ministerpräsident Plevén am 24. 10. 1950 den Plan einer Europa-Armee, der in vielfältiger Hinsicht für die Bundesrepublik schwer zu akzeptieren war. So sollten ihr als einzigem Staat sowohl die Mitgliedschaft in der NATO als auch ein eigener Generalstab und Verteidigungsminister sowie Truppen außerhalb der Europa-Armee verwehrt werden. Plevéns Erklärung wurde am Rhein, an der Themse und am Potomac aus militärischen wie politischen Überlegungen negativ bewertet. Dennoch willigten die Verbündeten Ende November in eine Konferenz über den Plevén-Plan ein. Als Gegenleistung verlangten sie von Paris die Zustimmung zur umgehenden Aufstellung deutscher Einheiten im Rahmen der NATO, und zwar nicht, wie der Plevén-Plan vorsah, auf der Basis der kleinstmöglichen militärischen Einheit, sondern als „Kampftruppe“ in einer Größenordnung von etwa 5000 bis 6000 Mann.

Da Schuman weitere Konzessionen ablehnte und Adenauer im Rahmen der seit Januar 1951 geführten direkten Verhandlungen mit den Hohen Kommissaren die Mitgliedschaft in der NATO anstrebte, war das Schicksal der seit Februar laufenden Konferenz ungewiß.⁵² Ein Durchbruch erfolgte erst, als Monnet den neuen Oberbefehlshaber der NATO-Streitkräfte in Europa, General Eisenhower, Anfang Juni davon überzeugte, daß der Widerspruch zwischen französischem Sicherheitsverlangen und deutschem Gleichberechtigungsanspruch nur in der Europa-Armee gelöst werden könnte. Nachdem auch Außenminister Acheson Anfang Juli auf das französische Konzept umgeschwenkt war, billigte Schuman gewisse Statusverbesserungen der Deutschen, stimmte der Einbeziehung aller zur Verteidigung Europas vorgesehenen Truppenteile in die Europa-Armee zu, beharrte nicht mehr auf einem Veto gegen ein deutsches Verteidigungsministerium oder gegen die Rekrutierung deutscher Soldaten durch deutsche Stellen und gab seinen Widerstand gegen die Integration auf Divisionsebene auf. Schließ-

⁵¹ Zur Entstehung des Plevén-Plans vgl. Fontaine, Jean Monnet, S. 71–75; Loth, Sozialismus, S. 282–284.

⁵² Den Verlauf der Verhandlungen der Plevén-Plan-Konferenz bis zum Abschluß im Mai 1952 zeichnen ausführlich nach: Baring, Anfang, S. 175–208; Fursdon, Community, S. 105–188; Maier, Auseinandersetzungen, S. 39–124; Meier-Dörnberg, Planung, S. 649–714; Wettig, Entmilitarisierung, S. 415–425, 429–487.

lich einigten sich Bonn und Paris auch über die strittige Frage der territorialen Organisation der Armee, wohingegen Washington auf die Forderung verzichtete, schon vor der Aufstellung der Europäischen Verteidigungsgemeinschaft deutsche Truppen formieren zu lassen.

Als der Vertrag nach erheblichen Abstrichen am supranationalen Gedankengut im Mai 1952 unterzeichnet wurde, sah man dem dickeibigen Text an, daß er das mühsam geborene Kind zahlloser Kompromisse war. Frankreich hoffte angesichts der eigenen Probleme in Indochina und Nordafrika mit seiner Hilfe der Gefahr zu begegnen, daß die Bundesrepublik „se taillera rapidement et aisément sur le continent occidental la part du lion“⁵³. Die Bundesrepublik sah in ihm demgegenüber ein Vehikel, den mit der Unterzeichnung des Generalvertrages am Vortage gewonnenen Spielraum auszudehnen und vor allem die Aufhebung des Besatzungsstatuts zu erreichen.

Angetrieben von seiner nie ruhenden Angst vor einer von sowjetophilen Kreisen an der Seine forcierten Einigung der Großen Vier über die „deutsche Frage“, drängte Adenauer daher auf eine möglichst rasche Ratifizierung des Vertragswerkes. Er mußte aber bereits im Sommer 1952 aus Berichten der Bonner Vertretung in Paris erfahren, daß die parlamentarische Behandlung dort äußerst schwierig werden würde. Denn sowohl in den Parteien als auch in der Regierung wurden nun Stimmen laut, die die EVG als Totengräber der eigenen Weltmachtrolle oder Wegbereiter der „Wehrmacht“ bezeichneten und daraus die Notwendigkeit von Neuverhandlungen mit dem Ziel eines britischen EVG-Beitritts, der Verhinderung einer deutschen NATO-Mitgliedschaft und sogar einer grundsätzlichen Kehrtwende in der Verteidigungspolitik ableiteten.

Angesichts der geringen Aussicht auf die notwendigen Mehrheiten entschloß sich die Regierung Mayer⁵⁴ im Februar 1953 dazu, dem in Paris tagenden Interimsausschuß der Konferenz zur Schaffung der EVG mehrere Zusatzprotokolle vorzulegen. Besorgt um die Zukunft der gesamten Europapolitik, willigten die fünf Partnerländer in zahlreiche französische Sonderrechte ein, ohne aber Geist und Buchstaben des Vertrages in Frage zu stellen. Frankreich gewann damit weder die angestrebte volle Verfügungsgewalt über seine Streitkräfte noch die Autonomie in der Rüstungsproduktion zurück oder die von den Angelsachsen erwünschten verbindlichen Sicherheitsgarantien. Auch der Weg zum Aufbau einer eigenen Atomwaffe blieb verbaut.

Mit der Hoffnung auf Entspannung nach dem Tode Stalins verlor die EVG in Paris ungeachtet der gegen den entschiedenen Widerstand der SPD im März 1953 erteilten Zustimmung durch den Deutschen Bundestag weiter an Attraktivität. Darüber hinaus verstärkte der „New Look“ in der amerikanischen Verteidigungskonzeption seit Herbst 1953 den Wunsch nach einer nationalen Nuklearstreitmacht, während den Deutschen der Zutritt zum atomaren Club verwehrt werden sollte.⁵⁵

Trotz der zunehmend düsteren Aussichten hielten die verantwortlichen Politiker in Paris und Bonn zunächst am EVG-Vertrag fest. Sie bezogen aber seit Winter 1953 Ersatzlösungen in ihr Kalkül mit ein, die um eine deutsche Wiederbewaffnung im Rahmen der NATO kreisten.

Auch die von der gescheiterten Berliner Außenministerkonferenz ausgehende Botschaft der Moskauer Intransigenz bewirkte in Paris keinen Meinungsumschwung. Vielmehr nahm wie in einem System kommunizierender Röhren mit der wachsenden Einsicht in die Notwendigkeit der deutschen Wiederbewaffnung die Bereitschaft zur Opferung der eigenen Hand-

⁵³ Dok. Nr. 121.

⁵⁴ Zur Außenpolitik Mayers vgl. Poidevin, René Mayer et la politique extérieure.

⁵⁵ Vgl. Kohl, French Nuclear diplomacy, S. 21f.; Mendl, Deterrence, S. 21–29, 95–101.

lungsfreiheit ab, um nach der Katastrophe von Dien Bien Phu vom 7.5.1954 vollends zu versiegen.

Obwohl die Verhandlungen des Interimsausschusses über die Zusatzprotokolle einen toten Punkt erreicht hatten und zwei Ausschüsse der Assemblée Nationale im Juni gegen den Vertrag votierten, sah der neue Regierungschef Mendès France noch eine Chance, im Parlament eine Entscheidung herbeizuführen.⁵⁶ Entgegen verbreiteten Verdächtigungen, er werde die EVG nach dem in Genf ausgehandelten Waffenstillstand für Indochina im Sinne eines „*marchandage planétaire*“ opfern⁵⁷, suchte er nach Wegen, die parlamentarischen Mehrheitsverhältnisse in seinem Sinne zu ändern. So befürwortete er eine neue Viererkonferenz *nach* der Verabschiedung der Verträge, bemühte sich um eine stärkere Anbindung Großbritanniens an die EVG und präsentierte den fünf Partnern im August ein Anwendungsprotokoll, das den supranationalen Charakter der Gemeinschaft beschneiden und Frankreich bedeutsame Souveränitätsrechte belassen sollte.

Während die französische Generalität in diesen Tagen zu der Überzeugung kam, daß der Besitz der Atombombe unverzichtbar sei, um sich militärisch zu behaupten und die Unabhängigkeit von der westlichen Vormacht zu bewahren⁵⁸, verwehrten die Fünf dem Protokoll auf der Brüsseler Konferenz ihre Zustimmung, da das Dokument ihrer Auffassung nach die EVG zerstört und die Bundesrepublik erneut diskriminiert hätte. Damit war die letzte Chance zur Rettung des Vertrags vertan. Am 30.8.1954 lehnte die Nationalversammlung die parlamentarische Behandlung definitiv ab und besiegelte damit sein Schicksal.

Angesichts der herben Kritik, die seiner Politik aus dem Ausland, vor allem aus Deutschland entgegenschlug, ließ Mendès France umgehend seine Bereitschaft erkennen, alles zu tun, um eine Zuspitzung der Situation zu verhindern.⁵⁹ In Übereinstimmung mit Premierminister Eden glaubte er, das Problem der deutschen Wiederbewaffnung im Rahmen des Brüsseler Vertrages von 1948 lösen zu können. Denn eine derartige Alternative eröffnete seiner Meinung nach die Möglichkeit zur Kontrolle Deutschlands und legte das Fundament für die von ihm als notwendig angesehene „Achse“ Paris-London als Pivot einer europäischen Verteidigung. Einen Beitritt Bonns zur NATO gedachte er hingegen möglichst zu verhindern, konnte sich aber mit dieser Zielsetzung auf der Ende September beginnenden Londoner Konferenz gegenüber Bonn und Washington nicht durchsetzen. Nachdem Frankreich fünf Jahre lang erfolgreich die Aufnahme der Bundesrepublik in das westliche Verteidigungsbündnis blockiert hatte, gab Mendès France den Widerstand auf, als die Verbündeten seine Forderung nach Einrichtung einer Rüstungskontrollbehörde unter dem Dach des Brüsseler Pakts akzeptierten, Eden eine permanente britische Truppenpräsenz auf dem Kontinent und Adenauer den Verzicht auf die Produktion von ABC-Waffen zusagten. Auf den Pariser Konferenzen im Oktober 1954 wurden die schwer erkämpften Vereinbarungen schriftlich fixiert, nach heftigen parlamentarischen Auseinandersetzungen Ende Dezember 1954 von der Nationalversammlung und Ende Februar 1955 vom Deutschen Bundestag gebilligt.

⁵⁶ Zum Entscheidungsprozeß im Sommer 1954 vgl. Fauvet, *Naissance*, S. 51–58; Fursdon, *Community*, S. 266–299; Maier, *Auseinandersetzungen*, S. 190–230; Noack, *Scheitern*; Soutou, *La France, l'Allemagne et les accords de Paris*.

⁵⁷ Dok. Nr. 132.

⁵⁸ Vgl. Bariéty, *Scheitern*; Coutrot, *Politique atomique*; Guillen, *Generalität*; Soutou, *Politique nucléaire*.

⁵⁹ Vgl. Guillen, *Pierre Mendès France*; Noack, *Scheitern*, S. 93–138, 151–163; du Réau, *Mendès France*; Soutou, *La France, l'Allemagne et les accords de Paris*; Steininger, *Scheitern*.

*Die „deutsche Frage“ im Zusammenhang neuer europäischer
Sicherheitsbestrebungen*

Mit der Ratifizierung der Pariser Verträge, die der Bundesrepublik die Souveränität und die gleichberechtigte Mitgliedschaft in der neu geschaffenen WEU und der NATO bescherte, begann in den Ost-West-Beziehungen eine neue Epoche.⁶⁰ Die an der Moskwa offenbar einsetzende „Tauwetterperiode“ veranlaßte die Westmächte, den Moskauer Entspannungswillen auf einer für Juli 1955 vereinbarten Gipfelkonferenz in Genf zu prüfen. Adenauer behagte diese Absicht ganz und gar nicht, fürchtete er doch vor dem Hintergrund der in Washington diskutierten Pläne eines die Bundesrepublik einschließenden Gürtels neutralisierter Staaten, in den Strudel unkalkulierbarer Viermächteverhandlungen gezogen zu werden. Um für den Eventualfall gewappnet zu sein, ließ er – der nun an Heinrich von Brentano die Leitung des Auswärtigen Amtes⁶¹, nicht unbedingt aber die Regie der Bonner Außenpolitik abgab – vom Ministerium ein Konzept ausarbeiten, das neben allgemeiner Abrüstung, Rüstungsbeschränkung in Europa und dem Aufbau eines europäischen Sicherheitssystems auch den Plan einer rüstungsverdünnten Zone von der Ostsee bis zur Adria unter der Voraussetzung der Wiedervereinigung vorsah. Zugleich ergriff er – die westlichen Kontakte nach Osten argwöhnisch beobachtend – sofort die sich ihm mit der Moskauer Einladung zur Aufnahme diplomatischer Beziehungen bietende Chance, die sowjetische Verhandlungsbereitschaft persönlich auszuloten. Freilich wußte er nur zu gut, daß er vor der Reise vor allem in Paris etwaiges Mißtrauen gegen eine eigenständige Bonner Ostpolitik zu zerstreuen hatte. Außenminister Pinay nahm seine Eröffnungen dankbar an, sah aber keinen Grund zur Sorge, galt der Kanzler doch als derjenige deutsche Staatsmann, der am ehesten dazu imstande schien, Moskauer Sirenen gesängen zu widerstehen.

Aus Adenauers Sicht konnte von der französischen Regierungsspitze Gleiches hingegen nicht behauptet werden. Hatte Ministerpräsident Faure schon im Vorfeld der Viererkonferenz dem sowjetischen Botschafter Winogradow Flexibilität in der Frage einer Neutralisierung Deutschlands signalisiert⁶², so versetzte er Adenauer am 18. Juli in höchste Aufregung, als er in seiner Genfer Eröffnungsrede entgegen allen Absprachen die Nichterhöhung des militärischen Potentials Deutschlands für den Fall der Wiedervereinigung in Aussicht stellte. Faures Konzilianz war an der Seine keineswegs unumstritten. Namentlich Pinay hielt weder die Aufrechterhaltung der deutschen Teilung noch die Etablierung der Einheit Deutschlands unter neutralem Vorzeichen für opportun. Außerdem stand er wie Adenauer dem von westlicher Seite in Genf präsentierten „Eden-Plan“ skeptisch gegenüber, weil er die Gefahr einer Neutralisierung Deutschlands barg und im Gegensatz zum Bonner Disengagement-Plan nicht nur die Einbeziehung der DDR, sondern auch eines Teils der Bundesrepublik vorsah. So war es keineswegs verwunderlich, daß beide Politiker aus der ihnen völlig unverständlichen positiven Beurteilung der sowjetischen Politik durch Eisenhower und Eden nach der ergebnislosen Konferenz den Schluß zogen, gegenüber der östlichen Vormacht eine vertrauensvolle und enge Zusammenarbeit pflegen zu müssen.

In den Augen des neuen deutschen Botschafters in Paris, von Maltzan, lenkte Pinay die französische Außenpolitik nach einer von 1945–1948 dauernden Phase „illusionistischer Großmachtpolitik“ und einer Periode des europäischen Führungsanspruchs im Anschluß an

⁶⁰ Zum folgenden vgl. Haftendorn, *Abrüstung und Entspannungspolitik*, S. 29–59, 109–127; Jansen, *Abrüstung*; Pöttering, *Adenauers Sicherheitspolitik*.

⁶¹ Zu Person und Politik des Bundesaußenministers von Brentano vgl. jetzt grundlegend Kosthorst, *Brentano*.

⁶² Vgl. Fritsch-Bournazel, *Frankreichs Ost- und Deutschlandpolitik*.

das Scheitern der EVG endlich in realistischere Bahnen. Da es die Mittlerstellung zwischen Ost und West als Schimäre begriff, sah sich Frankreich angesichts der Schwierigkeiten in Nordafrika „auf Gedeih und Verderb mit dem kontinentalen Westeuropa verbunden“ und „auf seinen Nachbarn Deutschland zurückgeworfen“. Wie sehr es sich ihm verbunden fühlte, stellte Paris insbesondere in der Frage der Wiedervereinigung unter Beweis, für die es im Vergleich zu London oder Washington „am zähesten und rücksichtslosesten“ eintrat.⁶³

Die Genfer Außenministerkonferenz im Oktober und November 1955 dokumentierte freilich, daß sich der Status quo kaum mehr verändern ließ. Die Sowjetunion versteifte sich auf die Zwei-Staaten-Theorie und wies alle Vorschläge der Westmächte zurück, die Wiedervereinigung mit einem Europäischen Sicherheitssystem zu verbinden. Mehr und mehr wurde die „deutsche Frage“ von Entspannungs- und Abrüstungsverhandlungen in den Hintergrund gedrängt.

Mit Sorge begleitete die Bundesregierung die im Frühjahr 1956 ohne ihre Beteiligung beginnenden Gespräche im Londoner Fünfmächte-Unterausschuß der Abrüstungskommission der UNO. Ihre Bedenken richteten sich nun auch wieder gegen Frankreich, dessen neue sozialistische Regierung unter Mollet⁶⁴ das alte Junktim zwischen Wiedervereinigung und Abrüstung offenbar zu lösen gedachte. Nachdem sämtliche nicht zuletzt innenpolitisch motivierte Versuche Mollets, die Sowjetunion mit weitreichenden Vorschlägen zur Abrüstung und zum Status der Bundesrepublik innerhalb der NATO zu ködern, gescheitert waren, nahmen Paris und Bonn dann aber trotz unterschiedlicher parteipolitischer Vorzeichen seit Mitte 1956 ihre enge Kooperation wieder auf.

Förderlich wirkten neben dem sowjetischen Starrsinn sowohl die beiderseits des Rheins wahrgenommene Gefahr einer exklusiven Verständigung der Supermächte als auch die Frankreich weiterhin umtreibenden „incertitudes allemandes“⁶⁵, die es notwendig erscheinen ließen, die Bundesrepublik fester in Europa zu integrieren und das gemeinsame Band enger zu knüpfen. Als entscheidendes Movens wirkte indes die Suez-Krise, da Adenauer Mollet in den schweren Stunden des 6.11.1956 persönlich zur Seite stand und beide Regierungschefs aus dem amerikanisch-sowjetischen Zusammenspiel die Konsequenz zogen, das Schicksal ihrer Staaten nur gemeinsam und mit Hilfe der europäischen Integration meistern zu können.

Trotz gewisser Dissonanzen über Pariser Umrüstungspläne, denen Adenauer öffentlich den Anspruch auf eine Ausstattung der Bundeswehr mit taktischen Atomwaffen entgegengesetzte⁶⁶, sah sich von Maltzan vor dem Hintergrund des erfolgreichen Abschlusses der EWG- und Saar-Verhandlungen sowie der festen Haltung Frankreichs in der Wiedervereinigungspolitik im April 1957 zu der Feststellung berechtigt, „daß seit Jahrzehnten das deutsch-französische Verhältnis nicht mehr so gut gewesen ist wie jetzt“.⁶⁷

Während die Beziehungen der Bundesrepublik und Frankreichs zur westlichen Vormacht sich zunehmend problematischer gestalteten, rückten die Nachbarn in der Erkenntnis des Aufeinanderangewiesenseins mehr und mehr zusammen und dehnten ihre Kooperation auf die Rüstungskontroll- und die Nordafrikapolitik aus. Beide Seiten bewahrten dabei aber jene Distanz, die es ihnen erlaubte, die innen- und außenpolitische Entwicklung des Partners durchaus kritisch zu begleiten. Mit Unbehagen verfolgte der Quai d'Orsay Ende 1957 das

⁶³ Dok. Nr. 151.

⁶⁴ Zu Mollet nun umfassend Bossuat, Guy Mollet; Lefebvre, Guy Mollet.

⁶⁵ Dok. Nr. 161.

⁶⁶ Zur Atompolitik der Regierung Adenauer vgl. Cioc, Pax Atomica; Fischer, Atomenergie; Hoppe, Teilhabe, S. 13–173; Küntzel, Bonn, S. 17–38, 53–74; Mahncke, Nukleare Mitwirkung, S. 3–178; McArdle Kelleher, Nuclear Weapons, S. 1–245, 270–290; Schwarz, Adenauer und die Kernwaffen.

⁶⁷ Dok. Nr. 166.

Wiederaufleben neutralistischer Bestrebungen in Deutschland, während das Auswärtige Amt befürchtete, daß der beschleunigte Prozeß der Dekolonisation Frankreich überfordern und die europäische Integration in Mitleidenschaft ziehen könnte.

Dieses Wechselspiel zwischen vertrauensvoller Zusammenarbeit und kritischer Beobachtung zeichnete das Verhältnis beider Staaten auch in der erste Hälfte des Jahres 1958 aus. Zwar stimmten sich die Regierungen miteinander ab, als im Frühjahr aus Moskau der Vorschlag einer neuen Gipfelkonferenz kam. Doch diese Konsultationen hielten Paris nicht davon ab, Adenauers Treffen mit dem Stellvertretenden Vorsitzenden des Ministerrates der UdSSR, Mikojan, Ende April zu kritisieren und seinen Versuch, dem Stillstand in der Wiedervereinigungspolitik mit der Idee einer allgemeinen Abrüstung zu begegnen, zu mißbilligen.

Waren die bilateralen Beziehungen am Ende der IV. Republik trotz vielfältiger Beweise guter Zusammenarbeit also nie völlig ungetrübt, so schienen sie von der französischen Staatskrise im Mai in längst überwunden geglaubte Zeiten zurückgeworfen zu werden. Die Regierungsübernahme General de Gaulles drohte in den Augen Adenauers die gesamte Politik Frankreichs gegenüber dem Westen und vor allem die großen Erfolge in der europäischen Integration in Frage zu stellen.

Die Gründung der Europäischen Wirtschafts- und Atomgemeinschaft

Das Scheitern der Europäischen Verteidigungsgemeinschaft im August 1954 hatte die Vision eines politisch geeinten Europas in weite Ferne gerückt. Um die Lähmung des Integrationsprozesses zu überwinden, faßte die Hohe Behörde der Montanunion unter Jean Monnet im Winter 1954 den Entschluß, die vom Schuman-Plan initiierte sektorale Integration auf den Verkehrs- und Energiesektor auszudehnen.⁶⁸ Zur Umsetzung dieser Idee schlug der amtierende Präsident des Ministerrates und belgische Außenminister, Paul-Henri Spaak nach dem Rücktritt Monnets im April 1955 die Einberufung einer Delegiertenkonferenz der EGKS-Staaten vor. Diese Initiative stieß jedoch auf wenig Gegenliebe. Während die Niederlande mit einem Gegenentwurf aufwarteten, der zunächst eine Zoll- und schließlich eine Wirtschaftsunion anvisierte, dachte Frankreich eher an die Gründung einer Gemeinschaft zur Nutzung der Atomenergie.

In der Bundesrepublik war die Resonanz ambivalent. Adenauer strebte weiterhin die politische Integration an und befürchtete, sie werde durch die Forcierung des wirtschaftlichen Zusammenschlusses eher behindert. Hallstein und seine Mitarbeiter im Auswärtigen Amt waren hingegen dazu bereit, auf dem Weg zur politischen Union den Umweg über die Wirtschaftsgemeinschaft zu gehen, wobei die „Institutionalisten“ im Amt auf die integrative Wirkung der Brüsseler Institutionen setzten. Demgegenüber zielten die „Funktionalisten“ um Wirtschaftsminister Erhard auf eine wirtschaftspolitische Kooperation des ganzen freien Europa in engem Kontakt mit den USA und auf die Wiederherstellung eines freien Welthandels ab.

Trotz des gedämpften Echos akzeptierten die Sechs im Mai einen BENELUX-Vorschlag als Diskussionsgrundlage für eine Außenministerkonferenz in Messina, auf der die Delegierten Anfang Juni eine Resolution verabschiedeten, die die Schaffung eines Gemeinsamen Marktes sowie eine Organisation zur friedlichen Nutzung der Atomkraft vorsah.

Wie tief die Meinungsverschiedenheiten aber weiterhin waren, verdeutlichten die Diskussionen des zur Umsetzung dieses Beschlusses seit Juli tagenden Sachverständigenausschusses.

⁶⁸ Vgl. zu den Verhandlungen über die Europäische Wirtschafts- und Atomgemeinschaft Gerbet, Construction, S. 163–195; Küsters, Gründung; Serra (Hrsg.), Rilancio; Weilemann, Anfänge.

Die deutsche Vertretung zeigte wenig Interesse an der von Paris gewünschten Atomgemeinschaft, während die französische ihrerseits dem Projekt des Gemeinsamen Marktes distanziert gegenüberstand. Ein Durchbruch gelang erst zu Beginn des Jahres 1956. Adenauer wies von Brentano an, die Verhandlungen unter keinen Umständen an deutschen Bedenken scheitern zu lassen. Und in Paris übernahm mit Guy Mollet nun ein dezidiert proeuropäischer Politiker die Regierungsgeschäfte, der ebenfalls die Fortsetzung des Weges in Richtung auf einen Gemeinsamen Markt und eine Atomgemeinschaft anordnete.

Damit war zwar der Abschluß der Arbeiten der Sachverständigenkommission gesichert, doch dem von Spaak im April vorgelegten Zwischenbericht sah man sehr wohl an, daß er lediglich den kleinsten gemeinsamen Nenner unterschiedlicher wirtschafts- und integrationspolitischer Vorstellungen darstellte. So konnte es auch nicht verwundern, daß die Ende Mai 1956 von den sechs Außenministern in Venedig als untrennbare Einheit beschlossenen Vertragsverhandlungen über den Gemeinsamen Markt und die Atomgemeinschaft schon bald ins Stocken gerieten. Insbesondere Frankreich hatte dem Junktim nur widerwillig zugestimmt und unterbreitete seinen Partnern nun einen umfangreichen Forderungskatalog: kein automatischer Übergang von der ersten zur zweiten Integrationsphase, Harmonisierung der Soziallasten, Beibehaltung des Systems der Ausfuhrbeihilfen, Einbeziehung der Überseegebiete, Klärung der Besitzrechte und der Versorgung mit Kernbrennstoffen. Darüber hinaus hielten es Mollet und sein Außenminister Pineau vor dem Hintergrund des Algerienkrieges und dem lauter werdenden Ruf nach Aufbau einer nuklear gerüsteten Armee für zwingend notwendig, Frankreichs militärischen Spielraum nicht durch eine Atomgemeinschaft einengen zu lassen.

Ungeachtet aller Konzessionsbereitschaft stieß das französische Vorgehen in den westeuropäischen Hauptstädten auf weitgehende Ablehnung. In Bonn regte sich gar der Verdacht, Paris wolle das Projekt „nicht auf der Grundlage der souveränen Gleichheit der beteiligten Staaten, sondern zur Erhaltung einer, wenn auch gegenständlich begrenzten, Hegemonie“ verwirklichen.⁶⁹

Es bedurfte schließlich der Zuspitzung der Weltpolitik im Herbst 1956, um den gordischen Knoten zu durchtrennen. Von Adenauer und Mollet mit umfangreichen Vollmachten ausgestattet, arbeitete eine deutsch-französische Expertengruppe im Windschatten der Niederschlagung des Ungarnaufstandes und der für Frankreich so prekären Suez-Krise Anfang November einen Kompromiß aus. Bei beiden Regierungschefs überlagerten dabei Erwägungen des Augenblicks offenbar langfristige Überlegungen. Natürlich hielt Adenauer die Mitarbeit am Einigungswerk schon deshalb für notwendig, weil sie die Rückkehr der Bundesrepublik in die Staatengemeinschaft vorantrieb. Selbstverständlich witterte Mollet in einer europäischen Atomgemeinschaft die Chance, der Gefahr zu begegnen, daß die Frankreich in der Atomforschung allmählich einholende Bundesrepublik mit amerikanischer Hilfe eine eigene Nuklearindustrie aufbauen könnte. In erster Linie war es aber die sowjetisch-amerikanische Annäherung, die ihnen die Notwendigkeit der europäischen und insbesondere deutsch-französischen Kooperation vor Augen geführt hatte.

Nach der nun erreichten prinzipiellen Übereinkunft bedurfte es noch dreier Außenministerkonferenzen im Frühjahr 1957, bis die französischen Forderungen hinsichtlich der Eigentumsrechte am spaltbaren Material, der Assoziation der Überseegebiete oder des institutionellen Gefüges der Gemeinschaften geklärt waren. Nach neunmonatigen Verhandlungen konnten die Verträge am 25.3.1957 feierlich in Rom unterzeichnet werden; am 1.1.1958 traten sie in Kraft, ohne in den Parlamenten auf nennenswerten Widerstand gestoßen zu sein.

⁶⁹ Dok. Nr. 185.

In der Bundesregierung weckte dieser durch das enge deutsch-französische Zusammenspiel möglich gewordene Erfolg höchst unterschiedliche Erwartungen. Während Bundesminister Oberländer nun die bilaterale Kooperation ausgebaut sehen wollte und dazu die Proklamation eines „besonderen deutsch-französischen Friedensbündnisses“ propagierte⁷⁰, warnte sein Kollege von Brentano vor einem das Mißtrauen der kleineren Partner weckenden Exklusivabkommen. Nicht die Union der beiden Nachbarn war für ihn das Gebot der Stunde, sondern die Nutzbarmachung ihrer guten Beziehungen für einen neuen Anlauf zur politischen Integration Europas, den er jetzt mit dem Vorschlag unternahm, die WEU zum Instrument einer gemeinsamen Außenpolitik auszubauen.

Die Beilegung der Saarfrage

Wie konstruktiv Bonn und Paris in der seit 1955 im großen und ganzen währenden Phase fruchtbarer Zusammenarbeit miteinander agierten, verdeutlicht nicht nur der von ihnen geleistete Beitrag zur Gründung der Europäischen Wirtschafts- und Atomgemeinschaft, sondern auch ihre Behandlung des letzten ernststen bilateralen Problems, der Saarfrage.⁷¹

Im Saarabkommen vom 23.10.1954 hatten sich Adenauer und Mendès France auf die „Europäisierung“ des Saarlandes und eine Volksabstimmung verständigt, die kein direktes Votum für eine Rückkehr zu Deutschland zuließ. Aus Furcht vor außenpolitischen Nachteilen empfahl der Kanzler der Saarbevölkerung nachdrücklich, dem Abkommen zuzustimmen, wobei er darauf hoffte, daß die Regierung Hoffmann bei den nach der Anerkennung des Statuts vorgesehenen Neuwahlen unterliegen würde. Auch Pinay maß einem positiven Ausgang des Referendums größte Bedeutung zu, weil er befürchtete, daß die deutsch-französischen Beziehungen sonst in eine Sackgasse geraten könnten. Doch die Saarbevölkerung ignorierte sowohl den Rat des Bundeskanzlers als auch den Willen des Außenministers. Die politische und wirtschaftliche Attraktivität der Bundesrepublik und der französische Kampf um eine Einverleibung der Röchling-Werke bewirkten einen Stimmungsumschwung, den die nunmehr zugelassenen prodeutschen Parteien sofort zu nutzen wußten. Nach einem überaus heftigen Wahlkampf sprachen sich im Oktober 1955 67,7% der Saarländer gegen das Statut aus.

In Anbetracht der skizzierten Ausgangsbedingungen war es keineswegs selbstverständlich, daß die Regierungen in Bonn und Paris nach diesem „Wunder an der Saar“⁷² sich umgehend gegenseitig der Absicht zur Fortsetzung der bilateralen Verständigung und der europäischen Integration versicherten. Konkret bedeutete dies die Bereitschaft, ungeachtet aller früheren Behauptungen sofort Neuverhandlungen aufzunehmen. Angesichts des eindeutigen Votums war klar, daß Bonn die volle Eingliederung der Saar in das Bundesgebiet anstreben würde, wobei sich die Beamten im Auswärtigen Amt aber sehr wohl bewußt waren, dieses Ziel nur zu einem hohen Preis und in Etappen erreichen zu können. Auch im Quai d’Orsay sah man die Bewahrung des Status quo als obsolet an; folglich galt es aus seiner Sicht, eine die politischen Interessen der Bundesrepublik und die wirtschaftlichen Ambitionen Frankreichs gleichermaßen berücksichtigende definitive Lösung in Form eines zweiseitigen Abkommens zu finden.

Trotz dieser grundsätzlichen Übereinstimmung erwiesen sich die im Februar 1956 beginnenden Verhandlungen als äußerst schwierig. Differenzen in den ökonomischen Fragen droh-

⁷⁰ Dok. Nr. 197.

⁷¹ Zur Lösung der Saarfrage vgl. Cahn, *Second retour*; Hüser, *Frankreich und die Saarabstimmung*; Schmidt, *Saarpolitik*, Bd. 3, S. 164–656; Thoß, *Lösung*.

⁷² Schneider, *Wunder*.

ten gar die deutsch-französischen Beziehungen zu vergiften, weil in Paris der Eindruck entstand, als beabsichtige Bonn, die Saar ohne Gegenleistungen einzuverleiben. Begünstigt durch die Tatsache, daß an der Seine nun europäisch orientierte Politiker wie Pinay oder Mollet Regie führten, Grandval als eben gescheiterter Generalresident in Marokko seinen Einfluß eingebüßt hatte und die Regierung durch die Unruhen in Algerien in Anspruch genommen war, einigten sich beide Seiten schließlich im Luxemburger Saar-Abkommen im Oktober 1956 um den Preis erheblicher deutscher Zugeständnisse bei der Moselkanalisierung oder dem Kohleabbau im Warndt-Gebiet. Mit der Einbeziehung des Saarlandes in den Geltungsbereich des Grundgesetzes am 1.1.1957 war das letzte gravierende Konfliktpotential zwischen Bonn und Paris beseitigt.

Welch schöpferische Kräfte dies in beiden Kapitalen freisetzte, verdeutlicht nicht nur ihr enges Zusammenwirken in den letzten Monaten der Verhandlungen über EWG und EURATOM, sondern auch, ja vor allem das Faktum, daß sie die Kooperation auf ganz neuen Politikfeldern suchten.

Der Beginn der deutsch-französischen Rüstungskooperation

Wohl keines der zahlreichen Gebiete deutsch-französischer Zusammenarbeit belegt die mit der Ratifikation der Pariser Verträge und der Beseitigung des Stolpersteins „Saar“ gewonnene neue Qualität der bilateralen Beziehungen so gut wie das nun einsetzende Tête-à-tête in der Rüstungspolitik.⁷³ Nachdem Frankreich im Oktober 1954 seine jahrelangen Widerstände gegen die deutsche Wiederbewaffnung aufgegeben hatte, entwickelte es seit Sommer 1955 ein lebhaftes Interesse an einer sicherheitspolitischen Kooperation mit der Bundesrepublik. Erste allgemeine Richtlinien sahen eine Beteiligung Bonns an den Pariser Forschungslaboratorien, die Abgabe von Fabrikationslizenzen, die Organisation einer gemeinsamen oder komplementären Produktion, gegenseitige Hilfe bei der Techniker Ausbildung, die Vorbereitung gemeinsamer Beschaffungsprogramme und einen Informationsaustausch vor. Auf der Basis dieser Bestimmungen schlossen die Regierungen im Herbst eine Reihe militärischer Abkommen in den Bereichen Forschung und Herstellung.

Eine wichtige Rolle spielten dabei die Schwierigkeiten in der Aufbauphase der Bundeswehr: Während die Bundesrepublik aufgrund der immensen Probleme dringend der Hilfe aus dem Ausland bedurfte, meinte Frankreich diese Situation aus Gründen des Prestiges wie aus wirtschaftlichen Interessen nutzen zu müssen.

Im Sommer 1956 weiteten die Kabinette das Feld der Zusammenarbeit auf die Koordinierung der Ressourcen, der technischen und industriellen Möglichkeiten sowie der Ausbildung der militärischen Kader und auf das Zusammenwirken der Führungsebenen beider Streitkräfte aus. Zur Forcierung dieser Absichten unterbreitete Paris Bonn Anfang November den Entwurf eines gemeinsamen Rüstungsprotokolls und schlug darin die Einrichtung eines den Außenministern verantwortlichen militärisch-technischen Komitees vor. Durch persönliche Kontakte zu seinem französischen Kollegen Bourgès-Maunoury gelang es dem neuen Bundesverteidigungsminister Strauß trotz englischer und innerdeutscher Interventionen im Januar 1957, in Colomb-Béchar eine Rüstungsvereinbarung abzuschließen, die sich auf den Bau von Panzern und Flugzeugen, aber auch auf die Fabrikation atomarer Rüstung und von Raketenwaffen erstreckte.

⁷³ Vgl. Barbier, *Négociations*; Conze, *La coopération franco-germano-italienne*; Fischer, *Projekt*; Nuti, *Rôle*.

Die am Rhein und an der Seine vor dem Hintergrund erfolgreicher Tests sowjetischer Interkontinentalraketen gehegte Sorge vor einem amerikanischen Rückzug aus Europa trieb die Bereitschaft zur Zusammenarbeit im Herbst 1957 immer weiter voran. Mitte November faßte ein kleiner Kreis im französischen Ministerrat in strengster Geheimhaltung den Beschluß, die Bundesrepublik und Italien zur gemeinsamen Entwicklung von Kernwaffen einzuladen – ein Plan, dem Adenauer sofort sein Plazet erteilte. Wenige Tage später trafen sich die Verteidigungsminister zur weiteren Erörterung in Paris. Nachdem er sich bereits mit seinem italienischen Kollegen über den einzuschlagenden Weg beraten hatte, strebte Chaban-Delmas nun eine Übereinkunft mit seinem deutschen Pendant an, um die im Protokoll von Colomb-Béchar vorgesehenen Maßnahmen in die Praxis umzusetzen. Strauß stimmte dem Vorhaben zu und legte zugleich Wert auf die Tatsache, daß es nicht nur um die Entwicklung der Flugkörper, sondern auch der Sprengköpfe gehen müsse. Die Bonn von den Pariser Verträgen auferlegten Beschränkungen glaubten die Minister durch eine Produktion auf französischem oder italienischem Hoheitsgebiet umgehen zu können. Um strikte Geheimhaltung zu gewährleisten, beschlossen sie schließlich, die erforderlichen Mittel gegenüber dem Bundesfinanzministerium, dem Bundestag und der Öffentlichkeit als Beitrag zu einem europäischen Flugkörperforschungsinstitut zu tarnen. Zur Realisierung dieser Ziele einigten sich die Verteidigungsminister der Bundesrepublik, Frankreichs und Italiens Ende November in einem detaillierten Protokoll auf eine Kooperation in den Bereichen Forschung, Militärkonzeption und Entwicklung von Flugzeugen, Raketen- sowie Nuklearwaffen.⁷⁴

Trotz amerikanischer Vorbehalte gingen die trilateralen Verhandlungen zügig voran. Am Ostermontag 1958 paraphierten die drei Verteidigungsminister ein Abkommen über die gemeinsame Entwicklung und Produktion von Atomsprengkörpern⁷⁵, das freilich schon bald wertlos war. Denn nach dem Zusammenbruch der IV. Republik ließ es der neue Regierungschef de Gaulle umgehend sistieren und sorgte fortan dafür, daß die Geheimnisse der Nuklearpolitik mit keiner Macht geteilt werden mußten.

Das Deutschlandproblem im Wandel des Ost-West-Verhältnisses

Im Zeichen einer bemerkenswerten „Hausse“ ihrer Beziehungen war es beiden Nachbarn in kurzer Zeit gelungen, nicht nur langjährige bilaterale Streitpunkte zu beseitigen, sondern auch konstruktive Beiträge für eine gemeinsame Politik zu leisten. Ob in der Behandlung der „deutschen Frage“, in der europäischen Integrationspolitik, auf dem Gebiet der Atomforschung, in der Rüstungsproduktion oder in der Nordafrikapolitik, stets schienen Bonn und Paris an einem Strang zu ziehen, wiewohl die Harmonie mitunter durch Dissonanzen getrübt wurde.

Mit dem Regierungsbeginn Charles de Gaulles am 1.6.1958 veränderte sich das von einer allmählichen machtpolitischen Emanzipation Bonns gekennzeichnete Koordinatensystem des deutsch-französischen Verhältnisses grundlegend. In der Überzeugung, dem Vaterland als Retter dienen zu müssen, schwebte dem General das Bild eines ewigen Frankreich vor, dem durch sein außergewöhnliches Wesen eine besondere Stellung in der Welt zukam.⁷⁶ Diese Ver-

⁷⁴ Im Gegensatz zur Darstellung bei Schwarz handelt es sich bei diesem Protokoll allem Anschein nicht um das „Projet de Fondation occidentale pour la recherche scientifique“ (Schwarz, Adenauer, Bd. 2, S. 399; Dok. Nr. 221).

⁷⁵ Noch dreißig Jahre später bestritt Chaban-Delmas gegenüber seinen Biographen, jemals mit Strauß die Nuklearproblematik behandelt zu haben (Chastenet/Chastenet, Chaban, S. 260).

⁷⁶ Zur Außenpolitik de Gaulles vgl. vor allem Barnavi/Friedländer (Hrsg.), *Politique étrangère*; Cerny, *Politics*; Institut Charles de Gaulle, *De Gaulle en son siècle*, Bd. 4 u. 5; Kolodziej, *French International policy*; Lacouture, *De Gaulle*, Bd. 3.

absolutierung der französischen Nation verlangte eine Überprüfung, in welchem Maße die Zugehörigkeit zu inter- und supranationalen Organisationen die nationalstaatliche Souveränität beeinträchtigte.

Aus der Sicht Adenauers konnte der tiefe Verunsicherung über den zukünftigen Kurs der französischen Außenpolitik auslösende Machtantritt de Gaulles kaum begrüßt werden. Daran änderte auch die Tatsache nichts, daß der neue Außenminister Couve de Murville wenige Tage nach dem Regierungswechsel in Bonn beteuerte, Frankreich fühle sich vertraglich fest mit dem Westen verbunden. Trotz aller Erleichterung über diese Klarstellung und die Kontinuität versprechende Besetzung der zentralen Ministerposten durch ihm durchaus genehme Persönlichkeiten, blieb Adenauer skeptisch und zögerte auch, auf de Gaulles Angebot einer baldigen persönlichen Unterredung einzugehen. War der General wirklich bereit, die Deutschland- und Europapolitik der IV. Republik fortzusetzen? Oder plante er „als „arbitre suprême“ auf der internationalen Bühne“ ein „renversement des alliances“ zugunsten einer „Neugestaltung der Beziehungen zwischen Paris und Moskau“⁷⁷?

In der französischen Botschaft in Bonn wurden diese Sorgen aufmerksam registriert und sehr ernst genommen. Wollte man nicht jenen Kräften Auftrieb geben, die der auf die europäische Integration, die NATO und die deutsche Einheit fußenden Außenpolitik Adenauers ablehnend gegenüberstanden und einen direkten Draht nach Moskau zu spannen beabsichtigten, war es nach ihrer Auffassung dringend geboten, die Bundesregierung zu beruhigen. De Gaulle teilte offenkundig diese Einschätzung und drängte auf eine schnelle Begegnung mit Adenauer. Doch der Kanzler sah den richtigen Zeitpunkt noch nicht gekommen und war ferner der Meinung, ein sofortiges Eingehen auf den Wunsch des Generals stärke nur dessen „Überheblichkeitskomplex“⁷⁸.

Aus rational kaum nachvollziehbaren Gründen sollte die im September 1958 stattfindende erste Zusammenkunft ihr Verhältnis grundlegend ändern.⁷⁹ Beide Staatsmänner stimmten in ihrer Lageanalyse überein, daß eine Einigung Europas angesichts der Bedrohung aus dem Osten, einer gewissen Unkalkulierbarkeit der USA und mangelnder Effizienz der NATO unverzichtbar sei.

Fühlte sich Adenauer auch in seinem Vertrauen durch de Gaulles feste Haltung beim Eintreffen des sowjetischen Berlin-Ultimeatums⁸⁰ während ihrer neuerlichen Begegnung in Bad Kreuznach bestärkt, so konnte doch gar nicht übersehen werden, daß ihre Ansichten in den zentralen nationalen Problemen – der Algerienfrage bzw. der Wiedervereinigung – auseinandergingen. Während Adenauers Rücksichtnahme auf die französische Algerienpolitik dort ihre Grenzen hatte, wo die Beziehungen zu den übrigen nordafrikanischen Staaten gefährdet erschienen, war de Gaulle seinerseits ungeachtet öffentlicher Beteuerungen, die Wiedervereinigung sei „le destin normal du peuple allemand“, nur in beschränktem Maße bereit, die deutsche Einheit auf seine Fahne zu schreiben.⁸¹

Dennoch gedieh das deutsch-französische Verhältnis gut, wie die enge Abstimmung im Vorfeld und Couve de Murvilles kompromißloses Eintreten für die deutschen Interessen auf der Genfer Außenministerkonferenz im Mai 1959 unter Beweis stellten. In Bonn ging man-

⁷⁷ Dok. Nr. 224.

⁷⁸ Dok. Nr. 226.

⁷⁹ Zur persönlichen Beziehung zwischen Adenauer und de Gaulle vgl. die einfühlsame Beschreibung von Bariéty, Rolle.

⁸⁰ Vgl. Buffet, De Gaulle et Berlin; ders., Politique nucléaire.

⁸¹ Dok. Nr. 234; zu de Gaulles Ansichten zur deutschen Frage vgl. Etudes gaulliennes 6 (1978); Humbert, Charles de Gaulle et la „ligne Oder-Neiße“; Loth/Picht (Hrsg.), De Gaulle; Maillard, De Gaulle; Möller, Charles de Gaulle et la question allemande.

chen Stimmen die Harmonie bereits zu weit; sie warnten aufgrund unverkennbarer Entspannungsbemühungen zwischen den Supermächten vor einer zu engen Anlehnung an de Gaulle und sprachen sich für eine aktivere Unterstützung der Politik Eisenhowers aus. Adenauer hingegen mißtraute der amerikanischen Politik in diesen Monaten. Insbesondere der von Washington seit September forcierte Gedanke einer neuen Gipfelkonferenz behagte ihm ganz und gar nicht. Auch de Gaulle fand nach der ergebnislos verlaufenden Genfer Außenministertagung kaum Gefallen an diesem Vorhaben. Ihr Unbehagen wuchs, als die Angelsachsen in den vorbereitenden Gesprächsrunden aus Furcht vor einer großen Krise um Berlin die Bereitschaft zu einem neuen Statut für die Stadt signalisierten. Kühl reagierten Bonn und Paris auch auf die Absicht Washingtons, Moskau den Vorschlag eines Inspektionsplanes für eine Deutschland einschließende Disengagementzone zu unterbreiten, weil sie darin die Gefahr einer Neutralisierung der Bundesrepublik sahen. Die Risiken der anglo-amerikanischen Konzilianz bewogen Adenauer und de Gaulle noch am Vorabend der Konferenz dazu, sich wechselseitig ihre übereinstimmenden Interessen zu versichern.

Chruschtschows Abreise noch vor der Eröffnung der Pariser Gipfelkonferenz befreite den Kanzler zwar im Mai 1960 für kurze Zeit von seinen größten Befürchtungen. Die außenpolitischen Gefahren sah er aber keineswegs gebannt, galt es doch auch in Zukunft mit einer zwischen Drohung und Verführung oszillierenden Politik Moskaus zu rechnen. Da der Wind der Weltpolitik allmählich drehte und eine Phase der D tente die Periode der Konfrontation ablöste, wurde die Staatsräson der Bonner Republik, mit der westlichen Integration Souveränität und nationale Einheit zu finden, in Frage gestellt. Deshalb festigte sich beim Kanzler die Auffassung, die Erstarrung in der Deutschlandpolitik durch neue Lösungsmuster aufzubrechen, bei denen nicht die Erlangung der deutschen Einheit, sondern die Verbesserung der Lebensbedingungen in der DDR im Vordergrund standen. Sorgsam achtete er jedoch darauf, mit seinen geheimen Avancen nach Osten nicht im Westen Mißtrauen zu erregen.

Wie Adenauer aufgrund der von der neuen Washingtoner Administration in Übereinstimmung mit London bef worteten Verständigung mit Moskau in der Berlin-Frage dringend die Solidarität de Gaulles benötigte, bedurfte auch der Präsident in Anbetracht des eskalierenden Algerienkonfliktes im Frühjahr 1961 des Kanzlers Beistand. Doch der seit Jahren vorhandene Konsens drohte zu zerbrechen, als Adenauer im Dezember die Möglichkeit eines Arrangements über Berlin meinte prüfen zu sollen und dem zögernden de Gaulle Desinteresse vorwarf, woraufhin der General ungehalten konterte: Nur weil Frankreich sich bisher Verhandlungen widersetzt habe, sei Berlin überhaupt noch in der Hand des Westens.

Infolge der sich verdichtenden Anzeichen für eine D tente zwischen den Superm chten führten die Dissonanzen indes nicht zum Bruch – im Gegenteil: Im Februar 1962 verknüpfte de Gaulle eine scharfe Klage über den Zustand der bilateralen Beziehungen mit der Frage, „ob Frankreich und Deutschland ihre Kontakte nicht so organisieren könnten, daß [...] diese beiden Länder gemeinsam antworteten“⁸². Adenauer begr u te ein solch eintr chtiges Auftreten in vitalen Fragen der Politik, weil er sich davon einen günstigen Eindruck in Moskau, Washington und London erhoffte. Allerdings bedurfte es noch des Scheiterns der französischen Bemühungen um eine europäische politische Union, ehe der Plan umgesetzt wurde.

Vertiefung der Europapolitik und Reform des Nordatlantischen Bündnisses

Nach seiner Amtsübernahme im Juni 1958 ließ de Gaulle rasch erkennen, welch hohe Bedeutung dem Faktor Europa im Gesamtkontext seiner Außenpolitik zukam. Schon bald war klar,

⁸² Dok. Nr. 256.

daß er die existierenden Verträge trotz seiner früheren Widerstände gegen EWG und EURATOM respektieren, nicht aber den in ihnen gewiesenen politischen Weg weitergehen wollte.⁸³ Dem Bonner Wunsch eines politischen Zusammenschlusses zu einem festen, mit eigenen Institutionen ausgestatteten Bund europäischer Staaten standen er und Premierminister Debré⁸⁴ ablehnend gegenüber. Ihnen ging es nicht um die Stärkung supranationaler Organisationen, sondern um die Abstimmung zwischen den Partnerstaaten auf der Ebene intergouvernementaler Konsultationen. In diesem Sinne begrüßte Paris im Oktober 1959 den Vorschlag Bonns, mit Hilfe einer ständigen Außenministerkonferenz der Sechs zu einer gemeinsamen Außenpolitik zu gelangen, lehnte aber kategorisch jene Elemente des Dokuments ab, die eine Mitwirkung der Brüsseler Organisationen vorsahen.

Galt Frankreich die nationale Souveränität schon in Fragen der Europapolitik als unantastbar, so mußte sie erst recht in der Sicherheitspolitik gewahrt bleiben. Um sich auf der Weltbühne mehr Gehör zu verschaffen, schlug der General im September 1958 den USA und Großbritannien die Bildung eines neuen Sicherheitsorgans in Form eines Triumvirates vor⁸⁵ – ein für Adenauer völlig inakzeptabler Plan, der seine in Colombey-les-deux-Eglises soeben erst gewonnene Zuversicht schwer erschütterte. Der Mißmut des Kanzlers stieg noch, als de Gaulle auch in der Nuklearpolitik seine Selbständigkeit herauskehrte und die deutsch-französische Rüstungskoooperation der Jahre 1957/58 torpedierte.

Mit seiner Maxime „Il faut que la défense de la France soit française“⁸⁶ ließ der Präsident nach der angelsächsischen Ablehnung des Dreierdirektoriums dann im November 1959 keinen Zweifel mehr daran zu, daß Frankreich sein Schicksal in seine eigenen, nuklear bewehrten Hände nehmen wollte. Die Bundesrepublik konnte und wollte sich diesem Alleingang nicht in den Weg stellen. Adenauers Mißtrauen gegen die USA gebot ihm vielmehr, auf französische Empfindlichkeiten Rücksicht zu nehmen und auf eine Beschleunigung der europäischen Integration zu setzen.

Daher begrüßte er die neue Europainitiative, die de Gaulle ihm Ende Juli 1960 unterbreite- te. Beide Staatsmänner verständigten sich über eine Zusammenarbeit der EWG-Staaten auf wirtschaftlichem, politischem und kulturellem Gebiet sowie im Bereich der Verteidigung unter Einschluß von Reformvorschlägen für die NATO.⁸⁷ Doch nur wenige Tage später hielt der Kanzler im Anschluß an Unterredungen mit der englischen und amerikanischen Regierung Präzisierungen für notwendig. Der Präsident kam diesem Wunsch in einer großen Pressekonferenz am 5.9.1960 nach. Die Differenzen waren damit aber keineswegs beigelegt. Adenauer akzeptierte weder de Gaulles Plan eines europäischen Referendums noch seine Vorstellungen über die Rolle eines Europäischen Parlaments und hielt es grundsätzlich für notwendig, an den bestehenden Verträgen und an der NATO festzuhalten. Letzteres schien auch deshalb erforderlich, weil die USA als Reaktion auf das nukleare französische Solo den Vorschlag machten, einigen NATO-Mitgliedern atomare Sprengköpfe zur gemeinsamen Verfügung zu überlassen.

Angesichts des allenthalben scharfen Windes, der ihm ins Gesicht blies, hielt de Gaulle es für geboten, die NATO-Reform zunächst ruhenzulassen und sich auf den Europaplan zu konzentrieren. Daher lud er in Übereinstimmung mit Adenauer zu einer Konferenz der

⁸³ Zur Europakonzeption de Gaulles vgl. Institut Charles de Gaulle, *De Gaulle en son siècle*, Bd. 5; Jouve, *Le Général de Gaulle et la construction de l'Europe*, Bd. 1; Loth, *De Gaulle und Europa*; Lucas, *Europa*; Mirow, *Konzeptionen*.

⁸⁴ Vgl. Boudet, Michel Debré.

⁸⁵ Zur Entstehung dieses Plans vgl. Vaïsse, *Origines*.

⁸⁶ Dok. Nr. 266.

⁸⁷ Zu dem von de Gaulle während dieser Unterredung gemachten Vorschlag einer deutsch-französischen Zweier-Union vgl. Schwarz (Hrsg.), *Adenauers Regierungsstil*, S. 87f., 100–104.

EWG-Staaten ein, auf der er regelmäßige Regierungstreffen mit dem Ziel einer organisierten Zusammenarbeit anregte. Ungeachtet ihrer Vorbehalte gegen die Rückkehr zur intergouvernementalen Kooperation begrüßten die Regierungschefs das Vorhaben und setzten zu seiner Realisierung eine Kommission ein. Im Gegensatz zu den übrigen Partnern, aber in Übereinstimmung mit dem Kanzler, war der Präsident außerdem der Auffassung, daß das in Angriff genommene Werk und die gleichzeitig beschlossene Beschleunigung des Gemeinsamen Marktes nicht durch etwaige Beitrittsabsichten Großbritanniens gestört werden dürften.

Nichts konnte die vorherrschende Harmonie zwischen beiden Regierungen besser verdeutlichen, als der Staatsbesuch Bundespräsident Lübkes in Frankreich im Sommer 1961, bildete er doch nicht nur den „krönenden Abschluß der seit 1948 sorgsam entwickelten und ununterbrochen gewachsenen Verständigung“, sondern auch einen „Ausgangspunkt für eine weitere Festigung und Vertiefung des engen deutsch-französischen Zusammenwirkens“.⁸⁸ Noch war dabei nicht an ein exklusives Bündnis gedacht, da es Bonn und Paris vorerst um die Fortführung der europäischen Integration ging.

Zu diesem Zweck betraute die Sechser-Gemeinschaft im Juli die Studienkommission unter der Leitung des französischen Botschafters Fouchet mit der Aufgabe, ein „Europäisches Statut“ auszuarbeiten.⁸⁹ Anfang November lag ein erster französischer Entwurf vor, der die Gründung einer konföderal strukturierten, unauflösbaren Union mit dem Ziel einer gemeinsamen Außen- und Verteidigungspolitik sowie einer engen Zusammenarbeit auf kulturellem Gebiet vorsah. Die Bundesregierung begrüßte das Dokument, hielt aber Ergänzungen und Abänderungen für dringend notwendig, um die Verträge von Rom und Paris nicht zu gefährden, die Beteiligung der verschiedenen Europäischen Gemeinschaften zu gewährleisten und die Stellung des Europäischen Parlaments zu stärken.

Anstatt auf die Bedenken Bonns und der anderen vier Verhandlungspartner einzugehen, legte Paris im Januar 1962 ein neues Papier vor, das den nationalen Regierungen noch mehr Rechte zusprach und jegliche integrationistische Entwicklung der Union für die Zukunft blockierte. Angesichts massiver Widerstände in der Kommission strebten Adenauer und de Gaulle im Februar eine Bereinigung der Streitpunkte an und beauftragten ihre jeweiligen Delegationsleiter Jansen und Fouchet, einen Kompromißtext zu entwerfen. Doch trotz dieser bilateralen Bemühungen und monatelanger Verhandlungen à six gelang es nicht, die gegensätzlichen Vorstellungen über die Beschaffenheit der Europäischen Union sowie deren Verhältnis zu den Europäischen Gemeinschaften und zur NATO einander anzunähern.

Die Bereinigung des ‚Petit contentieux‘

Erfolgreicher gestaltete sich hingegen die Bereinigung der verbliebenen zweiseitigen Probleme zwischen Deutschland und Frankreich. Wenngleich mit der Unterzeichnung des Luxemburger Saar-Vertrages von 1956 das letzte brisante Streitobjekt entschärft worden war, gab es noch eine Reihe kleinerer, aus der Zeit des Zweiten Weltkrieges stammender Schwierigkeiten. Zu diesem „Petit contentieux“ gehörte insbesondere die französischerseits von einem Verzicht der Bundesrepublik auf den Mundatwald⁹⁰ abhängig gemachte Frage der Rückgabe grenznahen deutschen Grundbesitzes und deutschen Altvermögens in Frankreich.

⁸⁸ Dok. Nr. 284.

⁸⁹ Vgl. de Araujo, Plan Fouchet; Bloes, „Plan Fouchet“; Dammers, Plans Fouchet; Silj, Europe's political puzzle.

⁹⁰ Zum Problem der bis heute nicht definitiv geklärten Besitzrechte am Mundatwald vgl. Bertzel, Grenzberichtigung; ders., „Kleine Streitsachen“; ders./Denger, Mundatwaldvereinbarung; Dünisch, Mundatwald.

Ende 1959 regte Ministerialdirektor Carstens die Aufnahme von diesbezüglichen Gesprächen mit dem Quai d'Orsay an, stieß jedoch im Auswärtigen Amt auf erhebliche Reserven. Denn von Brentano befürchtete eine unliebsame Verknüpfung mit den laufenden Verhandlungen über die Wiedergutmachung nationalsozialistischer Verfolgungen und französische Entschädigungsansprüche. Erst als diese Angelegenheit bis auf die endgültige Fixierung der zu leistenden Zahlungen Ende Mai 1960 zu einem erfolgreichen Abschluß gebracht worden war, sah der Minister den Zeitpunkt für die Behandlung des „Petit contentieux“ gekommen.

Erste Sondierungen in Paris ließen erkennen, daß Frankreich weiterhin auf der Preisgabe des Mundatwaldes als Voraussetzung jedweder Einigung bestand. Daran änderte auch das Entgegenkommen der Bundesregierung bei der Festsetzung der Entschädigungssumme im Wiedergutmachungsvertrag vom 15.7.1960 nichts.⁹¹ Nach zweijährigen Verhandlungen setzte sich Bonn schließlich über die Besorgnisse hinsichtlich der präjudizierenden Wirkung für das Problem der deutschen Grenze hinweg und verzichtete im Vertrag vom 31.7.1962 für die Rückgabe des 1949 konfiszierten deutschen Grundbesitzes und der beschlagnahmten Christus-Kirche in Paris auf den Mundatwald. Doch Adenauers Strategie, ein unbewohntes Waldstück auf dem Altar der deutsch-französischen Versöhnung zu opfern, schlug fehl. Da der Bundestag dem Abkommen die parlamentarische Billigung versagte, kam der sich kurzfristig einstellende Erfolg einem Pyrrhussieg gleich. Auch fünfzig Jahre nach dem Ende des Zweiten Weltkrieges ist dieses so geringfügig anmutende Problem noch immer nicht vollends geregelt.

Der deutsch-französische Freundschaftsvertrag

In der politischen Situation des Sommers 1962 schien Adenauer die völkerrechtlichen Fragen zugunsten eines seit dem Scheitern der Fouchet-Kommission beginnenden deutsch-französischen Tête-à-tête⁹² bewußt zu verdrängen. Verstimmt über den Mißerfolg seines Unions-Planes im April, hatte de Gaulle am 15. Mai auf einer Pressekonferenz in aller Deutlichkeit bekräftigt, daß er den von den Fünf favorisierten Weg der europäischen Föderation nicht mitzugehen bereit sei. Zwar wehrte er sich gegen den allenthalben geäußerten Vorwurf, er wolle ein „Europa der Vaterländer“, stellte jedoch zugleich klar, „qu'à l'heure qu'il est, il ne peut pas y avoir d'autre Europe que celle des Etats, en dehors naturellement des mythes, des fictions, des parades“.⁹³

Vor dem Hintergrund des vergeblichen Anlaufs zur europäischen politischen Zusammenarbeit, des ihn mit Adenauer verbindenden Mißtrauens gegenüber den USA und der gemeinsamen Ablehnung eines Beitritts Großbritanniens zur EWG gewann bei beiden der Gedanke einer Zweier-Allianz an Boden. Während seines grandiosen Staatsbesuchs in Frankreich regte der Kanzler im Juli ein „Konsultationsarrangement“ zwischen beiden Regierungen an „hinsichtlich aller Ereignisse, die die kommunistische Gefahr betreffen“⁹⁴. Der Präsident verhielt sich zunächst reserviert, stellte zum Abschluß des Besuchs aber dann seinerseits die Kardinalfrage, ob man nicht zu zweit gehen könne, wenn es zu sechst nicht funktioniere, was Adenauer nach kurzem Zögern mit Ja beantwortete.

Gegen die Bedenken Außenminister Schröders griff der deutsche Regierungschef diesen Gedanken im Laufe der triumphalen Reise de Gaulles durch die Bundesrepublik im Septem-

⁹¹ Zu den deutsch-französischen Wiedergutmachungsverhandlungen vgl. Féaux de la Croix, Ergänzungen, S. 239 – S. 246.

⁹² Zu dieser in den Elysée-Vertrag mündenden Entwicklung vgl. Arnolds, Entstehung; Bariéty, Genèse; Jansen, Entstehung; Schwarz, Entstehung.

⁹³ Dok. Nr. 300.

⁹⁴ Dok. Nr. 303.

ber auf und empfahl ein „Gentlemen's Agreement“, das beide Völker dauerhaft verbinden und eine abgestimmte Politik ermöglichen sollte. Der General erklärte sein Einverständnis und schlug im Gegenzug einen Mechanismus zur Konzertierung der Außen-, Verteidigungs- und Entwicklungspolitik sowie eine enge Zusammenarbeit auf dem Feld der Erziehungspolitik vor. Ausdrücklich unterstrichen beide Staatsmänner, ihre Absichten nicht in einem Vertrag, sondern „in Form einer Niederschrift durch Briefwechsel“ fixieren zu wollen.⁹⁵ Demgemäß einigten sich Schröder und Couve de Murville nach dem Austausch zweier Memoranden im Herbst 1962 bei einem Treffen im Dezember auf die Grundzüge eines Protokolls mit den Schwerpunkten Außenpolitik, Verteidigung, Erziehungs- und Jugendfragen.

Die Ereignisse der letzten Wochen des Jahres 1962 und der ersten Tage 1963 bewirkten dann in den Kanzleien am Rhein und an der Seine ein Umdenken über den Charakter der einzugehenden Vereinbarung. Adenauer erlitt durch die Spiegelaffäre eine innenpolitische Niederlage und mußte erkennen, daß seine präsumtiven Nachfolger Erhard oder Schröder die Entente mit Frankreich kaum pflegen würden. De Gaulle hingegen sah sich angesichts der politischen und ökonomischen Stabilisierung der V. Republik und nicht zuletzt dank des Waffenstillstandes mit Algerien innenpolitisch in einer wesentlich besseren Lage. Indem er dennoch ebenfalls auf ein exklusives Bündnis setzte, reagierte er vor allem auf außenpolitische Entwicklungen: auf die englisch-amerikanischen Vereinbarungen über die Lieferung von Polaris-Raketen an London und auf Adenauers Zustimmung zum amerikanischen Projekt einer multilateralen Atomstreitmacht. In einer aufsehenerregenden Pressekonferenz wies er den ihm angebotenen Beitritt zum Nassau-Abkommen vom 21.12.1962 entschieden zurück und sprach sich dezidiert gegen den EWG-Beitritt Großbritanniens aus. Zur gleichen Zeit näherte er sich dem Gedanken, mit der Bundesregierung nicht bloß ein kabinettssinternes Protokoll, sondern einen völkerrechtlichen Vertrag einzugehen.

Trotz energischer Versuche seiner Umgebung, ihn nach der Philippika des Präsidenten von der geplanten Reise an die Seine zur Verabschiedung des Dokuments abzubringen, hielt der Kanzler an seinem Besuch fest. Am 21.1.1963 vereinbarte er in Paris mit de Gaulle nach einem Vieraugengespräch den Abschluß eines ratifikationsbedürftigen Vertrages. Einen Tag später vollzogen sie im Salon Murat des Elysée-Palastes den geschichtsmächtigen Akt und verpflichteten sich mit der Unterzeichnung der Gemeinsamen Erklärung und des Vertrages über die deutsch-französische Zusammenarbeit zur Konsultation in den zentralen Bereichen der Außenpolitik und zu regelmäßigen Treffen zwecks Koordinierung der Außen- und Verteidigungspolitik bzw. über Erziehungs- und Jugendfragen.

Herrschte bei beiden Staatsmännern auch Einvernehmen über den Zweck der zukünftigen Kooperation, so bestand über deren Tragweite bzw. Verflechtung mit der europäischen Einigung und der nordatlantischen Partnerschaft doch ein tiefer Dissens. Denn de Gaulle leitete die Überzeugung, ein von Bonn und Paris getragener „europäischer Ehrgeiz“ müsse „den Willen [haben], aus sich selbst heraus existieren zu wollen neben Amerika, das natürlich Verbündeter sei, von dem man aber doch unabhängig sein müsse“⁹⁶. Die Bundesregierung hingegen stellte mit ihrer Billigung der MLF und mit ihrem Drängen auf eine enge Zusammenarbeit zwischen der EWG und Großbritannien klar unter Beweis, daß sie sich keineswegs von der westlichen Vormacht abzukoppeln gedachte. Dennoch hofften beide Staatenlenker auf eine möglichst rasche und reibungslose Ratifikation, unterschätzten aber wohl die vorhandenen Widerstandspotentiale: Lautstark kritisierten in- und ausländische Stimmen das eigensinnige Verhalten des Staatspräsidenten, unüberhörbar artikulierten namentlich die „Kleinen“ der

⁹⁵ Dok. Nr. 305.

⁹⁶ Dok. Nr. 314.

Sechser-Gemeinschaft ihre Befürchtungen über Exklusivität und Dominanz der neuen „Achse Paris-Bonn“.

Mit der Entscheidung, in der Präambel des Gesetzes zum Freundschaftsvertrag vom 15.6.1963 die multilateralen Verpflichtungen der Bundesrepublik und die Partnerschaft mit den USA hervorzuheben, vollzog der Deutsche Bundestag eine gravierende Kurskorrektur. Aus der Sicht de Gaulles war das Dokument damit erheblich entwertet. Gegenüber der Presse ließ er gar durchblicken, er werde Adenauer umgehend die „Vertrauensfrage“ stellen; „wenn Deutschland nicht bereit sei, seinen Wünschen zu entsprechen, [müsse] man mit einer „rupture“ rechnen“.⁹⁷

Beim ersten Konsultationstreffen im Rahmen des Elysée-Vertrages stießen die beiderseitigen Positionen denn auch Anfang Juli in Bonn hart aufeinander. Der Auffassungsunterschied über die Verbindung zur NATO, zu den USA und zur westlichen Gemeinschaft insgesamt wirkte derart unauffeubar, daß der General das zwischenstaatliche Verhältnis angesichts des nahenden Kanzlerwechsels bereits in Frage gestellt sah. Seine Unterredung mit dem zukünftigen deutschen Regierungschef am 4. Juli bestärkte diese Sorge noch. Denn Erhard machte trotz aller Beteuerungen über die Absicht zur Fortsetzung der deutsch-französischen Freundschaft keinen Hehl daraus, daß es ihm vor allem darum ging, „die Einigung des ganzen freien Europa herbeizuführen und eine enge Zusammenarbeit mit [den] USA zu gewährleisten“.⁹⁸

Ungeachtet allen Bemühens von Adenauer und de Gaulle, den Konflikt nicht zu verschärfen, endete das Treffen in frostiger Atmosphäre. Auch der Abschluß eines Abkommens zur Errichtung eines gemeinsamen Jugendwerkes vermochte sie nicht zu erwärmen.

Bemerkenswerterweise wurde diese die Einigkeit des Westens gefährdende Entwicklung nicht nur von deutschen, sondern auch von französischen Diplomaten der Politik de Gaulles angelastet. Sein auf nationalstaatliche Eigenständigkeit und Unabhängigkeit ausgerichteter Kurs stand jedoch fest. Dies verdeutlichte der Präsident noch einmal in aller Klarheit, als er das Moskauer Teststopp-Abkommen vom 5.8.1963 nicht unterzeichnete, wohingegen die Bundesrepublik aus Bündnisraison nolens volens beitrug.

Die Bilanz der deutsch-französischen Beziehungen am Ende der Ära Adenauer erschien also keineswegs in strahlendem Licht. Der von den Regierungen gehegte Wunsch, der Freundschaftsvertrag möge eine Harmonisierung der beiderseitigen Außenpolitik bewirken, zerschellte an den schon vor dem Kanzlerwechsel offen zutage tretenden Differenzen⁹⁹: Bonn verweigerte eine Unterstützung in den für Paris zentralen Fragen der Europa- und der Sicherheitspolitik, Frankreich lehnte Initiativen in der Deutschlandpolitik ebenso ab wie es bündnispolitische Sachzwänge seines Partners ignorierte. Noch vor Adenauers Rücktritt wurde die durch seine innige Verbindung zu de Gaulle vorübergehend verdeckte Tatsache evident, daß der Elysée-Vertrag „zwei keineswegs gleichartige [...], sondern ganz unterschiedliche Länder“¹⁰⁰ miteinander verband.

⁹⁷ Dok. Nr. 318.

⁹⁸ Dok. Nr. 320.

⁹⁹ Zu den deutsch-französischen Dissonanzen nach der Unterzeichnung des Elysée-Vertrages s. den Sammelband von Blasius (Hrsg.), Adenauer.

¹⁰⁰ Tatu, Außenpolitik, S. 69.

II. Quellenlage

Im Gegensatz zu den meisten Dokumentationen oder Fondseditionen beruht der vorliegende Band I der „Bundesrepublik Deutschland und Frankreich: Dokumente 1949–1963“ sowohl auf veröffentlichten als auch auf archivalischen Quellen verschiedenster Provenienz. Ungeachtet fehlender Editionen oder Spezialdokumentationen zur deutschen und französischen Außenpolitik der Jahre 1949 bis 1963 im allgemeinen oder zu den deutsch-französischen Beziehungen im besonderen bilden die durchaus zahlreichen, an verstreuten Orten bereits publizierten Dokumente einen wesentlichen Grundstock der Materialsammlung.

Als wichtigste „Fundgrube“ erwiesen sich die vom Quai d’Orsay seit 1987 herausgegebene „Documents diplomatiques français“. Das ausschließlich aus den Akten des Ministeriums schöpfende Werk orientiert sich freilich in seinem Inhalt am „rôle mondial“ der Pariser Außenpolitik¹⁰¹, so daß die Breite und Vielfalt der Beziehungen zu Bonn kaum erfaßt wird. Außerdem setzen die DDF erst im Juli 1954 ein und lassen daher die für die Bundesrepublik so bedeutsamen Jahre 1949 bis 1954 unberücksichtigt. Um so bedauerlicher ist es, daß auch die Akten des Auswärtigen Amtes bisher nur in zwei Pilotbänden mit den Protokollen der Unterredungen zwischen Adenauer und den Alliierten Hohen Kommissaren von 1949 bis 1952 sowie dem für unsere Fragestellung notabene zentralen Band 1963 vorliegen. Allerdings wurde mit einer Schließung der Lücke zwischen 1949 und 1962 durch die vom Institut für Zeitgeschichte im Auftrag des Auswärtigen Amtes herausgegebene Edition begonnen.

Von hohem Wert für das Verständnis der internationalen Verflechtung der deutsch-französischen Beziehungen erwiesen sich die vielbändigen Editionen der Akten des amerikanischen und englischen Außenministeriums „Foreign Relations of the United States“ bzw. „Documents on British Policy Overseas“.

Berücksichtigung fanden darüber hinaus übergreifende Dokumentationen zum Geschehen in Frankreich und Deutschland, ebenso wie Quellensammlungen zur Außen- und Sicherheitspolitik, zur „deutschen Frage“ und zur Geschichte der europäischen Integration. Zu nennen wären hier insbesondere das Archiv der Gegenwart, *L’Année politique*, das Bulletin des Presse- und Informationsamtes der Bundesregierung, die *Documentation française*, die Dokumente zur Deutschlandpolitik, das Europa-Archiv, die Kabinettsprotokolle der Bundesregierung sowie die verschiedenen Dokumentationen des Auswärtigen Amtes¹⁰² und von Siegler¹⁰³.

Eine bedeutsame Ergänzung waren schließlich die Erinnerungen, Korrespondenzen und Redesammlungen der politisch Verantwortlichen in beiden Staaten; am ergiebigsten die Rhöndorfer Ausgabe der Schriften Konrad Adenauers und seine Erinnerungen¹⁰⁴, aufschlußreich aber auch die Memoiren und Werke von Hervé Alphand, Vincent Auriol, Armand Béard, Georges Bidault, Herbert Blankenhorn, Jean Chauvel, Maurice Couve de Murville,

¹⁰¹ DDF 1956, Bd. 3, S.XIII.

¹⁰² Zu nennen sind hier vor allem: Auswärtiges Amt (Hrsg.), Außenministerkonferenz in Genf vom 27. Oktober bis 16. November 1955; dass. (Hrsg.), 40 Jahre Außenpolitik; dass. (Hrsg.), Dokumente zur Außenministerkonferenz in Genf Mai 1959; dass. (Hrsg.), Dokumente zum Fehlschlag der Pariser Gipfelkonferenz vom Mai 1960; dass. (Hrsg.), Auswärtige Politik.

¹⁰³ Hervorzuheben sind: Siegler, Dokumentation zur Deutschlandfrage, 3 Bde.; ders., Dokumentation der Genfer Außenministerkonferenz 1959, 2 Bde.; ders., Dokumentation der Europäischen Integration, 2 Bde.; ders., Europäische Politische Einigung 1949–1968.

¹⁰⁴ Adenauer, Briefe, 4 Bde.; ders., Erinnerungen, 4 Bde.; ders., Reden; ders., Teegespräche, 4 Bde.

Felix von Eckardt, Edgar Faure, Charles de Gaulle, Wilhelm Grewe, René Massigli, Pierre Mendès France, Jules Moch, Jean Monnet, François Seydoux oder Franz-Josef Strauß.¹⁰⁵

Ungeachtet des hohen zeitgeschichtlichen Wertes, der dem Gros der bereits veröffentlichten Dokumente zukommt, beruht die Dokumentation im wesentlichen auf ausgedehnten Recherchen in den Archiven der beiden Außenministerien in Bonn und Paris sowie einer Sichtung der Nachlässe der Politiker, Diplomaten und Ministerialbeamten.

So wurden zunächst aus dem reichhaltigen Fundus des Politischen Archivs des Auswärtigen Amtes in Bonn etwa 1000 Bände zur Außenpolitik der Bundesrepublik bzw. zu den deutsch-französischen Beziehungen nebst den dort liegenden Nachlässen der beiden ersten Bonner Botschafter in Paris, Wilhelm Hausenstein und Vollrath von Maltzan, eingesehen.

Des weiteren wurden im Bundesarchiv Koblenz verschiedene Nachlässe sowie der Bestand Bundeskanzleramt konsultiert. Alle dort eingesehenen Materialien standen in Quantität und Qualität eindeutig im Schatten des Nachlasses Blankenhorn, der für den Zeitraum von 1958 bis 1963 zweifellos den bemerkenswertesten Beitrag für die Dokumentation der Außenpolitik Adenauers leistet.

In der Stiftung Bundeskanzler-Adenauer-Haus in Rhöndorf konnten leider nur einige wenige Dossiers der Allgemeinen Korrespondenz durchgesehen werden. Außerdem fanden ausgewählte Bestände des Archivs für christlich-demokratische Politik in St. Augustin Berücksichtigung, von denen namentlich der Nachlaß Jansen hervorgehoben werden muß. Darüber hinaus wurden der Nachlaß Erhard in der nach ihm benannten Stiftung sowie der vornehmlich private Korrespondenzen umfassende Teilnachlaß Hausenstein im Schiller-Nationalmuseum/Deutsches Literaturarchiv Marbach konsultiert. Schließlich konnte die im Rahmen des Nuclear History Program am Seminar für Politische Wissenschaft der Universität Bonn angelegte Dokumentensammlung benutzt werden.

Neben dem Politischen Archiv des Auswärtigen Amtes kommt den Archives du Ministère des Affaires Etrangères in Paris naturgemäß das größte Gewicht für diesen Band zu. Erwähnenswert sind insbesondere die Akten der Sous-Série Allemagne und der Sous-Série Généralités sowie die Papiers Robert Schuman, deren zweiter Teil in den Archives départementales de la Moselle in Metz ebenfalls Beachtung verdiente.

Wertvolle Ergänzungen zu diesen Beständen fanden sich in den Fonds der Archives Nationales, besonders im bedeutsamen Nachlaß René Mayer und in den ergiebigen Papieren von Georges Bidault mit wichtigen, andernorts nicht aufgefundenen internen Dokumenten zur französischen Außen- und Deutschlandpolitik.

Ferner wurden der Nachlaß Pierre Mendès France im gleichnamigen Pariser Institut und die interessante Schriftstücke zur französischen Deutschlandpolitik 1949–1955 enthaltende Serie „Forces françaises d'occupation en Allemagne“ der Archives de l'Armée de Terre in Vincennes konsultiert. Demgegenüber blieben die Bemühungen um eine Benutzungsgenehmigung für die Nachlässe von Charles de Gaulle und André François-Poncet ohne Erfolg.

Aufgrund der oben skizzierten ausgedehnten Recherchen gelang es, die politischen Beziehungen zwischen der Bundesrepublik Deutschland und Frankreich der Jahre 1949 bis 1963 in einem bisher nicht möglichen Maße archivalisch zu erschließen. Die angestrebte Ausgewogen-

¹⁰⁵ Alphand, L'étonnement d'être; Auriol, Journal, Bd. 3, 5–7; Auriol, Septennat; Bérard, Ambassadeur; Bidault, Rebell; Blankenhorn, Verständnis; Chauvel, Commentaire, Bd. 2 u. 3; Couve de Murville, Außenpolitik; von Eckardt, Leben; Faure, Mémoires, Bd. 1 u. 2; de Gaulle, Discours, Bd. 2–4; ders., Lettres, Bd. 6–9; ders., Mémoires der Hoffnung; ders., Mémoires d'Espoir, Bd. 1 u. 2; ders., Mémoires de Guerre, Bd. 3; Grewe, Rückblenden; Massigli, Comédie; Mendès France, Choisir; ders., Oeuvres, Bd. 2 u. 3; Moch, Histoire; ders., Vie; Monnet, Erinnerungen; ders./Schuman, Correspondance; Seydoux, Erinnerungen; Strauß, Erinnerungen.

heit in der Erforschung deutscher bzw. französischer Akten blieb stets gewahrt, obwohl mehr Zeit für die deutschen Archive aufgewendet werden mußte. Verantwortlich zeichnet dafür die Tatsache, daß die Systematik des Politischen Archivs in Bonn zu einem sehr extensiven Aktenstudium in verschiedenen Fonds zwingt, während ein an den deutsch-französischen Beziehungen der Adenauer-Zeit interessierter Forscher im Archiv des Quai d'Orsay sein Thema gezielter zu bearbeiten und dabei durchweg auch klassifiziertes Aktenmaterial auszuwerten vermag.

Positiv zu vermerken ist hinsichtlich des Politischen Archivs hingegen das Faktum, daß die Regelung der 30-Jahres-Frist tatsächlich Anwendung findet, die (offenen) Bestände des Jahres 1963 also zur Verfügung standen, wohingegen im Quai d'Orsay die deutschlandpolitischen Akten der Jahre ab 1961 der Forschung nicht zugänglich waren.

Deutlich besser ist die deutsche Archivsituation auch im Bereich der Privatnachsätze. So konnten nicht nur die Papiere der deutschen Außenminister (mit Ausnahme von Gerhard Schröder), sondern auch die Nachsätze sämtlicher während der Adenauer-Zeit in Paris tätigen Bonner Botschafter eingesehen werden; auf französischer Seite bestanden solche Möglichkeiten kaum.

III. Dokumentenauswahl

Die nach dem Abschluß der Archivstudien vorgenommene Selektion der für die Veröffentlichung geeigneten 325 „documents clés“ wurde von drei Maximen bestimmt:

1. der zeitgeschichtlichen Aussagekraft der Dokumente;
2. der Notwendigkeit einer ausgewogenen Relation zwischen den deutschen und französischen Quellen;
3. dem Wunsch nach einem möglichst hohen Anteil noch nicht publizierter Materialien.

Als zentraler Bestand der Dokumentation figurieren Schriftstücke aus den Archiven der beiden Außenministerien, vor allem Korrespondenzen zwischen den Zentralen und ihrer Auslandsvertretung in Bonn bzw. Paris sowie Aufzeichnungen. Hinzu kommen veröffentlichte und unveröffentlichte Schreiben zwischen den Regierungschefs oder Ressortministern. Breiten Raum nehmen darüber hinaus Niederschriften über Unterredungen zwischen den verantwortlichen Politikern ein.

Eingang in die Dokumentation fanden aber nicht nur die außenpolitischen Aktivitäten der Regierungschefs und der die Außenpolitik leitenden Minister; vielmehr belegen die Dokumente auch konzeptionelle oder gar alternative Planungen und Entscheidungsprozesse innerhalb der Außenministerien sowie der Kabinette an Rhein und Seine.

IV. Aufbau der Dokumentation

1. *Dokumentenverzeichnis*

Das Dokumentenverzeichnis ist systematisch und innerhalb der einzelnen Kapitel chronologisch gegliedert. Die Dokumente folgen einer fortlaufenden, nicht kapitelweisen Numerierung. Absender und Adressaten werden mit ihrer Dienst- bzw. Amtsbezeichnung und sodann mit ihrem Namen genannt. Funktionen und Titel der französischen Personen werden – sofern möglich – ins Deutsche übertragen. Weist eine Person mehrere Funktionen oder Dienst- bzw. Amtsbezeichnungen auf, wird die höchstrangige herangezogen. Wenn bei Personen mit mehreren Funktionen bzw. Titeln nicht eindeutig zu klären ist, aus welcher Funktion heraus sie ein

Schriftstück abfaßten, nennt das Dokumentenverzeichnis jene Funktion, die sich aus dem Inhalt des Dokuments ergibt.

Läßt sich ein Verfasser nicht ermitteln, wird die ausfertigende Arbeitseinheit angegeben.

Bei Telegrammen wird der Empfänger nur dann namentlich genannt, wenn Anrede oder Inhalt zum Ausdruck bringen, daß sie ad personam gerichtet waren. Erging ein Erlaß an mehr als drei Auslandsvertretungen, wird nur die zuerst genannte aufgeführt. Auslandsvertretungen, die nur nachrichtlich von einem Erlaß in Kenntnis gesetzt wurden, bleiben unerwähnt.

Der Autor findet im Dokumentenverzeichnis keine Berücksichtigung, wenn das vom ihm verfaßte Schriftstück – etwa die Niederschrift eines Gesprächsprotokolls – keine eigene analytische Leistung widerspiegelt.

Falls das Schriftstück nur die Initialen des Autors aufweist, werden diese im Dokumentenverzeichnis entschlüsselt. Gibt es Widersprüche zwischen derartigen Initialen und der Unterschrift eines Dokumentes, wird die höherrangige Person im Dokumentenverzeichnis genannt, die andere im Kommentar erwähnt.

Mit Ausnahme von Schreiben und diplomatischen Noten wird die Dokumentengattung – in deutscher Sprache – angegeben, sofern sie auf der Vorlage vermerkt ist, ansonsten im Fall einer eindeutigen Zuordnung ergänzt. Nummern bzw. Aktenzeichen eines Dokuments bleiben hingegen ebenso unerwähnt wie die Klassifikation eines Dokuments oder der Hinweis auf die Überlieferungsart.

Der auszugsweise Abdruck eines Dokuments wird durch den Hinweis „(Auszug)“ kenntlich gemacht. Die Formulierung „(nicht abgesandt)“ ist als nicht unerhebliche Information beibehalten worden.

Bei Gesprächsaufzeichnungen werden nur die Hauptgesprächsteilnehmer mit dem Datum der Unterredung und – sofern bekannt – dem Datum der Abfassung aufgeführt.

2. Textcorpus

a. Dokumentenfolge

In Übereinstimmung mit dem Dokumentenverzeichnis gliedert sich das Textcorpus in drei Teilbereiche mit jeweils vier chronologisch aufgebauten Unterkapiteln. Die Aufteilung eines Dokuments innerhalb eines Bandes oder zwischen mehreren Bänden der „Bundesrepublik Deutschland und Frankreich: Dokumente 1949–1963“ wird angewandt, falls sachliche Erwägungen es gebieten.

b. Dokumentenkopf

Jedes Dokument beginnt mit einer Kopfzeile, die sich an die Angaben im Dokumentenverzeichnis anlehnt. Sie enthält neben der Nummer des Dokuments den Verfasser bzw. Absender und Adressaten mit Dienst- bzw. Funktionsbezeichnung, Geschäftszeichen, Datum, Geheimhaltungsstufe (zum Zeitpunkt der Entstehung) und Überlieferungsart (Abschrift, Durchdruck, Doppel, Entwurf, Konzept), sofern entsprechende Hinweise auf der Vorlage vorhanden sind.

Geschäftsgangvermerke und Angaben zum Verteiler auf dem Dokument werden hingegen nicht abgedruckt und auch nicht in den kommentierenden Fußnoten erwähnt.

Unterhalb der Kopfzeile wird der Fundort eines Dokumentes in einer kleineren Schrifttype nachgewiesen.

c. Dokumententext

Dem Hinweis auf den Fundort folgt der Text des jeweiligen Dokuments, einschließlich Anrede und Grußformeln, des Betreffs und der Signatur. Fehlende Unterschriften werden in eckigen Klammern ergänzt, wenn der Absender bekannt ist. Weist die Vorlage statt einer Unterschrift eine Paraphe auf, wird der Name mit Hilfe eckiger Klammern komplettiert.

Ein handschriftlicher Namenszug ist nicht besonders gekennzeichnet. Ein maschinenschriftlicher Name, dem ein „gez.“ vorangestellt ist, wird in dieser Form übernommen; fehlt in der Textvorlage der Zusatz, wird er in eckigen Klammern hinzugefügt.

Falls die Druckvorlage eine inhaltlich substantielle Überschrift aufweist, wird diese mitabgedruckt.

Im Falle einer fehlenden Datierung eines Dokuments wird ein Näherungswert angegeben.

Kürzungen werden durch „[...]“ gekennzeichnet. Auch Textergänzungen des Bearbeiters stehen in eckigen Klammern.

Das Druckbild folgt prinzipiell der Textvorlage. Nur offensichtliche Schreib- und Interpunktionsfehler wurden behutsam stillschweigend korrigiert.

Bei sprachlichen Unterschieden zwischen einem gedruckten Dokument und seinem archivalischen Original wurde die publizierte Fassung übernommen.

3. Kommentierung

Der knapp abgefaßte Kommentar erfolgt in Form von Fußnoten, die für jedes Dokument einzeln numeriert sind. Er strebt ein dreifaches Ziel an: Erstens sollen nicht zu ausführliche Sachanmerkungen interpretationsbedürftige Stellen der Dokumente erläutern, in der Regel durch einen Verweis auf veröffentlichte Quellen; archivalische Akten werden angeführt, wenn sie einen starken Bezug zu dem zu kommentierenden Schriftstück besitzen. Hinweise auf die Sekundärliteratur werden nur gegeben, falls kein geeignetes Quellenmaterial zur Verfügung steht bzw. der zu kommentierende Sachverhalt keinen direkten Zusammenhang zu den deutsch-französischen Beziehungen besitzt.

Der Kommentar enthält zweitens Querverweise auf die beiden Parallelbände, damit eine komplementäre Benutzung des Gesamtwerkes gewährleistet ist.

Schließlich dient er zur Information über verschiedene Details: den Verfasser von Gesprächsaufzeichnungen, Näherungswerte im Falle fehlender Datierungen oder wichtige handschriftliche Zusätze und Korrekturen. Marginalien, Anweisungen etc. werden hingegen nur aufgeführt, sofern sie einen erheblichen Informationswert besitzen.

Biographische Daten zu den erwähnten Persönlichkeiten werden ausschließlich im Personenregister abgedruckt, das die in den Quellen genannten Personen erfaßt. Schwierigkeiten bei der biographischen Erschließung ließen eine vollständige Aufnahme der Namen indes unmöglich erscheinen.

Auf einen systematischen Vergleich mit Entwürfen wird verzichtet.

Bei bereits an anderer Stelle aufgeführten Anmerkungen werden lediglich Rückverweise gegeben.

Dokumentenverzeichnis

I.1

Nr. 1	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman an Hohen Kommissar François-Poncet, 8.1949 (nicht abgesandt)	55
Nr. 2	Bundeskanzler Adenauer, Interview mit der Wochenzeitung «Die Zeit», 3.11.1949	59
Nr. 3	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Alliiertes Hoher Kommission vom 15.11.1949, Verlaufsprotokoll	63
Nr. 4	Unterredung zwischen Präsident Auriol und Hohem Kommissar François-Poncet vom 28.12.1949, Wortprotokoll (Auszug)	71
Nr. 5	Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 12.4.1950 (Auszug)	76
Nr. 6	Bundeskanzler Adenauer an Alliierte Hohe Kommission, Memorandum, 29.8.1950	82
Nr. 7	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman an Hohen Kommissar François-Poncet, Telegramm, 27.9.1950	83
Nr. 8	Bundeskanzler Adenauer an Alliierte Hohe Kommission, Aide-Mémoire, 16.11.1950	86
Nr. 9	Botschafter Alphand, Tagebuchaufzeichnung, 16.1.1951	88
Nr. 10	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman an Botschafter Bonnet, Telegramm, 27.1.1951	89
Nr. 11	Bundeskanzler Adenauer an Hohen Kommissar François-Poncet, 9.3.1951 . .	93
Nr. 12	Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, (6.).1951	95
Nr. 13	Generalsekretär im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Parodi an Diplomatische Vertretungen, Zirkulartelegramm, 22.6.1951	98
Nr. 14	Konsul Böx, Aufzeichnung, 24.6.1951	99
Nr. 15	Leiter der deutschen Delegation für die Ablösung des Besatzungsstatuts Grewe, Zwischenbericht, 14.8.1951 (Auszug)	102
Nr. 16	Bundeskanzler Adenauer an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, 23.8.1951	106
Nr. 17	Leiter der Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Sauvagnargues, Aufzeichnung, 25.9.1951	109
Nr. 18	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Alliiertes Hoher Kommission vom 1.10.1951, Verlaufsprotokoll (Auszug)	113

Nr. 19	Generaldirektor für politische und wirtschaftliche Angelegenheiten im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten de La Tournelle an Diplomatische Vertretungen London etc., Telegramm, 26.11.1951	119
Nr. 20	Stellvertretender Hoher Kommissar Bérard an Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Telegramm, 18.2.1952	121
Nr. 21	Generaldirektor für politische Angelegenheiten bei der französischen Hohen Kommission de Guiringaud, Aufzeichnung, 4.3.1952 (Auszug)	124
Nr. 22	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 10.3.1952	127
Nr. 23	Generaldirektion Politik im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 12.3.1952	128
Nr. 24	Vortragender Legationsrat im Auswärtigen Amt von Graevenitz, Aufzeichnung, 28.3.1952	130
Nr. 25	Staatssekretär im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Schumann an Hohen Kommissar François-Poncet, Telegramm, 10.5.1952	134
Nr. 26	Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 8.6.1952	135
Nr. 27	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Alliiertes Hoher Kommission vom 3.7.1952, Verlaufsprotokoll (Auszug)	141
Nr. 28	Auswärtiges Amt, Notiz, 7.11.1952	146
Nr. 29	Leiter der Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Sauvagnargues, Aufzeichnung, 22.4.1953	148
Nr. 30	Botschafter Chauvel, Aufzeichnung, 7.5.1953	150
Nr. 31	Bundeskanzler Adenauer, Interview mit dem «Nordwestdeutschen Rundfunk», 11.6.1953	152
Nr. 32	Französische Delegation bei der Konferenz der drei Außenminister Frankreichs, Großbritanniens und der USA, Memorandum, 11.7.1953	159
Nr. 33	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Blankenhorn an Bundeskanzler Adenauer, Aufzeichnung, 1.8.1953	161
Nr. 34	Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 10.10.1953	163
Nr. 35	Arbeitsgruppe der drei Westmächte für die Vorbereitung der Berliner Konferenz, Aufzeichnung, 1.1954	166
Nr. 36	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Hohem Kommissar Hoyer Millar vom 13.1.1954, Protokoll	170
Nr. 37	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Bidault an Bundeskanzler Adenauer, 18.2.1954	174
Nr. 38	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Außenminister Dulles vom 18.2.1954, Aufzeichnung, 19.2.1954 (Auszug)	175

Nr. 39	Abkommen zwischen der Regierung der Bundesrepublik Deutschland und der Regierung der Französischen Republik über die Kriegsgräber des Krieges von 1939–45, 23.10.1954	180
Nr. 40	Kulturabkommen zwischen der Regierung der Bundesrepublik Deutschland und der Regierung der Französischen Republik, 23.10.1954	184
Nr. 41	Abkommen zwischen der Bundesrepublik Deutschland und der Französischen Republik über die Regelung gewisser Probleme, die sich aus der Deportation aus Frankreich ergeben, 23.10.1954	188
Nr. 42	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 30.12.1954	193
Nr. 43	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Präsident des Ministerrates Mendès France vom 14.1.1955, Wortprotokoll (Auszug)	195
Nr. 44	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 9.3.1955 (Auszug)	202
Nr. 45	Unterredung zwischen Präsident des Ministerrates Faure und Botschafter Winogradow vom 22.3.1955, Bericht (Auszug)	203
Nr. 46	Auswärtiges Amt an Botschafter von Maltzan, Instruktion, 28.4.1955 (Auszug)	206
Nr. 47	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pinay an Bundeskanzler Adenauer, 7.5.1955	207

I.2

Nr. 48	Referent in der Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten d'Aumale, Aufzeichnung, 3.1.1950	208
Nr. 49	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Alliiertes Hoher Kommission vom 22.3.1950, Wortprotokoll (Auszug)	209
Nr. 50	Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 18.4.1950	219
Nr. 51	Bundeskanzler Adenauer an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, 8.5.1950	224
Nr. 52	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, Regierungserklärung, 9.5.1950	225
Nr. 53	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Generalkommissar für den Plan Monnet vom 23.5.1950, Aufzeichnung (Auszug)	227
Nr. 54	Leiter der Abteilung Europa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Seydoux, Aufzeichnung, 5.6.1950 (Auszug)	230
Nr. 55	Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Bericht, 15.6.1950 (Auszug)	232
Nr. 56	Generalkommissar für den Plan Monnet an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, Telegramm, 14.9.1950	236

Nr. 57	Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Hallstein an Generalkommissar für den Plan Monnet, Memorandum, 13.10.1950	237
Nr. 58	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman an Hohen Kommissar Grandval, 9.1.1951	243
Nr. 59	Generalkommissar für den Plan Monnet an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, Aufzeichnung, 9.3.1951	244
Nr. 60	Ministerialrat im Bundesministerium der Justiz Ophüls, Aufzeichnung, 10.4.1951	246
Nr. 61	Bundeskanzler Adenauer an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, 18.4.1951	249
Nr. 62	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman an Bundeskanzler Adenauer, 18.4.1951	250
Nr. 63	Bundeskanzler Adenauer an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, 19.4.1951	251
Nr. 64	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman an Bundeskanzler Adenauer, 21.4.1951	252
Nr. 65	Generalkommissar für den Plan Monnet an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, Memorandum, 8.5.1951	252
Nr. 66	Leiter der Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Sauvagnargues, Aufzeichnung, 26.6.1952	253
Nr. 67	Botschaftsrat von Walther an Auswärtiges Amt, 2.7.1952	255
Nr. 68	Ministerien für Auswärtige Angelegenheiten Frankreichs und Italiens, Memorandum, 23.7.1952	257
Nr. 69	Referat Politische Gemeinschaft im Auswärtigen Amt, Aufzeichnung, 10.1952	259
Nr. 70	Leiter der Abteilung Europa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Seydoux, Aufzeichnung, 2.1.1953	262
Nr. 71	Konferenz der Sechs Außenminister der Europäischen Gemeinschaft für Kohle und Stahl vom 9.3.1953, Protokoll, 16.3.1953 (Auszug)	265
Nr. 72	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 13.5.1953 (Auszug)	268
Nr. 73	Leiter der Abteilung Europa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Seydoux an Diplomatische Vertretungen, Zirkulartelegamm, 13.8.1953	269
Nr. 74	Bundeskanzler Adenauer an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Bidault, 14.9.1953	271
Nr. 75	Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Hallstein an Diplomatische Vertretungen Paris etc., 21./22.10.1953	273

Nr. 76	Generalsekretär im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Parodi an Diplomatische Vertretungen Bonn etc., Telegramm, 1.12.1953	278
Nr. 77	Gesandter Ophüls, Aufzeichnung, 19.2.1954	280
Nr. 78	Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Hallstein an Diplomatische Vertretungen, Telegramm, 27.3.1954	284

I.3

Nr. 79	Bundesminister für Gesamtdeutsche Fragen Kaiser, Denkschrift, 12.1.1950 (Auszug)	285
Nr. 80	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman vom 15.1.1950, Aufzeichnung, 15.1.1950	287
Nr. 81	Bundeskanzler Adenauer, Rede vor der Presse in Bonn, 4.3.1950 (Auszug)	291
Nr. 82	Hoher Kommissar Grandval an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, Telegramm, 5.12.1950	294
Nr. 83	Auswärtiges Amt, Memorandum, 9.8.1951	296
Nr. 84	Bundeskanzler Adenauer an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, 31.1.1952	298
Nr. 85	Abgeordneter Schröter (CDU), Aktennotiz, 2.1952 (Auszug)	300
Nr. 86	Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Hallstein an Hohen Kommissar François-Poncet, 22.2.1952	302
Nr. 87	Bundeskanzler Adenauer an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, nebst Anlagen 1 und 2, 19.3.1952	303
Nr. 88	Botschafter Grandval an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, Telegramm, 14.5.1952	306
Nr. 89	Unterabteilung Saar im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 30.10.1952	308
Nr. 90	Leiter der Unterabteilung Saar im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Maillard, Aufzeichnung, 19.1.1953	318
Nr. 91	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Minister für Auswärtige Angelegenheiten Bidault vom 26.2.1953, Bericht	319
Nr. 92	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Minister für Auswärtige Angelegenheiten Bidault vom 12.5.1953, Wortprotokoll (Auszug)	321
Nr. 93	Bundeskanzler Adenauer an Hohen Kommissar François-Poncet, 25.6.1953	325
Nr. 94	Auswärtiges Amt, Arbeitspapier, 5.10.1953	330

Nr. 95	Unterabteilung Saar im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten an Minister Bidault, Aufzeichnung, 23.10.1953	338
Nr. 96	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Hohem Kommissar François-Poncet vom 3.11.1953, Kurzprotokoll	341
Nr. 97	Leiter der Abteilung Europa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Seydoux an Diplomatische Vertretungen London etc., Telegramm, 10.3.1954	347
Nr. 98	Auswärtiges Amt, Vorentwurf eines deutsch-französischen Einigungsprotokolls über die Saar, 11.3.1954	350
Nr. 99	Bundeskanzler Adenauer und Stellvertretender Präsident des Ministerrates Teitgen, Entwurf eines deutsch-französischen Einigungsprotokolls über die Saar, 20.5.1954	352
Nr. 100	Präsident des Ministerrates Mendès France an Diplomatische Vertretungen, Zirkulartelegramm, 23.9.1954	354
Nr. 101	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Präsident des Ministerrates Mendès France vom 19.10.1954, Aufzeichnung (Auszug)	355
Nr. 102	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 22.10.1954 (Auszug)	359
Nr. 103	Abkommen zwischen der Bundesrepublik Deutschland und der Französischen Republik über das Saarstatut, 23.10.1954	361
Nr. 104	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 19.11.1954 (Auszug)	364
Nr. 105	Botschafter Blankenhorn an Botschaft Paris, Telegramm, 13.12.1954 (nicht abgesandt)	366
Nr. 106	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Präsident des Ministerrates Mendès France vom 14.1.1955, Aufzeichnung	367
Nr. 107	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 7.3.1955	368
Nr. 108	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pinay an Bundeskanzler Adenauer, 22.3.1955	371
Nr. 109	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pinay vom 29.4.1955, Bericht	372

I.4

Nr. 110	Stellvertretender Leiter des Bundespresseamtes Böx, Pressenotiz, 5.12.1949 . .	374
Nr. 111	Abteilung Europa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 18.4.1950	375
Nr. 112	Generalkommissar für den Plan Monnet an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, 14.10.1950	376
Nr. 113	Präsident des Ministerrates Pleven, Regierungserklärung, 24.10.1950	379

Nr. 114	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 25.10.1950 (Auszug)	383
Nr. 115	Geheimrat Roediger an Auswärtiges Amt, 16.5.1951	384
Nr. 116	Alliierte Hohe Kommission an Regierungen Frankreichs, Großbritanniens und der USA, 8.6.1951	390
Nr. 117	Deutsche Delegation bei der Konferenz für die Organisation einer Europäischen Armee, Aufzeichnung, 9.11.1951	393
Nr. 118	Ministerialrat im Bundesministerium der Finanzen Vialon, Aufzeichnung, 28.1.1952	397
Nr. 119	Leiter des Referats Atlantik-Pakt im Auswärtigen Amt von Hassell , Aufzeichnung, 5.2.1952	399
Nr. 120	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman an Diplomatische Vertretungen, Zirkulartelegamm, 4.3.1952	405
Nr. 121	Leiter der Abteilung Europa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Seydoux, Aufzeichnung, 2.5.1952	407
Nr. 122	Sitzung der Bundesregierung vom 17.6.1952, Protokoll (Auszug)	411
Nr. 123	Botschaftsrat von Walther an Auswärtiges Amt, 18.6.1952	412
Nr. 124	Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 28.1.1953	414
Nr. 125	Sitzung des Lenkungsausschusses des Interimsausschusses der Konferenz zur Schaffung einer Europäischen Verteidigungsgemeinschaft vom 20.2.1953, Bericht, 25.2.1953 (Auszug)	421
Nr. 126	Sitzung des Lenkungsausschusses des Interimsausschusses der Konferenz zur Schaffung einer Europäischen Verteidigungsgemeinschaft vom 21.2.1953, Bericht, 25.2.1953 (Auszug)	423
Nr. 127	Leiter der Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Sauvagnargues, Aufzeichnung, 2.12.1953	424
Nr. 128	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Blankenhorn, Aufzeichnung, 16.12.1953	425
Nr. 129	Legationsrat im Auswärtigen Amt Heuseler an Legationssekretär Noebel, Aufzeichnung, 8.6.1954	428
Nr. 130	Präsident des Ministerrates Mendès France an Diplomatische Vertretungen London etc., Telegramm, 6.7.1954	430
Nr. 131	Unterabteilung für Abkommen im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 20.7.1954 (Auszug).	432
Nr. 132	Präsident des Ministerrates Mendès France an Hohen Kommissar François-Poncet, Telegramm, 26.7.1954	434
Nr. 133	Präsident des Ministerrates Mendès France an Botschafter Bonnet, Telegramm, 13.8.1954	435

Nr. 134	Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Protokoll zur Anwendung des Vertrages über die Europäische Verteidigungsgemeinschaft, 13.8.1954	438
Nr. 135	Leiter der französischen Delegation in der Ständigen Nordatlantikgruppe Valluy an Leiter des Allgemeinen Generalstabs der Streitkräfte Guillaume, 13.8.1954	445
Nr. 136	Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Hallstein an Diplomatische Vertretungen Brüssel etc., Telegramm, 24.8.1954	450
Nr. 137	Gesandter von Welck an Diplomatische Vertretungen Brüssel, etc., Telegramm, 28.8.1954	451
Nr. 138	Präsident des Ministerrates Mendès France an Diplomatische Vertretungen Bonn, Washington, London, Telegramm, 2.9.1954	455
Nr. 139	Präsident des Ministerrates Mendès France an Diplomatische Vertretungen Bonn etc., Telegramm, 18.9.1954	456
Nr. 140	Regierung der Bundesrepublik Deutschland, Aide-Mémoire, 23.9.1954	459
Nr. 141	Präsident des Ministerrates Mendès France an Diplomatische Vertretungen, Zirkulartelegamm, 7.10.1954	461
Nr. 142	Auswärtiges Amt, Kurzprotokoll über den Verlauf der Pariser Konferenzen vom 19. bis 23.10.1954	464

II.1

Nr. 143	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pinay an Botschafter Joxe, Telegramm, 10.6.1955	470
Nr. 144	Auswärtiges Amt, Aufzeichnung, 11.6.1955	472
Nr. 145	Unterabteilung Osteuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 1.7.1955 (Auszug)	476
Nr. 146	Unterredung zwischen Präsident des Ministerrates Faure und Botschafter Blankenhorn vom 19.7.1955, Aufzeichnung, 20.7.1955	481
Nr. 147	Auswärtiges Amt, Aufzeichnung, 23.-28.7.1955 (Auszug)	483
Nr. 148	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 28.8.1955	485
Nr. 149	Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 28.9.1955	486
Nr. 150	Unterabteilungsleiter in der Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Legendre, Aufzeichnung, 17.10.1955	489
Nr. 151	Botschafter von Maltzan an Auswärtiges Amt, 4.11.1955	492
Nr. 152	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pinay, Zirkularaufzeichnung, 25.11.1955	498

Nr. 153	Botschafter von Maltzan, Erklärung auf der Konferenz der Missionschefs in Bonn, 8.12.1955 (Auszug)	507
Nr. 154	Geschäftsträger de Margerie an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pinay, 22.12.1955	508
Nr. 155	Bundesminister des Auswärtigen Brentano an Bundeskanzler Adenauer, 28.3.1956 (Auszug)	514
Nr. 156	Unterredung mit Generaldirektor im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten de Margerie vom 5.4.1956, Aufzeichnung, 5.4.1956 (Auszug)	519
Nr. 157	Präsident des Ministerrates Mollet an Bundeskanzler Adenauer, 13.4.1956 . .	521
Nr. 158	Botschaft Paris an Auswärtiges Amt, Aufzeichnung, 25.4.1956 (Auszug) . . .	522
Nr. 159	Sekretariat für Konferenzen im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 1.5.1956	528
Nr. 160	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Präsident des Ministerrates Mollet vom 4.6.1956, Aufzeichnung (Auszug)	530
Nr. 161	Geschäftsträger de Margerie an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pineau, 26.7.1956 (Auszug)	534
Nr. 162	Legationsrat im Auswärtigen Amt Arnold, Aufzeichnung, 13.8.1956	539
Nr. 163	Unterredung zwischen Präsident des Ministerrates Mollet und Bundeskanzler Adenauer vom 6.11.1956, Wortprotokoll	541
Nr. 164	Bundeskanzler Adenauer an Bundesminister des Auswärtigen Brentano, 4.12.1956	547
Nr. 165	Bundeskanzler Adenauer, Pressekonferenz im Bundeshaus in Bonn, 25.1.1957 (Auszug)	549
Nr. 166	Botschafter von Maltzan, Erklärung auf der Konferenz der Missionschefs in Berlin, 25.4.1957	550
Nr. 167	Vortragender Legationsrat im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten de Menthon, Aufzeichnung, 29.5.1957 (Auszug)	553
Nr. 168	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pineau an Diplomatische Vertretungen London etc., Telegramm, 7.6.1957	556
Nr. 169	Botschafter Couve de Murville an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pineau, Telegramm, 19.10.1957	558
Nr. 170	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Präsident des Ministerrates Gaillard vom 15.12.1957, Aufzeichnung, 15.12.1957	559
Nr. 171	Legationsrat im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Cauzé de Nazelle, Aufzeichnung, 20.12.1957 (Auszug)	564
Nr. 172	Botschafter von Maltzan an Auswärtiges Amt, 5.3.1958	568

Nr. 173	Unterredung zwischen Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pineau und Bundesminister des Auswärtigen von Brentano vom 28.3.1958, Protokoll, 31.3.1958	573
Nr. 174	Botschafter Couve de Murville an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pineau, Telegramm, 2.5.1958	578
Nr. 175	Botschafter Blankenhorn an Bundeskanzler Adenauer und Bundesminister des Auswärtigen von Brentano, Telegramm, 23.5.1958	580

II.2

Nr. 176	Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Hallstein, Aufzeichnung, 30.3.1955 . . .	582
Nr. 177	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pinay an Diplomatische Vertretungen, Zirkulartelegamm, 10.6.1955	587
Nr. 178	Auswärtiges Amt, Ressortbesprechung vom 25.6.1955, Kurzprotokoll	589
Nr. 179	Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten an französische Delegation für die Verhandlungen über den Gemeinsamen Markt und EURATOM, Instruktionen, 7.1955	592
Nr. 180	Bundeskanzler Adenauer an die Bundesminister, 19.1.1956	596
Nr. 181	Bundesminister für Wirtschaft Erhard an Bundesminister des Auswärtigen von Brentano, 26.5.1956	598
Nr. 182	Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Hallstein an Auswärtiges Amt, Telegramm, 30.5.1956	601
Nr. 183	Kabinett des Staatssekretärs im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 25.6.1956	603
Nr. 184	Französische Delegation bei der Konferenz für den Gemeinsamen Markt und EURATOM, Aufzeichnung, 19.9.1956	604
Nr. 185	Bundesminister für Atomfragen Strauß an Bundesminister des Auswärtigen von Brentano, 1.10.1956	608
Nr. 186	Auswärtiges Amt, Aufzeichnung, 19.10.1956	610
Nr. 187	Ministerialdirigent im Auswärtigen Amt Carstens an Staatssekretär Hallstein, Telegramm, 22.10.1956	612
Nr. 188	Arbeitsgruppe deutscher und französischer Sachverständiger zu EURATOM und dem Gemeinsamen Markt, Aufzeichnung, 6.11.1956	614
Nr. 189	Staatssekretär im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Faure an Botschafter Couve de Murville, Telegramm, 13.11.1956	616
Nr. 190	Französische Delegation bei der Konferenz für den Gemeinsamen Markt und EURATOM, Erklärung, 16.11.1956 (Auszug)	618

Nr. 191	Bundesminister des Auswärtigen von Brentano an Bundeskanzler Adenauer, 8.12.1956	621
Nr. 192	Bundeskanzler Adenauer an Präsident des Ministerrates Mollet, 14.1.1957 . .	623
Nr. 193	Regierung der Bundesrepublik Deutschland, Memorandum, 22.1.1957 (Auszug)	625
Nr. 194	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pineau an Diplomatische Vertretungen Brüssel etc., Telegramm, 2.2.1957	629
Nr. 195	Ministerialdirigent im Auswärtigen Amt Carstens an Diplomatische Vertretungen, Fernschreiben, 7.2.1957	631
Nr. 196	Ministerialdirigent im Auswärtigen Amt Carstens an Diplomatische Vertretungen, Telegramm, 20.2.1957	632
Nr. 197	Bundesminister des Auswärtigen von Brentano an Bundesminister für Vertriebene, Flüchtlinge und Kriegsgeschädigte Oberländer, 11.3.1957	633
Nr. 198	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt van Scherpenberg, Aufzeichnung, 1.10.1957	635
Nr. 199	Vortragender Legationsrat im Auswärtigen Amt Hartlieb, Aufzeichnung, 17.5.1958	640

II.3

Nr. 200	Bundeskanzler Adenauer an Staatssekretär im Bundeskanzleramt a.D. Lenz, 4.8.1955	643
Nr. 201	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pinay an Diplomatische Vertretungen, Zirkulartelegramm, 9.9.1955	645
Nr. 202	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Pinay an Botschafter François- Poncet, Telegramm, 25.10.1955	646
Nr. 203	Auswärtiges Amt, Ressortbesprechung vom 19.12.1955, Aufzeichnung, 19.12.1955	647
Nr. 204	Generaldirektion Politik im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 28.1.1956	652
Nr. 205	Gesandter Lahr und Botschafter von Maltzan an Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Hallstein, Fernschreiben, 21.2.1956	655
Nr. 206	Gesandter Jansen an Auswärtiges Amt, 27.4.1956	657
Nr. 207	Vertrag zwischen der Bundesrepublik Deutschland und der Französischen Republik zur Regelung der Saarfrage, 27.10.1956 (Auszug)	658
Nr. 208	Bundeskanzler Adenauer, Ansprache im Stadttheater in Saarbrücken, 1.1.1957	662
Nr. 209	Präsident des Ministerrates Mollet an Bundeskanzler Adenauer, 11.1.1957 . .	664

II.4

Nr. 210	Unterabteilungsleiter in der Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Legendre, Aufzeichnung, 24.6.1955	665
Nr. 211	Allgemeine Richtlinien für die französisch-deutsche Rüstungskooperation, 29.7.1955	666
Nr. 212	Interministerielle Sitzung über die deutsch-französische Rüstungskooperation vom 7.11.1955, Protokoll, 15.11.1955	667
Nr. 213	Staatssekretär im Ministerium für die Nationale Verteidigung und die Armeen Crouzier, Bericht, 15.12.1955	671
Nr. 214	Regierung der Französischen Republik an Regierung der Bundesrepublik Deutschland, Memorandum, 25.9.1956	674
Nr. 215	Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 3.11.1956	676
Nr. 216	Aufzeichnung über die französisch-deutsche Rüstungskooperation, 21.12.1956	677
Nr. 217	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 17.1.1957 (Auszug)	678
Nr. 218	Regierung der Französischen Republik, Projet de Fondation occidentale pour la recherche scientifique, 11.1957	679
Nr. 219	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatssekretär im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Faure vom 16.11.1957, Aufzeichnung	682
Nr. 220	Unterredung zwischen Bundesminister für Verteidigung Strauß und Minister für die Nationale Verteidigung und die Armeen Chaban-Delmas vom 20.11.1957, Aufzeichnung (Auszug)	689
Nr. 221	Minister für die Nationale Verteidigung und die Armeen Chaban-Delmas, Bundesminister für Verteidigung Strauß und Minister der Verteidigung Taviani, Protokoll, 25.11.1957	694
Nr. 222	Unterredung zwischen Minister für die Nationale Verteidigung und die Armeen Chaban-Delmas, Bundesminister für Verteidigung Strauß und Minister der Verteidigung Taviani vom 7.4.1958, Bericht	696

III.1

Nr. 223	Bundesminister des Auswärtigen von Brentano an Botschaft Washington, Telegramm, 16.6.1958	698
Nr. 224	Gesandter Jansen an Auswärtiges Amt, 19.6.1958	699
Nr. 225	Geschäftsträger Leduc an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Couve de Murville, 17.7.1958	702

Nr. 226	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 18.7.1958 (Auszug)	707
Nr. 227	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Präsident des Ministerrates de Gaulle vom 14.9.1958, Protokoll	708
Nr. 228	Vortragender Legationsrat im Auswärtigen Amt Müller-Roschach an Ministerialdirektor Carstens, Aufzeichnung, 20.11.1958	711
Nr. 229	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Carstens an Diplomatische Vertretungen, Telegramm, 29.11.1958	712
Nr. 230	Bundeskanzler Adenauer an Präsident des Ministerrates de Gaulle, 11.12.1958	713
Nr. 231	Bundesminister des Auswärtigen von Brentano an Botschafter von Maltzan, 22.12.1958	716
Nr. 232	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Carstens an Bundesminister von Brentano, Aufzeichnung, 30.12.1958 (Auszug)	717
Nr. 233	Unterredung zwischen Staatspräsident de Gaulle und Bundeskanzler Adenauer vom 4.3.1959, Sprechzettel, 28.2.1959	724
Nr. 234	Staatspräsident de Gaulle, Pressekonferenz im Elyséepalast, 25.3.1959 (Auszug)	725
Nr. 235	Bundesminister des Auswärtigen von Brentano an Diplomatische Vertretungen, Fernschreiben, 6.5.1959	728
Nr. 236	Minister für Auswärtige Angelegenheiten Couve de Murville, Erklärung auf der Genfer Außenministerkonferenz, 13.5.1959	729
Nr. 237	Bundeskanzler Adenauer an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Couve de Murville, 23.6.1959	731
Nr. 238	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Carstens an Staatssekretär van Scherpenberg, Aufzeichnung, 17.7.1959 (Auszug)	732
Nr. 239	Staatssekretär im Presse- und Informationsamt von Eckardt an Bundeskanzler Adenauer, 17.8.1959 (Auszug)	736
Nr. 240	Legationsrat im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten Raimond, Aufzeichnung, 9.9.1959	736
Nr. 241	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 7.10.1959 (Auszug)	740
Nr. 242	Staatspräsident de Gaulle an Präsident Eisenhower, 20.10.1959	741
Nr. 243	Gesandter Jansen an Auswärtiges Amt, Telegramm, 16.11.1959	743
Nr. 244	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 2.12.1959, Bericht (Auszug)	746
Nr. 245	Konferenz der Staats- bzw. Regierungschefs der Bundesrepublik, Frankreichs, Großbritanniens und der USA, Adenauer, de Gaulle, Macmillan und Eisenhower, vom 19.12.1959, Bericht (Auszug)	749

Nr. 246	Abteilung Europa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 27.2.1960	752
Nr. 247	Botschafter Blankenhorn an Bundeskanzler Adenauer und Bundesminister des Auswärtigen von Brentano, Telegramm, 9.5.1960	756
Nr. 248	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 12.5.1960 (Auszug)	757
Nr. 249	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 14.5.1960, Bericht (Auszug)	759
Nr. 250	Abteilung Europa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 28.5.1960 (Auszug)	764
Nr. 251	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 11.11.1960 (Auszug)	766
Nr. 252	Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 30.11.1960	768
Nr. 253	Botschafter Blankenhorn an Auswärtiges Amt, Drahtbericht, 4.5.1961 (Auszug)	770
Nr. 254	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 26.10.1961 (Auszug)	773
Nr. 255	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 9.12.1961, Bericht (Auszug)	776
Nr. 256	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 15.2.1962, Bericht (Auszug)	782

III.2

Nr. 257	Präsident des Ministerrates de Gaulle an Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 13.8.1958	787
Nr. 258	Präsident des Ministerrates de Gaulle, Memorandum, 17.9.1958	787
Nr. 259	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 8.10.1958 (Auszug)	789
Nr. 260	Unterredung bei Botschafter Blankenhorn vom 19.11.1958, Aufzeichnung, 20.11.1958	790
Nr. 261	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Carstens an Botschafter Blankenhorn, 20.11.1958	794
Nr. 262	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 16.2.1959 (Auszug)	799
Nr. 263	Premierminister Debré, Rede auf der Pariser Messe, 15.5.1959 (Auszug)	801
Nr. 264	Bundesminister des Auswärtigen von Brentano an die Außenminister Belgiens, Frankreichs, Italiens, Luxemburgs und der Niederlande, Wigny, Couve de Murville, Pella, Schaus und Luns, Memorandum, 13.10.1959	804

Nr. 265	Generalsekretär des Ministeriums für Auswärtige Angelegenheiten de Carbonnel an Botschafter Gorse, Telegramm, 28.10.1959	806
Nr. 266	Staatspräsident de Gaulle, Ansprache vor der Militärakademie Saint Cyr, 3.11.1959	807
Nr. 267	Staatssekretär im Auswärtigen Amt van Scherpenberg an Diplomatische Vertretungen, Telegramm, 14.2.1960	808
Nr. 268	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 14.6.1960 (Auszug)	809
Nr. 269	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Finanz- und Wirtschaftsminister a.D. Pinay vom 4.7.1960, Bericht (Auszug)	812
Nr. 270	Botschafter Blankenhorn an Bundeskanzler Adenauer, 8.7.1960	815
Nr. 271	Botschafter Blankenhorn an Bundesminister des Auswärtigen von Brentano und Staatssekretär van Scherpenberg, Fernschreiben, 27.7.1960	817
Nr. 272	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 30.7.1960, Bericht (Auszug)	819
Nr. 273	Bundeskanzler Adenauer an Staatspräsident de Gaulle, 15.8.1960	824
Nr. 274	Staatspräsident de Gaulle, Pressekonferenz im Elysée-Palast, 5.9.1960 (Auszug)	826
Nr. 275	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 9.9.1960 (Auszug)	829
Nr. 276	Unterredung zwischen Minister für Auswärtige Angelegenheiten Couve de Murville und Staatssekretär im Auswärtigen Amt Carstens vom 17.9.1960, Aufzeichnung, 19.9.1960	832
Nr. 277	Staatspräsident de Gaulle an Premierminister Debré, Direktiven, 30.9.1960	835
Nr. 278	Bundeskanzler Adenauer an Staatspräsident de Gaulle, 8.10.1960	836
Nr. 279	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt von Etdorf an Diplomatische Vertretungen, Telegramm, 26.10.1960	840
Nr. 280	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 9.2.1961, Bericht (Auszug)	840
Nr. 281	Konferenz der Staats- bzw. Regierungschefs der EWG-Staaten vom 10./ 11.2.1961, Protokoll, 15.2.1961	844
Nr. 282	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 24.5.1961 (Auszug)	850
Nr. 283	Auswärtiges Amt, Aufzeichnung, 7.6.1961	853
Nr. 284	Botschafter Blankenhorn an Auswärtiges Amt, 27.6.1961	857
Nr. 285	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Jansen an Diplomatische Vertretungen, Telegramm, 19.7.1961	860
Nr. 286	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 9.12.1961, Bericht (Auszug)	863

- Nr. 287 Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Jansen an Bundesminister Schröder, Aufzeichnung, 29.12.1961 866
- Nr. 288 Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 15.2.1962, Bericht (Auszug) 871
- Nr. 289 Botschafter Blankenhorn und Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Jansen an Auswärtiges Amt, Telegramm, 17.4.1962 879

III.3

- Nr. 290 Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Carstens an Bundesminister von Brentano, Aufzeichnung, 22.12.1959 882
- Nr. 291 Bundesminister des Auswärtigen von Brentano an Ministerialdirektor Carstens, 5.1.1960 884
- Nr. 292 Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Janz an Staatssekretär van Scherpenberg, Aufzeichnung, 29.4.1960 884
- Nr. 293 Botschafter Blankenhorn an Auswärtiges Amt, Fernschreiben, 27.5.1960 . . . 886
- Nr. 294 Vortragender Legationsrat I im Auswärtigen Amt Frank an Botschaft Paris, 30.6.1960 887
- Nr. 295 Botschafter Blankenhorn an Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Carstens, 8.7.1960 888
- Nr. 296 Vertrag zwischen der Bundesrepublik Deutschland und der Französischen Republik über Leistungen zugunsten französischer Staatsangehöriger, die von nationalsozialistischen Verfolgungsmaßnahmen betroffen worden sind, 15.7.1960 889
- Nr. 297 Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Carstens an Botschafter Blankenhorn, 21.7.1960 891
- Nr. 298 Gesandter Boltze an Bundesminister des Auswärtigen Schröder, Aufzeichnung, 23.6.1962 893
- Nr. 299 Abkommen zwischen der Bundesrepublik Deutschland und der Französischen Republik zur Regelung verschiedener Grenzfragen, 31.7.1962 895

III.4

- Nr. 300 Staatspräsident de Gaulle, Pressekonferenz im Elysée-Palast, 15.5.1962 (Auszug). 899
- Nr. 301 Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 13.6.1962 905
- Nr. 302 Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 3.7.1962, Bericht (Auszug) 907

Nr. 303	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 4.7.1962, Bericht	911
Nr. 304	Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Carstens an Auswärtiges Amt, Telegramm, 22.7.1962	915
Nr. 305	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 5.9.1962, Bericht (Auszug)	917
Nr. 306	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 12.11.1962	920
Nr. 307	Gesandter Knoke an Auswärtiges Amt, Fernschreiben, 27.12.1962	921
Nr. 308	Staatspräsident de Gaulle, Pressekonferenz im Elysée-Palast, 14.1.1963 (Auszug)	924
Nr. 309	Ministerialdirektor im Auswärtigen Amt Jansen an Bundesminister Schröder, Aufzeichnung, 20.1.1963	930
Nr. 310	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 21.1.1963, Aufzeichnung, 25.1.1963 (Auszug)	931
Nr. 311	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 22.1.1963, Aufzeichnung, 25.1.1963 (Auszug)	941
Nr. 312	Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle, Gemeinsame Erklärung, 22.1.1963	950
Nr. 313	Vertrag zwischen der Bundesrepublik Deutschland und der Französischen Republik über die deutsch-französische Zusammenarbeit, 22.1.1963	951
Nr. 314	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 23.1.1963, Bericht	955
Nr. 315	Bundesminister des Auswärtigen Schröder an Diplomatische Vertretungen, Fernschreiben, 30.1.1963	957
Nr. 316	Bundeskanzler Adenauer, Rede vor der CDU/CSU-Bundestagsfraktion, 5.2.1963 (Auszug)	961
Nr. 317	Unterredung zwischen Bundesminister der Verteidigung von Hassel und Minister für die Armeen Messmer vom 20.3.1963, Aufzeichnung, 23.3.1963	968
Nr. 318	Botschafter Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 27.6.1963	970
Nr. 319	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 4.7.1963, Aufzeichnung, 9.7.1963 (Auszug)	972
Nr. 320	Unterredung zwischen Bundesminister für Wirtschaft Erhard und Staatspräsident de Gaulle vom 4.7.1963, Aufzeichnung, 11.7.1963	980
Nr. 321	Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Staatspräsident de Gaulle vom 4.7.1963, Sitzungsniederschrift (Auszug)	983
Nr. 322	Abkommen zwischen der Regierung der Bundesrepublik Deutschland und der Regierung der Französischen Republik über die Errichtung des deutsch-französischen Jugendwerkes, 5.7.1963	988

Nr. 323	Botschafter Blankenhorn an Bundesminister des Auswärtigen Schröder, 10.7.1963 (Auszug)	992
Nr. 324	Gesandter Knoke an Auswärtiges Amt, Fernschreiben, 29.7.1963	994
Nr. 325	Botschafter Blankenhorn an Bundesminister des Auswärtigen Schröder, Aufzeichnung, 21.10.1963 (Auszug)	995

I.
„Que faire de l'Allemagne?“:
Die deutsch-französischen Beziehungen 1949–1955

I.1
Frankreich und die „deutsche Frage“ im Zeichen des Besatzungsstatuts

Nr. 1

Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman an Hohen Kommissar
François-Poncet, Nr. 1, Entwurf, 8. 1949 (nicht abgesandt)¹

AMAE, Europe 1944–1960, Allemagne, Bd. 371, Bl. 32–41

A.S politique française en Allemagne. –

Au moment où vous allez prendre vos fonctions de Haut-Commissaire de la République en Allemagne, je crois nécessaire de vous préciser qu'elle est, aux yeux du Gouvernement, la politique que vous aurez à suivre en Allemagne.

Lorsqu'au mois d'avril dernier, nous avons décidé, mes collègues américain, britannique et moi-même, de remplacer les Commandants en Chef alliés par des Hauts-Commissaires², nous n'avons pas seulement voulu faire un geste en mettant sous les ordres de civils les services du Contrôle allié en Allemagne. Nous avons voulu franchir, en ce qui concerne ce contrôle, une nouvelle étape coïncidant avec celle que constitue, en ce qui concerne la gestion des affaires en Allemagne, la création d'un Gouvernement de l'Allemagne Occidentale. Les deux questions sont liées, comme l'ont été du reste la Loi Fondamentale (Constitution provisoire) et le Statut d'occupation.³

Il est nécessaire de rappeler les conditions dans lesquelles les Commandants en Chef ont eu à remplir leur mission. Installés en Allemagne, au lendemain même de la capitulation,⁴ ils se sont trouvés en face d'un vide complet et d'une désorganisation totale de l'appareil administratif. Il n'est que juste de leur rendre un témoignage mérité pour l'oeuvre qu'ils ont accomplie: quatre années après la capitulation, les Etats allemands ont été reconstitués, la vie politique organisée, l'économie redressée. Cette oeuvre a permis la seconde étape: celle de l'organisation fédérale.

¹ Das Datum des Dokuments ergibt sich aus der Einordnung in der Akte zwischen dem 20. und 26. 8. 1949. Das Konzept stammt wahrscheinlich vom ehemaligen Leiter der Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten de Leusse. Auf einem Entwurf Nr. 2 findet sich die Kopfmarginalie: „On n'a finalement rien envoyé. P.L. 25/VIII/49“ (AMAE, Europe 1944–1960, Allemagne, Bd. 371, Bl. 42).

² Mit dem am 21. 9. 1949 erfolgenden Inkrafttreten des Besatzungsstatuts vom 10. 4. 1949 (EA 1949, S. 2074f.) übernahm die Alliierte Hohe Kommission ihre Aufgabe als oberstes Organ der alliierten Besatzungsverwaltung.

³ Zu den Beschlüssen der Washingtoner Außenministerkonferenz vom 5.–8. 4. 1949 vgl. das „Dreimächte-Kommuniqué über Deutschland“ in: ebd., S. 2074.

⁴ Zur Kapitulation der deutschen Wehrmacht vgl. den Wortlaut der Urkunde vom 8. 5. 1945, in: ebd. 1946/47, S. 212f.

Vous allez donc vous trouver en face d'un Gouvernement central allemand. Celui-ci, appuyé sur un Parlement élu au suffrage universel⁵, représentera le peuple allemand.

A cet égard, il est important de rappeler que l'acte de capitulation a remis entre les mains des Puissances alliées l'autorité suprême en Allemagne.⁶ Les accords de Washington ont confirmé ces pouvoirs exceptionnels.⁷ En fait, comme en droit, la souveraineté allemande est limitée par l'autorité suprême que nous conservons.

Le Gouvernement fédéral allemand aura certainement tendance à vouloir revendiquer sa pleine souveraineté, et, sous le prétexte de la démocratie, essaiera de déborder les limites, parfois floues il faut bien le reconnaître, qui lui ont été fixées par le Statut d'occupation. Vous aurez à veiller au maintien de l'autorité alliée qui reste suprême. Tant sur le plan international, que sur le plan purement allemand, il est encore trop tôt pour rendre à l'Allemagne une souveraineté totale qu'elle devra acquérir peu à peu, en faisant elle-même la preuve qu'elle a acquis la maturité politique suffisante.

Il est clair malheureusement que vous aurez à utiliser, dans l'exercice de vos pouvoirs, deux instruments qui sont loin d'être parfaits: la Constitution provisoire et le Statut d'occupation.

En ce qui concerne le premier, vous connaissez les principes d'organisation politique de l'Allemagne que nous avons tenté de faire prévaloir. Les compromis intervenus à Londres en 1948 entre alliés,⁸ et à Bonn en 1949 entre les principaux partis politiques allemands,⁹ ne nous ont donné à cet égard que de faibles satisfactions. Il est évident, pour ne parler que des domaines les plus importants, que la constitution de la Chambre Basse et ses pouvoirs d'une part, le rôle confié à l'Etat fédéral en matière financière de l'autre, ont donné au pouvoir central une forme très affaiblie de véritable fédéralisme. Le Gouvernement français avait pourtant toujours cru et il croit encore que pour assurer aussi bien à la France sa sécurité qu'à l'Allemagne une vraie démocratie, la forme fédérale de l'Etat était nécessaire. La solution intervenue est loin d'être parfaite. Mais c'est surtout dans sa pratique que l'on pourra juger de la Loi Fondamentale. Et il sera nécessaire que vos services, et vous-même, veillez avec une scrupuleuse attention au respect des principes qui ont été si péniblement fixés. Là encore vous aurez certainement à lutter contre la tendance centraliste du Gouvernement fédéral, de la Chambre et des partis politiques.

Quelle sera dans ce double domaine de la souveraineté allemande et de l'exercice des pouvoirs du Gouvernement fédéral, l'attitude de nos Alliés? Ceci m'amène à vous parler du second texte qui sert de Charte à la Haute Commission: le Statut d'occupation et son corollaire sur l'exercice du Contrôle. Après de longues et difficiles négociations nous avons dû souscrire d'importantes concessions: nous avons en fait renoncé à la règle de l'unanimité, et par conséquent au droit de veto. Sauf le cas nécessairement rare de modification d'un accord international, et celui intéressant la Constitution provisoire, les décisions seront prises à la majorité, avec des possibilités d'appel plus ou moins long aux Gouvernements. Il est à craindre que vous ne vous heurtiez à des divergences d'opinion avec vos collègues, même sur des points

⁵ Bei den Wahlen zum Ersten Deutschen Bundestag am 14.8.1949 erhielten die CDU/CSU 31,0, SPD 29,2%, F.D.P./DVP/BDV 11,9%, KPD 5,7% und Sonstige 21,1% der Stimmen (Schwarz, Ära Adenauer 1949–1957, S. 475). Zur Konstituierung der Bundesregierung am 20.9.1949 vgl. AdG 1948/49, S. 2072A.

⁶ S. die „Erklärung in Anbetracht der Niederlage Deutschlands und der Übernahme der obersten Regierungsgewalt hinsichtlich Deutschlands durch die Regierungen der Vereinigten Staaten von Amerika, der Union der Sozialistischen Sowjetrepubliken, des Vereinigten Königreichs und der Provisorischen Regierung der Französischen Republik“ vom 5.6.1945 in: Münch (Hrsg.), Dokumente, S. 19–24.

⁷ S. das „Abkommen über Dreimächtekontrolle“ vom 10.4.1949, in: EA 1949, S. 2075f.

⁸ Zur Londoner Sechs-Mächte-Konferenz vom 23.2.–6.3. u. 20.4.–2.6.1948 vgl. FRUS 1948, Bd. 2, S. 75–337; das Schlußkommuniqué vom 7.6.1948 in: EA 1948, S. 1437–1439.

⁹ Zur Arbeit des Parlamentarischen Rates vgl. Der Parlamentarische Rat 1948–1949. Akten, 5 Bde.

fondamentaux. Les rapports personnels que vous entretenez avec M. McCloy et le Général Robertson joueront un grand rôle dans la solution de ces divergences. Il vous appartiendra néanmoins de me renseigner avec autant de précision que de rapidité pour que je puisse, le cas échéant, intervenir directement à Londres et à Washington.

Maintien de l'autorité suprême alliée, garantie du jeu des institutions fédérales, défense vis-à-vis de nos Alliés des intérêts français en Allemagne, telles sont les lignes générales qu'il vous appartiendra de suivre dans l'exercice de vos fonctions.

Je voudrais aborder maintenant certains points particuliers de notre politique en Allemagne.

Et tout d'abord, la question de l'organisation du contrôle. Pour des raisons évidentes, les Gouvernements militaires ont dû faire de l'administration directe, et intervenir d'une manière incessante dans la vie quotidienne des Allemands. Cette pratique, qui répondait à l'origine à une nécessité, doit être aujourd'hui écartée: sous réserve bien entendu des matières dites réservées, vos services devront se borner à conseiller et à contrôler l'administration compétente. Ils n'interviendront directement que dans la mesure où les Autorités allemandes auront fait défaut ou pris une décision ou une mesure contraires aux intérêts alliés ou aux buts de l'occupation. C'est dans la plupart des cas plus un rôle de tuteur qu'un rôle de censeur que devront jouer les organismes alliés.

Il est une question maintes fois soulevée par l'opinion publique allemande et sur laquelle je vous demande de maintenir une position très ferme: celle des réparations et des démantèlements. Nous avons déjà dû consentir à ce sujet des concessions importantes: les listes établies par accord tripartite après de longues négociations doivent être considérées comme définitives.¹⁰ Il est nécessaire que les futurs dirigeants allemands soient parfaitement informés de notre intention de ne plus rouvrir de discussions sur cette question. Il est nécessaire aussi qu'ils comprennent que toute attitude démagogique qu'ils croiraient devoir prendre à ce sujet ne pourrait qu'entraver un heureux développement de nos relations mutuelles.

Il en va de même pour la Sarre. Cette question n'a, à vrai dire, jamais été soulevée officiellement par des hommes politiques allemands. Mais elle risque de l'être. Vos interlocuteurs devront comprendre qu'à nos yeux il n'y a plus de question sarroise entre la France et l'Allemagne. Le détachement de la Sarre de l'Allemagne, son rattachement économique à la France, son indépendance politique, en un mot son Statut, approuvé par nos Alliés anglo-saxons, est définitif. Rouvrir cette question serait prendre une lourde responsabilité au moment où nos deux peuples ont un intérêt essentiel à rechercher une base solide pour établir leurs rapports futurs.

Et ceci m'amène à vous entretenir de l'adhésion de l'Allemagne au Conseil de l'Europe.¹¹ Le Gouvernement français estime que ce but doit être atteint: c'est en effet dans le cadre plus vaste de l'Europe, au sein de nations démocratiques et pacifiques, coopérant à une oeuvre commune, que la reconstruction politique et économique de l'Allemagne, inévitable par ailleurs, présente le moins de dangers. Mais cette adhésion ne peut être immédiate. Vous

¹⁰ Vgl. das „Kommuniqué der drei Militärgouverneure über die verbotenen und beschränkten Industrien in den drei Besatzungszonen“ und das „Abkommen über in der amerikanischen, der britischen und der französischen Zone Deutschlands verbotenen und beschränkten Industrien“ vom 13.4.1949, in: EA 1949, S. 2165 u. 2165–2168; Dok. Nr. 2f.

¹¹ Der Europarat mit Sitz in Straßburg war am 5.5.1949 von Belgien, Dänemark, Frankreich, Großbritannien, Irland, Italien, Luxemburg, den Niederlanden, Norwegen und Schweden gegründet worden (Satzung in: BGBl 1950, S. 263–273). Zur Frage des Beitritts der Bundesrepublik Deutschland vgl. Dok. Nr. 2, 3, 5 u. 49.

connaissez les inquiétudes de l'opinion publique française, et les réactions en particulier de l'opinion alsacienne plus spécialement nerveuse, lorsqu'il a été question dans la presse de la participation de délégués allemands à des congrès européens. J'estime que sans doute l'année prochaine un geste pourra être fait dans cette voie.

J'ajoute que si l'accession de l'Allemagne au Conseil de l'Europe peut être envisagé dans un avenir qui n'est pas très éloigné, il n'en va pas de même de son adhésion au Pacte de l'Atlantique.¹² Celui-ci constitue une alliance de caractère militaire à laquelle l'Allemagne, désarmée et démilitarisée, ne peut prétendre souscrire.

La participation allemande au plan Marshall¹³ se pose par contre d'une manière immédiate. J'ai donné mon accord, à Washington, à l'extension à l'Allemagne de la procédure générale de l'ECA. L'Allemagne sera donc amenée à signer un traité bilatéral avec les Etats-Unis.¹⁴ Le fait que le Gouvernement de Washington supporte une très lourde contribution au relèvement économique de l'Allemagne ne doit néanmoins pas écarter les autres Puissances occupantes, et en particulier la France, du contrôle de la vie économique allemande. Vous aurez à veiller avec soin à ce que les liens particuliers qui uniront le Gouvernement allemand au Gouvernement des Etats-Unis, et les responsabilités spéciales de ce dernier en Allemagne, ne tournent pas à l'éviction de la France dans un domaine d'autant plus important qu'il touche, non seulement à sa sécurité, mais à ses intérêts économiques et industriels.

La question de Berlin présente deux aspects: l'un qui touche à nos rapports avec l'Union Soviétique et sur lequel je reviendrai plus loin, l'autre purement allemand. Les dirigeants berlinois n'ont eu que trop tendance depuis le blocus de l'ex-capitale du Reich¹⁵ à se mettre en avant: en présentant la population de la ville comme le champion de la démocratie, en essayant par tous les moyens de faire de Berlin le douzième land de l'Allemagne occidentale.¹⁶ Nous nous sommes toujours opposés à cette dernière solution, et vous voudrez bien continuer, si le cas venait à être soulevé à nouveau, à vous y opposer. La coupure de l'Allemagne est, en fait, un fait qui a pour nous l'avantage d'écarter de l'organisation de l'Allemagne occidentale les éléments prussiens qui ont toujours poussé l'ancien Reich à la centralisation et au nationalisme. Nous entendons ne pas être privés de cet avantage. Certes, et c'est un argument dont se servent notamment les Américains, les hommes politiques berlinois ont peut-être une valeur supérieure à leurs collègues de l'Allemagne occidentale: mais je ne vois pas là une raison suffisante pour leur donner une place qu'ils sauraient rendre importante dans une organisation qui n'en est qu'à ses faibles débuts et qui doit répondre, pour assurer la paix à l'Europe, à des qualifications bien différentes de celles qui ont toujours été le propre de la Prusse et de sa capitale.

¹² Zur Frage des Beitritts der Bundesrepublik zur NATO vgl. Dok. Nr. 113f., 116, 118, 120, 124, 127f., 134, 137, 139–142.

¹³ Vgl. den Wortlaut der Rede Außenminister Marshalls vom 5.6.1947 in: EA 1947, S. 821.

¹⁴ Zum „Dreimächte-Kommuniqué über Deutschland“ und dem am 15.12.1949 unterzeichneten „Abkommen über Wirtschaftliche Zusammenarbeit zwischen den Vereinigten Staaten von Amerika und der Bundesrepublik Deutschlands“ s. Anm. 3 bzw. BGBl 1950, S. 9–21.

¹⁵ Zur Berlin-Blockade 1948 vgl. Reichhardt/Treutler/Lampe (Bearb.), Berlin, Quellen und Dokumente 1945–1951, 2. Halbband, Nr. 809–885.

¹⁶ Zu den von der französischen Regierung, aber auch von Adenauer abgelehnten deutschen Bestrebungen, Berlin (West) den Status eines 12. Bundeslandes zu geben, s. die Wortprotokolle der Unterredungen zwischen Adenauer und der Alliierten Hohen Kommission vom 14.10. u. vom 20.10.1949 in: AAPD, Adenauer und die Hohen Kommissare 1949–1951, S. 433, 440–446, 449, 454f.; zur französischen Haltung auch Stellvertretender Hoher Kommissar Bérard, Tagebuchaufzeichnungen vom 10., 12., 13., 14. u. 20.10.1949, in: Bérard, Ambassadeur, Bd. 2, S. 226–231, 234f.

Il est possible du reste que les Berlinois soient indirectement appuyés dans leur tentative par l'Union Soviétique elle-même qui ne serait pas mécontente d'installer dans une Allemagne occidentale qu'elle redoute, un véritable „cheval de Troie“. C'est une raison supplémentaire pour nous de nous méfier et de ne pas nous laisser mettre devant un fait accompli.

Depuis la fin du printemps 1948, où l'on pouvait craindre le pire de l'évolution de la crise berlinoise, l'atmosphère s'est considérablement détendue. Les conversations entre Occidentaux et Soviétiques ont repris; le dernier Conseil des Ministres des Affaires Etrangères s'est terminé par un accord partiel qui, tout en maintenant le statu quo en Allemagne, écarte la reprise du blocus brutal de Berlin et par là des risques évidents.¹⁷ Nous pouvions craindre à la fois un accord plus vaste, ou une rupture complète: la solution intervenue était la meilleure. Ebauchées à Paris, les conversations avec l'U.R.S.S. continuent à Berlin.¹⁸ Nous avons intérêt à ce que sur le plan purement technique elles aboutissent; nous avons également intérêt à ce qu'elles continuent; nous n'avons par contre aucun intérêt à ce qu'elles débordent le cadre limité dans lequel elles ont été engagées.

[Schuman]

¹⁷ Zur Konferenz des vom 23.5.–20.6.1949 tagenden Rats der Außenminister der Vier Mächte s. FRUS 1949, Bd. 3, S. 913–1065; das Schlußkommuniqué vom 20.6.1949 in: EA 1949, S. 2327f.

¹⁸ Vgl. AdG 1948/49, S. 2066D, 2083C, 2098G.

Nr. 2

Bundeskanzler Adenauer, Interview mit der Wochenzeitung „Die Zeit“, 3.11.1949

„Die Zeit“, 3.11.1949

Deutschland und Frankreich

Ein Gespräch der Zeit mit dem Bundeskanzler Dr. Adenauer¹

Die Zeit: Welche Bedeutung messen Sie, Herr Bundeskanzler, innerhalb der gesamteuropäischen Politik dem deutsch-französischen Verhältnis zu?

Bundeskanzler: Die allergrößte Bedeutung. Ich bin, wie Sie wissen, Rheinländer, und ich habe meine engere Heimat immer als eine natürliche Brücke zwischen Frankreich und Deutschland erlebt. Wohl weiß ich, daß viel historisches Gestrüpp den beiden Völkern die Aussicht versperrt und den Weg zueinander erschwert. Aber im heutigen Stadium Europas sind „Erbfeindschaften“ völlig unzeitgemäß geworden. Ich bin daher entschlossen, die deutsch-französischen Beziehungen zu einem Angelpunkt meiner Politik zu machen. Ein Bundeskanzler muß zugleich guter Deutscher und guter Europäer sein. Weil ich beides zu sein wünsche, muß ich eine deutsch-französische Verständigung anstreben. Eine solche Politik darf nicht dahin mißdeutet werden, daß sie pro-französisch und womöglich antibritisch wäre. Es handelt sich für uns keinesfalls darum, eine ausländische Macht gegen die andere auszu-

¹ Das Interview führte Ernst Friedländer; wiederabgedruckt in: Lademacher/Mühlhausen (Hrsg.), Petersberger Abkommen, Nr. 62; vgl. Adenauer, Erinnerungen 1945–1953, S. 255; Frei/Friedländer (Hrsg.), Ernst Friedländer, S. 246; BDFD III, Dok. Nr. 1f.

spielen. Die Freundschaft mit England ist ebenso wesentlich wie die mit Frankreich. Aber eine Freundschaft mit Frankreich bedarf größerer Anstrengungen, weil sie bisher stärker gehemmt war. Sie wird zu einem Angelpunkt unserer Politik, weil sie der Wunde Punkt unserer Politik ist.²

Die Zeit: Glauben Sie, daß eine solche Politik die volle Unterstützung des deutschen Volkes finden wird?

Bundeskanzler: Das deutsche Volk besteht aus sehr verschiedenen Menschen. Man kann niemals auf die Zustimmung aller rechnen. Aber ich glaube sagen zu dürfen, daß die Verständigung mit Frankreich heute in Deutschland populärer ist als zu irgendeinem Zeitpunkt vor 1945. Sie war vielleicht unmittelbar nach dem Zusammenbruch noch volkstümlicher als heute. In den letzten viereinhalb Jahren ist manches geschehen, was zu erneuten Hemmungen, zu erneuten Mißverständnissen Anlaß geben konnte. Aber die Grundtendenz ist in Deutschland gleichgeblieben. Und besonders die jüngere Generation bei uns, wie übrigens auch bei anderen Völkern, hat die Notwendigkeit einer europäischen Einigung mit erfreulicher Klarheit erfaßt. Gerade die jungen Deutschen wissen, daß diese Einigung unmöglich ist, wenn Frankreich und Deutschland sich nicht verstehen. Ich bin daher davon überzeugt, daß eine konstruktive Frankreichpolitik der Bundesregierung auf eine günstige Resonanz im deutschen Volk rechnen kann.

Die Zeit: Welche konkreten Hindernisse erschweren, Ihrer Auffassung nach, eine deutsch-französische Verständigung?

Bundeskanzler: Da ist natürlich die Saar. Aber lassen Sie mich zunächst einmal von dieser Frage ganz absehen. Denn auch das Saarproblem wird erst verständlich, wenn man es im Zusammenhang mit dem französischen Sicherheitsbedürfnis betrachtet, und das gleiche gilt etwa für die Demontage.³ Die Sicherheitsfrage ist tatsächlich die Kernfrage des deutsch-französischen Verhältnisses. In ihr sind auch die wirklichen, die konkreten Hindernisse für eine Verständigung enthalten. Und das ist im wesentlichen eine Sache des Maßes, mit der Gefahr der Maßlosigkeit auf beiden Seiten. Wenn Frankreich zuviel Sicherheit fordert, ohne dabei auf die dringendsten deutschen Erfordernisse zu achten, so wird sich unsere Haltung verhärtet. Wenn umgekehrt wir zuwenig Sicherheit zu bieten haben, so wird Frankreich zu keiner Verständigung mit uns gelangen. Es kommt also darauf an, das richtige Maß der Sicherheit zu finden.

Die Zeit: Was könnte von unserer Seite getan werden, um dieses richtige Maß zu finden?

Bundeskanzler: Zunächst einmal dies: daß wir die Sicherheitsfrage weder rundweg leugnen noch bagatellisieren. Es nützt nichts, daß wir tatsächlich ungefährlich sind, sondern es kommt darauf an, ob Frankreich uns für gefährlich hält. Die Psychologie hinkt immer hinter der realen geschichtlichen Entwicklung her. Ob uns das heutige französische Sicherheitsbedürfnis überholt vorkommt, ob es tatsächlich überholt ist, dies alles ist nicht entscheidend. Auch wenn Frankreich sich im Irrtum befindet, so ist sein Verlangen nach Sicherheit doch psychologisch vorhanden und also eine politische Tatsache, mit der wir zu rechnen haben. Wir tun daher gut daran, wenn wir auch uns überflüssig erscheinende Sicherheiten in Kauf nehmen, sofern unsere Existenz hierdurch nicht ernstlich gefährdet wird. Wir müssen nicht überall ein „kaudinisches Joch“ wittern. Je weniger wir dies tun, je weniger wir in unseren Reaktionen eine nationale Überempfindlichkeit zeigen, um so eher wird Frankreich sich dazu ver-

² Zu Adenauers grundsätzlicher Haltung gegenüber Frankreich s. a. seine Regierungserklärung vom 20.9.1949 in: BT, Sten. Ber., Bd. 1, S. 30, und seinen Artikel „Der richtige Weg“ in: „Schwyzer Nachrichten“ vom 29.6.1949 (StBKAH, NL Adenauer, 02.02).

³ Zur Demontageproblematik vgl. Dok. Nr. 1 u. 3; BDFD II, Dok. Nr. 1–11.

stehen, seinerseits seine Forderungen nicht zu überspannen. Unsere Politik muß nicht starr, sondern elastisch sein. Es gibt hierfür wohl kaum ein besseres Beispiel als die Möglichkeiten, die sich für uns aus dem Ruhrstatut⁴ ergeben.

Die Zeit: Welchen Zusammenhang sehen Sie zwischen dem Ruhrstatut und der deutsch-französischen Verständigung?

Bundeskanzler: Der Zusammenhang ist recht eng. Von uns aus gesehen ist eine internationale Ruhrkontrollbehörde in Deutschland entweder ein „kaudinisches Joch“, oder aber sie ist der erste Schritt zu einer Kontrolle der gesamten westeuropäischen Schwerindustrie. Ich glaube, daß die zweite Auffassung sinnvoller und zukunftsreicher ist. Ich bin zudem der Ansicht, daß die Ruhrbehörde als eine politische Realität zu gelten hat, auf die man nicht nur mit Gefühlen reagieren darf. Schmollwinkel sind nicht die richtigen Antworten auf politische Realitäten. Wenn wir uns zu Ruhrstatut und Ruhrbehörde einfach negativ verhalten, so wird Frankreich dies als Zeichen eines deutschen Nationalismus bewerten, als einen Trotz, der alle Kontrollen ablehnt. Diese Haltung würde wie eine passive Resistenz gegen die Sicherheit überhaupt wirken. Gerade das muß vermieden werden.

Die Zeit: Sind Sie der Meinung, daß wir durch einen vollberechtigten Delegierten in der Ruhrbehörde vertreten sein sollten?

Bundeskanzler: Unbedingt. Unser Eintritt in die Ruhrbehörde wird, wie ich glaube, sowohl von dieser selbst wie von den Hohen Kommissaren aufrichtig gewünscht.⁵ Und wir selbst können unsere Position nur verbessern, wenn wir in der Ruhrbehörde vertreten sind. Unsere lebenswichtigen Interessen an der Ruhr können wir wirksam nur innerhalb der Behörde zur Geltung bringen, und zwar erst dann, wenn wir dort einen stimmberechtigten Vertreter haben und nicht nur einen Beobachter, wie dies jetzt der Fall ist. Wir müssen gar nicht von vornherein annehmen, daß unser Delegierter mit seinen drei von insgesamt fünfzehn Stimmen doch nur immer überstimmt würde. Es wäre geradezu töricht, die Arbeit in der Ruhrbehörde als eine Front aller gegen einen anzusehen. Unsere Bereitschaft zur Mitarbeit dort wird wahrscheinlich zu einem Prüfstein unseres guten Willens in der Sicherheitsfrage werden. Frankreich weiß dies sehr wohl. Aber ich kann Ihnen versichern, daß auch die Bundesregierung sich darüber im klaren ist und entsprechend handeln wird.

Die Zeit: Sie erwähnten vorhin das Saargebiet. Würden Sie eine Mitgliedschaft Deutschlands im Europa-Rat⁶ ablehnen, falls das Saargebiet dort Mitglied würde?

Bundeskanzler: Ich halte es für sehr bedauerlich, daß die Saarfrage überhaupt mit der Europafrage verknüpft worden ist. Das ist nicht von uns aus geschehen. Es erscheint mir wesentlich, daß diese beiden Fragen in Zukunft getrennt gehalten werden. Ich würde es nicht für eine weise Politik halten, wenn Frankreich die Aufnahme Deutschlands in den Europa-Rat von einer

⁴ Vgl. den Text des „Abkommens über eine internationale Kontrolle der Ruhr“ (Ruhrstatut) vom 28. 4. 1949 in: EA 1949, S. 2197–2204.

⁵ Zum Beitritt der Bundesrepublik zur Ruhrbehörde, der am 30. 11. 1949 erfolgte, vgl. Dok. Nr. 3; die Wortprotokolle der Unterredungen zwischen Adenauer und der Alliierten Hohen Kommission vom 14. u. 20. 10., 22. 11., 8. u. 16. 12. 1949 in: AAPD, Adenauer und die Hohen Kommissare 1949–1951, S. 434, 455–457, 475–478, 36, 58–60; Kabinettsitzung vom 25. 10. 1949, in: Kabinettsprotokolle, Bd. 1, S. 148–150; Bundeskanzler Adenauer an Hohen Kommissar Robertson, 30. 11. 1949; ders. an Hohen Kommissar François-Poncet, 16. 12. 1949, in: Adenauer, Briefe 1949–1951, Nr. 149 u. 156; BDFD II, Dok. Nr. 12.

⁶ Zur Frage des deutschen Beitritts zum Europarat vgl. Dok. Nr. 1, 3, 5 u. 49.

gleichzeitigen Aufnahme des Saargebiets abhängig machen sollte.⁷ Aber ebensowenig weise wäre es, wenn wir erklärten, daß eine Mitgliedschaft des Saargebietes die deutsche Mitgliedschaft ausschliesse. Man sollte aus diesen Mitgliedschaften kein Handelsgeschäft mit Bedingungen machen. Die Saarfrage kann endgültig erst in einem Friedensvertrag mit Deutschland geklärt werden, und der Europa-Rat ist ohnehin nicht befugt, einer solchen Regelung vorzugreifen. Ich könnte mir sehr viel eher denken, daß eine unmittelbare deutsch-französische Fühlungnahme das Saarproblem einer Lösung näher bringen könnte.

Die Zeit: Sehen Sie eine Parallele zwischen unserer Mitgliedschaft im Europa-Rat und unserer Vertretung in der Ruhrbehörde?

Bundeskanzler: Diese Parallele ist fraglos vorhanden. Jedenfalls insoweit, als ich der Meinung bin, daß Deutschland im eigenen und im europäischen Interesse vorbehaltlos bereit sein muß, im Europa-Rat mitzuarbeiten. Sollte Deutschland eingeladen werden, dem Europa-Rat beizutreten, so besteht kein Zweifel, daß die Bundesregierung eine solche Einladung annehmen würde. Ich bin überzeugt, daß dies ganz im gleichen Sinne wie die Mitarbeit in der Ruhrbehörde dem deutsch-französischen Verhältnis förderlich sein müßte. Und ich halte gerade Straßburg für ein besonders hoffnungsvolles Symbol der Verständigung unserer beiden Völker.

Die Zeit: Wie steht es mit der Frage der Gleichberechtigung für den Fall einer deutschen Mitgliedschaft im Europa-Rat?

Bundeskanzler: Ob wir, solange wir keine eigene Außenpolitik und keinen eigenen Außenminister haben,⁸ im Ministerausschuß des Europa-Rats nicht vertreten sein können, ist nicht unbedingt sicher.⁹ In der Beratenden Versammlung wären wir gleichberechtigt. Im Gesamt-Europa-Rat würden wir aber als „assoziertes Mitglied“ gelten, solange wir am Ministerausschuß nicht beteiligt wären.¹⁰ Ich halte diesen Unterschied um so weniger für entscheidend, als das Schwergewicht eines echten europäischen Föderalismus in der Beratenden Versammlung liegt. Zu nationaler Empfindlichkeit bietet die „assozierte Mitgliedschaft“ keinerlei Anlaß. Und je weniger wir uns empfindlich zeigen, desto weniger Sicherheitsbefürchtungen werden wir hervorrufen. Wir sind nicht gefährlich. Warum sollen wir, um der lieben Eitelkeit willen, so tun, als ob wir es wären?

Die Zeit: Was ließe sich auf kulturellem Gebiet tun, um ein besseres wechselseitiges Verständnis der beiden Völker herbeizuführen?

⁷ Zu dem von der französischen Regierung aufgestellten Junktim zwischen dem Beitritt der Saar und der Bundesrepublik zum Europarat vgl. Botschafter Bruce an Außenminister Acheson, Telegramm Nr. 3212, 3.8.1949, Geheim; ders. an Außenminister Acheson, Telegramm Nr. 4505, 29.10.1949, Geheim, Priorität, in: FRUS 1949, Bd. 3, S. 480–482, 491f.; Dok. Nr. 3.

⁸ Zur Errichtung des Auswärtigen Amtes am 15.3.1951 nach der Revision des Besatzungsstatuts vom 6.3.1951 vgl. Bundeskanzler Adenauer an Hohen Kommissar François-Poncet, 8. u. 15.3.1951, in: Adenauer, Briefe 1949–1951, Nr. 406 u. 411; der Wortlaut des revidierten Besatzungsstatuts, in: EA 1951, S. 3829f. Zur Reaktion in Frankreich vgl. *Le Monde*, 7.3.1951, „Révision du statut d'occupation en Allemagne“.

⁹ Vgl. Dok. Nr. 5.

¹⁰ Vgl. Art. 5a der Satzung des Europarates vom 5.5.1949, in: BGBl 1950, S. 265. Daß die Bundesrepublik zunächst nur als Assoziiertes Mitglied aufgenommen werden könne, hatte Adenauer im September 1949 vom Vizepräsidenten der Beratenden Versammlung des Europarates, Lord Layton, erfahren (PA, Abt. 2, Bd. 581, Bl. 16, Vizepräsident der Beratenden Versammlung des Europarates Layton an Bundeskanzler Adenauer, 21.10.1949).

Bundeskanzler: Es kann gar nicht genug deutsch-französische Begegnungen, gar nicht genug deutsch-französischen Kulturaustausch geben. Ich meine damit nicht eine Kulturpropaganda, wie Frankreich sie während der ersten Jahre nach Kriegsende in der französischen Zone Deutschlands betrieben hat. Hier war der politische Einschlag zu deutlich und die Beziehung zu einseitig. Auch müßte sich eine wirkliche Kulturfreundschaft Frankreichs für uns auf das ganze Bundesgebiet erstrecken. Ich werde jede Bestrebung in dieser Richtung von ganzem Herzen unterstützen. Hierbei denke ich natürlich zunächst an den Austausch von Hochschullehrern und Studenten, an Konzerte und Vorträge, an Erleichterungen privater Reisen. Aber man darf das Wort „Kultur“ nicht so eng fassen. Ich könnte mir aber auch einen „Arbeiteraustausch“ in gewissem Umfange denken, der mittelbar für die Kultur beider Länder von großem Vorteil wäre. Auf all diesen Gebieten ist bisher viel zu wenig geschehen. Und ich hätte auch keine Einwendungen, wenn amerikanisches Kapital auf dem Umweg über Frankreich nach Deutschland flösse. Auch eine solche Beteiligung Frankreichs an deutschen Wirtschaftsunternehmungen würde beide Völker einander näher bringen und so manche Sicherheitsbefürchtungen entkräften.¹¹

Die Zeit: Ist es richtig, wenn wir Ihre Gesamteinstellung zum deutsch-französischen Verhältnis als optimistisch deuten?

Bundeskanzler: Ich bin Realpolitiker. Gerade deshalb bin ich überzeugt, daß der Schwung der gesamten Europäischen Bewegung auch die deutsch-französische Verständigung vorwärts-treiben wird. Im übrigen habe ich, als alter Mann, die Tugend der Geduld gelernt. Man darf nicht zuviel von heute auf morgen erwarten, nicht zu schnell enttäuscht werden. Ich glaube fest daran, daß in der Sicherheitsfrage, bei gutem Willen auf beiden Seiten, das rechte Maß gefunden werden kann. Und sobald es gefunden ist, wird für die Beziehungen beider Völker zueinander eine neue und bessere Epoche beginnen. Da haben Sie meinen Optimismus.

¹¹ Zum Gedanken der französischen Kapitalbeteiligung an der deutschen Stahlindustrie vgl. Adenauers Unterredung mit den Alliierten Hohen Kommissaren vom 14.10.1949, in: AAPD, Adenauer und die Hohen Kommissare 1949–1951, S. 435; s.a. BDFD II, Dok. Nr. 10.

Nr. 3

Unterredung zwischen Bundeskanzler Adenauer und Alliiertes Hoher Kommission vom 15.11.1949, Verlaufsprotokoll¹

AAPD, Adenauer und die Hohen Kommissare 1949–1951, Nr. 2

Robertson leitet die Erörterung ein. Die Hohen Kommissare beabsichtigen heute, das Schreiben zu besprechen, das der Herr Bundeskanzler am 1. November an die Hohe Kommission gerichtet habe² und gleichzeitig in Verbindung damit die Ergebnisse der Pariser Konferenz vom 10. bis 11. November 1949.³ Die Pariser Konferenz habe sich über eine viel größere

¹ An der Besprechung nahmen teil: Adenauer, Bérard, Blankenhorn, François-Poncet, Handley-Derry, Hays, Joos, McCloy, O'Neill, Pauls, Robertson, Slater.

² S. Bundeskanzler Adenauer an Hohen Kommissar Robertson, 1.11.1949, in: Adenauer, Briefe 1949–1951, Nr. 134; ein schärfer formulierter erster Entwurf des Schreibens in: Lademacher/Mühlhausen (Hrsg.), Petersberger Abkommen, S. 373, Anm. 2.

³ Zur Pariser Außenministerkonferenz vom 9. u. 10.11.1949 vgl. FRUS 1949, Bd. 3, S. 305–308, 632–638; Lademacher/Mühlhausen (Hrsg.), Petersberger Abkommen, Nr. 71; das Schlußkommuniqué vom 11.11.1949 in: EA 1950, S. 3153f., Anm. 7; s.a. Dok. Nr. 49.

Gruppe von Fragen erstreckt als die Fragen, die im Schreiben des Herrn Bundeskanzlers vom 1. November zur Erörterung gestellt worden seien. Aber auch über das Schreiben des Herrn Bundeskanzlers hinausgehende Probleme sollten in der Erörterung zwischen der Hohen Kommission und dem Herrn Bundeskanzler behandelt werden. Die Instruktionen der Außenminister an die Hohe Kommission⁴ stellten ein Programm und ein Ganzes dar, auf Grund dessen die alliierte Politik in Deutschland neu geordnet werden sollte. Ziel dieser Politik sei die Eingliederung Deutschlands in die Gemeinschaft der europäischen Völker. Das engere Ziel sei, sowohl normalere Verhältnisse innerhalb Deutschlands als auch normalere Beziehungen Deutschlands zu seinen Nachbarländern herzustellen. Dabei blieben selbstverständlich entsprechend dem Besatzungsstatut gewisse Gebiete den Besatzungsmächten vorbehalten, so auch alle Fragen, die mit dem Problem der Sicherheit zusammenhängen.⁵ Das in Paris ausgearbeitete Programm sollte die Zeit bis zur Revision des Besatzungsstatuts ausfüllen. Vor Ablauf der im Besatzungsstatut gewährten Revisionsfrist⁶ sollten Änderungen des Statuts nicht vorgenommen werden. Andererseits sollte durch Interpretation des Statuts und durch eine weitere Entwicklung des in Paris festgelegten Programms der Weg geebnet werden, um die Lage Deutschlands normaler zu gestalten. Zu den Punkten, die auf der Pariser Konferenz eine Regelung gefunden hätten, gehörten folgende:

1. Zulassung Deutschlands zum Europarat⁷ als assoziiertes Mitglied. Für diesen Schritt sei der Weg vorbereitet. Eine formelle Entscheidung hierüber werde der Ministerrat auf seiner kommenden Tagung treffen. Hinsichtlich der sich daraus ergebenden weiteren Maßnahmen für Deutschland müsse man sich später noch unterhalten.
2. Teilnahme Deutschlands an einer großen Zahl von internationalen Organisationen. Die Außenminister seien bereit, daß Deutschland seinen Platz in diesen Organisationen einnehme. Es beständen aber gewisse Schwierigkeiten verfassungsrechtlicher Natur. Ein von den alliierten Regierungen eingesetzter Studiausschuß habe sich mit diesem Problem befaßt. Der von diesem Ausschuß verfaßte Bericht sei von der Konferenz angenommen und den Hohen Kommissaren als Richtlinien zur Verfügung gestellt worden.⁸ Auf Grund dieser Richtlinien sollten die einzelnen Fälle geprüft und mit der Bundesregierung erörtert werden.
3. Beseitigung des Kriegszustandes. Hierüber müsse später ausgiebig gesprochen werden. Es handele sich hier um ein kompliziertes technisches und juristisches Problem. Wenn die Konferenz in Paris hierüber eine Entscheidung nicht getroffen habe, dann nur deshalb, weil es ein kompliziertes technisches Problem sei.
4. Kontrolle des deutschen Schiffsbaus. Nach wie vor seien für den Schiffsbau die Viermächte-Abkommen maßgebend, nach welchen der Schiffsbau verboten oder beschränkt worden sei. Deutschland sei nach diesen Regelungen verpflichtet, zunächst den Wiederaufbau seiner Küstenschifffahrt durchzuführen, bevor es in die Lage versetzt werde, Schiffe für den

⁴ Die Instruktionen wurden übermittelt in: Außenminister Acheson an Amtierenden Außenminister Webb, Telegramm Nr. 4723, 11.11.1949, Streng geheim; ders. an dens., Telegramm Nr. 4724, 11.11.1949, Geheim, in: FRUS 1949, Bd. 3, S. 635–638 u. 306–308.

⁵ Vgl. Art. 2 des Besatzungsstatuts vom 10.4.1949, in: EA 1949, S. 2074f.

⁶ Eine Revision des Besatzungsstatuts durch die westlichen Alliierten sollte gemäß Art. 9 in einem Zeitraum zwischen 12 und 18 Monaten nach Inkrafttreten des Statuts vom 21.9.1949 erfolgen (ebd., S. 2075).

⁷ Vgl. Dok. Nr. 1f., 5 u. 49.

⁸ Zum Bericht der Alliierten Sachverständigengruppe vgl. Anm. 4: Außenminister Acheson an Amtierenden Außenminister Webb, Telegramm Nr. 4724, 11.11.1949, Geheim.

Ozeanverkehr zu bauen.⁹ Die Konferenz habe festgestellt, daß Deutschland diese Bedingung erfüllt habe und daß es von nun an in die Lage versetzt werde, eine beschränkte Anzahl von Spezialschiffen zu bauen, die hinsichtlich Schnelligkeit und Größe gegenüber den Ozeanschiffen dritter Länder konkurrenzfähig sein würden. Über die sich daraus ergebenden Einzelheiten müsse später noch ausführlich gesprochen werden.

5. Die deutschen Vertretungen im Ausland. Auf der Konferenz sei beschlossen worden, Deutschland die Möglichkeit zu geben, konsularische und wirtschaftliche Vertretungen ins Ausland zu entsenden. Zur Organisation dieser Missionen und zur Koordinierung der von der Bundesregierung an diese Missionen zu erteilenden Instruktionen könne ein Büro eingerichtet werden.¹⁰
6. Haltung der alliierten Regierungen und der Bundesregierung gegenüber der Ostzonenrepublik. Alle diese Fragen seien Teile des Programms. Seine erfolgreiche Durchführung verlange große Anstrengungen auf beiden Seiten. Die alliierten Regierungen seien der Ansicht, daß sie hierdurch einen sehr großzügigen Beitrag leisten. Auf keinen Fall dürften die damit von den Alliierten gemachten Konzessionen deutscherseits weitergehende Forderungen auslösen. Das Aide-Mémoire des Herrn Bundeskanzler vom 7. November,¹¹ das die Hohen Kommissare in Paris erreicht habe, habe den Zweck gehabt, die Grundideen der Note vom 1. November zu konkretisieren. Dies sei in zweifacher Hinsicht geschehen, einmal durch Hinweis auf die volle Mitgliedschaft Deutschlands am Ruhrstatut¹² und durch die Zusammenarbeit auf dem Gebiete des Sicherheitsabkommens.¹³ Diese Mitteilung vom 7. November sei von großer Bedeutung gewesen. Sie müsse als eine wesentliche Unterstützung gewertet werden. Heute würden sie gerne aus dem Munde des Herrn Bundeskanzlers eine Bestätigung dieser zwei wichtigen Punkte hören. In diesem Zusammenhang läge es den westlichen Alliierten daran, eine Bestätigung der Bundesregierung auch hinsichtlich der Frage der Dekartellisierung zu erfahren, und zwar ausschließlich unter dem Gesichtspunkt der Sicherheit. Angesichts der Änderung des bisherigen Programms der Reparationen¹⁴ habe die Dekartellisierung eine noch größere Bedeutung erlangt als zuvor. Die Verantwortung auf diesem Gebiet sei heute bereits zwischen deutschen und alliierten Behörden geteilt. Die Grundideen dieser Politik seien im Gesetz Nr. 75 von den Alliierten festgelegt.¹⁵ Einzelheiten und Ausführungen lägen in deutscher Hand. Es komme den Hohen

⁹ Nach dem „Abkommen über in der amerikanischen, der britischen und der französischen Zone Deutschlands verbotene und beschränkte Industrien“ vom 13.4.1949 durfte Deutschland Hochseeschiffe bis zu 7200 BRT, Küstenschiffe bis zu 2700 BRT und Fischereischiffe bis zu 650 BRT bauen (vgl. Dok. Nr. 1, Anm. 10).

¹⁰ Zur Gründung des Organisationsbüros für konsularisch-wirtschaftliche Vertretungen im Ausland unter der Leitung des Staatsrats Haas vgl. Bundeskanzler Adenauer an Bundesminister für Wirtschaft Erhard, 19.11.1949, in: Adenauer, Briefe 1949–1951, Nr. 143; Haas, Lebenserinnerungen, S. 203–208.

¹¹ S. Bundeskanzler Adenauer an Regierung der Französischen Republik, Aide-mémoire, 7.11.1949, in: Lademacher/Mühlhausen (Hrsg.), Petersberger Abkommen, Nr. 70.

¹² Vgl. Dok. Nr. 2, Anm. 4.

¹³ Vgl. das „Kommuniqué über die Errichtung eines Militärischen Sicherheitsamtes für die Westzonen Deutschlands durch die Vereinigten Staaten, das Vereinigte Königreich und Frankreich“ vom 17.1.1949, in: EA 1949, S. 2163–2165.

¹⁴ Vgl. Anm. 4: Außenminister Acheson an Amtierenden Außenminister Webb, Telegramm Nr. 4723, 11.11.1949, Streng geheim.

¹⁵ S. den Wortlaut des „Gesetz[es] Nr. 75 über die Umgestaltung des deutschen Kohlebergbaus und der deutschen Eisen- und Stahlindustrie“ für das amerikanische und britische Kontrollgebiet vom 10.11.1948, in: Gesetzblatt der Verwaltung des Vereinigten Wirtschaftsgebietes, 1947 bis 1949, Beilage Nr. 1 zum Gesetzblatt der Verwaltung des Vereinigten Wirtschaftsgebietes, 1949, S. 1–15.

Kommissaren darauf an, daß die Bundesregierung ihre Bereitschaft, auf diesem Gebiet, besonders hinsichtlich des Gesetzes Nr. 75, zu kooperieren, ausdrücklich bestätige.

Zum Reparationsprogramm und zur Demontage müsse er in erster Linie auf die Dinge verweisen, die unter allen Umständen aufrechterhalten werden müßten, und er erwarte, daß deutscherseits auf diesem Gebiet keine Schwierigkeiten bereitet würden. Hierzu gehörten:

1. Die Industrien der Kategorie I (Kriegserzeugung). Hier könne keine Änderung eintreten.
2. Keine Änderung könne auch hinsichtlich der Dekartellierungsmaßnahmen eintreten. Diese hätten mit der Reparation nichts zu tun, sondern beträfen in erster Linie militärische Einrichtungen verschiedenster Art.
3. Kein Einverständnis könne ferner dazu gegeben werden, daß Maßnahmen auf dem Gebiete der Reparationen und der Demontage, die einmal getroffen worden seien, geändert würden. Wo Demontage eingesetzt habe, könne eine Zurückversetzung in den vorherigen Stand nicht eintreten. In gewissen Fällen, in denen Anlagen zum Teil demontiert seien und deshalb das gesamte Werk nicht mehr funktionieren könne, habe die Hohe Kommission diskretionäre Freiheit, Entscheidungen zu treffen. Der jetzige beschränkte Stand der deutschen Industrie sei die Grundlage für die politischen Entscheidungen der Außenminister; deshalb könne ein Aufbau innerhalb dieser Industriezweige nicht erfolgen.

McCloy: Die Liste der Konzessionen, die Deutschland gewährt worden seien, verlange deutscherseits die Bereitschaft der Zusammenarbeit. Die künftige Haltung der deutschen Regierung werde ständig das Tempo der Konzessionen innerhalb des von den Außenministern festgelegten Programms bestimmen und auch die alliierte Haltung bezüglich einer Revision des Besatzungsstatuts beeinflussen. Es sei klar, daß diese Entscheidung keine Vermehrung des deutschen wirtschaftlichen Potentials bezwecke, aber auch nicht den jetzigen Stand für die Ewigkeit festlegen wolle. Jede Erhöhung des Potentials müsse auf seine Berechtigung im Lichte der gegebenen Tatsachen geprüft werden.

Das Folgende sei schwer, konkret auszuführen. Die Außenminister hofften, daß es der deutschen Bundesregierung möglich sein würde, eine weitgehende Liberalisierung der verwaltungsmäßigen Einrichtung vor allem hinsichtlich ihrer personellen Zusammensetzung durchzuführen, die von dem eher autoritären Charakter wegführe, der schon vor 1933 ein bestimmender Zug der deutschen Demokratie gewesen sei.

Adenauer: Da er am frühen Nachmittag vor den Bundestag treten und dort eine Erklärung zu der Pariser Konferenz und seine Außenpolitik geben müsse,¹⁶ lege er Wert darauf, den modus procedendi zu besprechen.

Robertson: Die Situation im Bundestag sei bekannt. Was er bisher gesagt habe, könne dort in der Aussprache Verwendung finden. Das würde aber wohl nicht ausreichen. Was die alliierten Regierungen auf Grund der Pariser Beschlüsse tun würden, sei ein grundsätzlicher Wechsel ihrer bisherigen Haltung. Ein solcher Stellungswechsel sei immer schwer, besonders aber für die französische Regierung und Schuman im gegenwärtigen Stadium, der eine Debatte im französischen Parlament zu bestehen habe.¹⁷ Er würde in Schwierigkeiten geraten, wenn Ein-

¹⁶ Vgl. die Regierungserklärung vom 15.11.1949 in: BT, Sten. Ber., Bd. 1, S. 397–400; s.a. BDFD III, Dok. Nr. 6.

¹⁷ Zur Debatte in der Nationalversammlung vom 22.11.1949 s. JO, Annales de l'Assemblée Nationale, 1949, Bd. 8, S. 6157–6186.

zelheiten als große Konzessionen ausgelegt würden. Eine große Anzahl der Dinge, die besprochen worden seien, sollten nicht veröffentlicht, sondern den weiteren Erörterungen vorbehalten bleiben. Nach acht Tagen könnte dann das Ergebnis in einem Kommuniké veröffentlicht werden. Der Herr Bundeskanzler könne sagen, daß die Diskussionen begonnen hätten und daß sie sich, vom deutschen Standpunkt aus betrachtet, auf gutem Wege befänden.

Adenauer: Er begrüße sehr dankbar den ganzen Gedankengang und die Absicht, Deutschland in die europäische Gemeinschaft zurückzuführen. Er habe in verschiedenen Interpretationen großen Wert darauf gelegt, entscheidende Schritte für die Verständigung zwischen Frankreich und Deutschland einzuleiten. Sicherlich sei bekannt, welchen Angriffen er von der Sozialdemokratie ausgesetzt sei. 4/5 des deutschen Volkes stände aber zu seiner Ansicht. Man könne jedoch auf diesem Wege nur schwer weiterkommen, wenn die kleinere Hälfte sich dafür einsetze. Es liege ihm daran, in der kommenden Debatte im Bundestag zu diesen Dingen Stellung zu nehmen, damit das Gift nicht weiterfresse. In der französischen Kammer könnten größere Schwierigkeiten entstehen. Nach seinen Informationen werde in der französischen Kammer in einer Abstimmung darüber entschieden werden, ob Deutschland zum Europarat zugelassen werde könne.¹⁸ Diese Frage sei in seinem Schriftwechsel mit der Hohen Kommission bisher nicht berührt worden. Er richte die Frage an den Hohen Kommissar François-Poncet, ob diese Frage nicht besser vor dem Bundestag unberührt bleibe. Wenn er diese Frage anschnide, würde von der SPD stark Sturm gelaufen werden. Besonders würden über die Saarfrage von Rednern der Opposition Worte fallen, die nicht mit der französischen Auffassung übereinstimmen.¹⁹ Die Mehrheit des Bundestags werde zweifellos seine Auffassung teilen, daß der Beitritt der Saar den Beitritt Deutschlands nicht beeinflussen solle. Er wolle deshalb heute vor dem Bundestag in folgender Weise verfahren:

1. Mitteilung des Schreibens vom 1. November und des Aide-Mémoire vom 7. November.
2. Mitteilung über die Aussprache mit der Hohen Kommission und daß die Besprechungen keinen ungünstigen Verlauf nehmen würden.
3. Es seien von alliierter Seite keine Bedingungen gestellt worden, jedoch hänge der Erfolg der weiteren Verhandlungen von dem Beitritt zum Ruhrstatut und Sicherheitsabkommen ab. Aus diesem Grunde könnten beide Fragen nicht voneinander getrennt werden.
4. Es werde im Bundestag die Frage gestellt werden, ob er dem Ruhrstatut beitreten werde. Im Ruhrstatut stehe die Bestimmung, daß die Bundesregierung dem Ruhrstatut beitreten könne. In diesem Zusammenhang sei der Artikel 31 von Bedeutung, der verschiedener Auslegungen fähig sei. Der Eindruck bestehe, daß Deutschland auf Grund dieses Artikels einen Blanko-Scheck geben müsse hinsichtlich aller früheren Beschlüsse der sechs Signatarmächte.²⁰ Er wäre sehr dankbar, wenn er eine Erklärung erhalte, daß die sechs Mächte diese Bestimmung prüfen, und wenn er die Versicherung erhalten könne, daß kein Grund zur Sorge bestehe, daß die deutsche Regierung damit eine Blankovollmacht ausstellen müsse, die irgendwelche Fußangeln für Deutschland enthielte.

¹⁸ Bei der Abstimmung vom 25.11.1949 sprachen sich 327 Abgeordnete für die Aufnahme der Bundesrepublik Deutschland in den Europarat aus, 249 Abgeordnete waren dagegen, 32 Abgeordnete enthielten sich (EA 1949, S. 2697).

¹⁹ Zur Haltung der SPD zur Saarfrage vgl. die Ausführungen des Parteivorsitzenden Schumacher vor dem Deutschen Bundestag vom 15.11.1949 in: BT, Sten. Ber., Bd. 1, S. 406f.

²⁰ Zum Wortlaut des Art.31 des Ruhrstatuts s. EA 1949, S. 2204.

Er sei dankbar für die Ergebnisse der Pariser Konferenz und die heutige Besprechung. Er werde die deutsche Öffentlichkeit nur so weit aufklären, wie die Schwierigkeiten hier es erforderten und ohne daraus für die französische Regierung Schwierigkeiten entstehen zu lassen.

François-Poncet: Er habe drei Fragen, an denen Frankreich besonders gelegen sei: Am 22. November sei eine Abstimmung im Parlament und eine allgemeine Debatte über das Verhältnis Frankreichs zu Deutschland. Hierbei werde der Außenminister seine Gedanken über die Behandlung Deutschlands bekanntgeben. Am Ende dieser Erörterung werde eine Abstimmung über die Politik der französischen Regierung über Deutschland stattfinden. Wenn dieses Votum günstig ausfalle, so decke es auch die Aufnahme Deutschlands im Straßburger Rat. Er könne nur das wiederholen, was General Robertson bereits ausführlich dargelegt habe. Alle Voraussetzungen seien günstig. Entsprechend werde der Ministerrat seine Entscheidung treffen. Die weitere Frage sei, soll Deutschland kandidieren oder warten, bis es eingeladen wird. Wenn Deutschland einen Antrag stelle, werde dieser sofort akzeptiert werden. Der Herr Bundeskanzler habe bereits gesagt, daß er abwarten werde, um zu vermeiden, daß eine etwaige Ablehnung für die Bundesregierung gegenüber der ostdeutschen Republik eine ungünstige Lage schaffe. Diese Ablehnung stehe heute nicht zu befürchten. Es sei der Entscheidung des Bundeskanzlers vorbehalten, ob er einen Antrag stellen oder abwarten wolle. Dies sei wichtig wegen der Auswirkung auf die Saarfrage. Die Saar habe Antrag auf Aufnahme gestellt.²¹ Dieser werde geprüft auf Grund der Bestimmungen der Verfassung des Straßburger Rats. Es handle sich hier nicht um ein rein französisches Problem. Die französische Regierung hoffe, daß die Saar im kommenden Jahr aufgenommen werde.

Hinsichtlich des Artikels 31 müsse er bemerken, daß nach seinem persönlichen Eindruck hier ein Blankoscheck nicht gegeben werde. Wenn Deutschland Mitglied der Ruhrbehörde werde, werde es dies mit den gleichen Rechten sein wie die anderen Staaten.

Adenauer: Er danke dem Herrn Botschafter für seine Interpretation. Diese müsse aber durch die Sachverständigen noch vertieft werden. Hinsichtlich des Eintritts Deutschlands und des Saargebiets in den europäischen Rat liege ein Mißverständnis vor. Nach seinen Informationen sei der Hauptpunkt der Debatte am 22. November der Beitritt Deutschlands zum Europarat. Hierüber solle eine Abstimmung erfolgen, um den weiteren guten Ablauf der Debatte zu sichern. Dies beruhe auf einer Absprache der französischen Parteien, um den guten Verlauf der Kammerdebatte zu gewährleisten. Er fürchte, daß, wenn er über den Beitritt Deutschlands zum Europarat spreche, damit eine Diskussion der Saarfrage ausgelöst werde. Gemäß früheren Entschlüssen werde die Sozialdemokratie den Antrag stellen, daß Deutschland nur beitreten könne, wenn die Saar nicht gleichzeitig aufgenommen werde. Er möchte deshalb dieses Thema nicht anschnitten, sondern erst nach Abschluß der Verhandlungen in der französischen Kammer darauf zurückkommen.

Robertson: Er hielte diesen Weg für einen klugen Weg. Er müsse eine kleine Korrektur hinsichtlich der Ausführungen François-Poncets machen, nach welchen ein Antrag Deutschlands ohne weiteres akzeptiert würde. Moralisch gesprochen sei das richtig. Er glaube aber, es sei besser zu warten, bis die Parlamente in Paris und London die gesamte Frage erörtert hätten und die deutsche Regierung dann davon unterrichtet worden sei, daß ein Antrag auf Aufnahme akzeptiert werde.

²¹ Am 31.10.1949 hatte der saarländische Ministerpräsident Hoffmann in einem Schreiben an Schuman die Aufnahme des Saarlandes in den Europarat beantragt (Hoffmann, Ziel, S. 167f.).

McCloy: Zur Saarfrage habe er einige ergänzende Bemerkungen zu machen: Er habe kein Urteil darüber, ob das vom Bundeskanzler vorgeschlagene *procedere* gut sei oder nicht. Der Beitritt Deutschlands zum Europarat habe in Paris eine große Rolle gespielt. Sie sei der Schlüssel der ganzen Eingliederung Deutschlands in Westeuropa. Die drei Außenminister hätten erklärt, daß sie persönlich den Beitritt Deutschlands begrüßen würden. Diese Erklärung berühre nicht die Frage des Beitritts des Saargebietes zum Europarat.

François-Poncet: Wenn der Herr Bundeskanzler vom Europarat nicht sprechen wolle, so habe er dagegen nichts einzuwenden. Die Wege zur Aufnahme Deutschlands seien bereitet. Am 22. November würde in der französischen Kammer hierüber verhandelt, allerdings nicht als einziger Punkt. Hierbei werde die Saarfrage eine große Rolle spielen, vielleicht in einer Weise, die für den Herrn Bundeskanzler störend sein könne. Die französische Regierung müsse am Beginn dieser Kammerdebatte wissen, wie die Bundesregierung zum Beitritt Deutschlands zur Ruhrbehörde und zum militärischen Sicherheitsamt stehe. Eine gewisse Anzahl von Abgeordneten würde dem Beitritt Deutschlands zum Europarat nur zustimmen, wenn auch das Saargebiet Mitglied werde.

Adenauer erklärte sich in seiner Eigenschaft als Bundeskanzler für Zusammenarbeit mit dem Sicherheitsamt, für den Beitritt zum Ruhrstatut und für die Dekartellisierung. In diesem Zusammenhang könne er erklären, daß in Deutschland ein spezielles Gesetz in Vorbereitung sei.²² Er müsse das Parlament und das deutsche Volk für seine Politik gewinnen, um so mehr als Schumacher sich verrannt habe. Er werde sich in seinen Ausführungen auf allgemeine Bemerkungen beschränken. Er wäre General Robertson aber dankbar, wenn ihm die Möglichkeit gegeben würde, vor dem Bundestag ein allgemeines Wort über die Demontage zu sagen.

Robertson: Er wolle das gleich tun, wolle aber vorher noch einige Punkte klarstellen. Hinsichtlich der Erklärungen über das Ruhrstatut, das Sicherheitsamt und die Dekartellisierung, die Dr. Adenauer als Bundeskanzler abgegeben habe, bemerke er, daß die Erklärungen essentielle Elemente für eine zufriedenstellende Regelung seien. Es sei klar, daß der Bundeskanzler nur für seine Regierung gesprochen habe. Wenn das Parlament die Erklärung ablehne, werde die Regelung insgesamt reduziert werden. Ein solches Verhalten des Parlaments sei aber wenig wahrscheinlich. Hinsichtlich des Artikels 31 stimme er mit François-Poncet überein. Es empfehle sich, im Parlament zu sagen, daß die Frage geprüft werde und keine Rede von einer Blanko-Vollmacht sein könne. Es sei eine Frage der deutschen Verfassung, ob der Bundestag über die Teilnahme Deutschlands an der Ruhrbehörde zu entscheiden habe.

McCloy: Er stimme der bisher gegebenen Interpretation des Artikels 31 zu. Es könne in keinem Falle von einem Blankoscheck für Deutschland die Rede sein. Er wünsche aber, daß die Frage im Parlament geprüft werde.

Robertson: Zur Demontagefrage habe er zu bemerken, wo Demontage bisher eingesetzt habe, könne eine Zurückversetzung in den vorherigen Stand nicht eintreten. Man stehe am Ende der Demontage bei den Werften und in der Maschinenindustrie. Die auf der Reparat-

²² Eine erste Diskussion über den Entwurf des Dekartellisierungsgesetzes zur Beseitigung von Handelsmißbräuchen erfolgte in der Kabinettsitzung vom 13.1.1950 (Kabinettsprotokolle, Bd. 2, S. 125f.).

onsliste²³ stehenden Anlagen seien bereits zugeteilt und würden abtransportiert. Anders sei es bei der synthetischen und bei der Stahlindustrie, wo die Demontage gerade erst begonnen habe. Diese Industrien würden besonders behandelt werden. Hierauf bezögen sich die den Kommissaren erteilten Vollmachten. Entsprechend den Instruktionen solle mit der deutschen Regierung darüber diskutiert werden. Das bis jetzt Gesagte könne der Bundeskanzler vor dem Bundestag heute nachmittag verwenden. Seine folgenden Ausführungen seien für eine Veröffentlichung nicht geeignet: In dem Brief vom 1. November habe der Herr Bundeskanzler um einen Demontagestopp gebeten, bis die Verhandlungen der vorgeschlagenen Kommission abgeschlossen seien. Über die Einsetzung dieser Kommission müsse man später noch sprechen. Eine Demontage werde in gewissen Schlüsselwerken während der Verhandlung verlangsamt werden. Es ergäben sich zwei Fragen: welche Werke davon betroffen seien und was Verlangsamung bedeute: a. Gelsenberg Benzin; b. Chemische Werke Hüls; c. August-Thyssen-Hütte, Hamborn; d. Ruhrstahl, Hattingen; e. Charlottenhütte; f. Borsig, Berlin.

In diesen Werken werde die Demontage so verlangsamt, daß nichts von Bedeutung geschehe, solange die Verhandlungen im Gange seien; das heißt, nichts solle geschehen, was das Endergebnis der Verhandlungen präjudizieren könne. Soweit das die britische Besatzungszone betreffe, so würden alle Arbeiten darauf abgestellt, das zu verpacken, was demontiert sei, aber nicht weiter zu demontieren. Mit Rücksicht auf das französische Parlament dürften diese Maßnahmen nicht als eine endgültige Entscheidung angesehen werden.

Adenauer: General Robertson habe ihm, mit dem, was er gesagt habe, einen großen Dienst erwiesen. Wenn er das heute nachmittag dem Bundestag bekanntgebe, werde seine Politik der Verständigung und Zusammenarbeit sehr erleichtert werden.

Robertson: Auf zwei Punkte wolle er noch hinweisen: erstens bedeute Verlangsamung nicht Einstellung, zweitens sei diese Liste nicht erschöpfend. Darüber sei noch zu sprechen, vielleicht sei sie vollständig, vielleicht auch nicht. Eine Erhöhung der Stahlproduktion sei in Paris nicht beschlossen worden. Diese Frage müsse noch erörtert werden. Über ein Erhöhung der Stahlkapazität müsse ebenfalls noch gesprochen werden. Die synthetische Industrie solle aufrechterhalten werden, verboten bleibe die Produktion von synthetischem Öl und Gummi. Die alliierten Regierungen seien bereit, sehr weit zu gehen, was eine Einstellung der Demontage betreffe.

²³ Am 13.4.1949 war zwischen den Militärgouverneuren der drei Westzonen ein Abkommen über eine Reduktion der Industrie-Demontagen und über die Erhöhung des Industrieproduktionsniveaus der drei Westzonen getroffen worden, das u.a. eine Neufassung der Demontage-Listen dieser Zonen aus dem Jahre 1947 vorsah (vgl. Anm. 9).

Nr. 4

Unterredung zwischen Präsident Auriol und Hohem Kommissar François-Poncet vom 28.12.1949, Wortprotokoll (Auszug)

Auriol, Journal, Bd. 3, S. 455-462

F.-P.: Il y a eu l'histoire de Schumacher, ce duel qui a occupé l'Allemagne pendant dix jours.¹

V.A.: Schumacher a fait un tort ..., c'est un type terrible.

F.-P.: C'est un Prussien recuit.

V.A.: C'est un nationaliste. Il me fait peur. Il me change des socialistes d'autrefois, de Breitscheid et ses amis.

F.-P.: Oui mais pas de Bebel, celui qu'on appelait le kaiser socialiste.

V.A.: Oui peut-être, mais j'ai connu ... avant eux, Müller.

F.-P.: Oui, c'étaient des braves types, tous ceux-là.

V.A.: Ils étaient Allemands, naturellement, mais Schumacher me paraît être un nationaliste presque fasciste.

F.-P.: Oui, c'est un Hitler de gauche. C'est un Prussien.

[...]

V.A.: Oui, cher ami, mais quand on voit l'attitude de Schumacher, ses discours, son nationalisme agressif, vous comprenez très bien que nous ayons des appréhensions.

F.-P.: Oui, mais, ceci dit, il n'y a pas de danger allemand, il y a un danger russe.

V.A.: Oui, oui, c'est entendu, il y a un danger allemand à plus longue échéance.

F.-P.: Oui, mais c'est un reflet du danger russe.

V.A.: Oui, mais alors, permettez-moi, je voudrais avec vous en parler très franchement, car jusqu'à présent je crois qu'on n'a pas regardé assez loin dans notre politique. Je voudrais bien savoir où l'on veut aller. Bon. Nous avons deux Allemagnes: l'Allemagne occidentale, l'Allemagne orientale. Je ne vous cache pas que moi j'étais hostile, je vous l'ai dit, si je l'ai dit, il y a un an, deux ans, j'ai dit qu'on arriverait à faire une Allemagne unique qui nous ferait chanter les uns et les autres et qui irait au plus offrant, et les plus offrants seront les Russes quand ils auront pris toutes leurs précautions et quand ils auront bien installé leurs jetons. Eh bien! je suis persuadé qu'on va vers cela et que, l'an prochain, ils vont évacuer l'Allemagne, qu'ils vont nous mettre dans une situation impossible, que, du côté de l'Allemagne occidentale, ils vont demander la même chose. Vous ne croyez pas? Alors les autres joueront de cela, et ils créeront un certain nationalisme. En réalité, elle va faire chanter les uns et les autres pour établir sa prédominance, et ça peut être un danger russe, oui, mais avec le danger allemand.

¹ François-Poncet meint die Auseinandersetzung zwischen Schumacher und Adenauer während und nach der Bundestagsitzung vom 24./25.11.1949, in deren Verlauf der Oppositionsführer den Regierungschef „Bundeskanzler der Alliierten“ genannt hatte (BT, Sten. Ber., Bd. 1, S. 524–526; vgl. Adenauer, Erinnerungen 1945–1953, S. 284–293).

F.-P.: Oui, mais ça ne dépend pas de nous si les choses se sont passées comme ça. Les Russes se sont installés dans leur zone, ils ont russifié leur zone, ils ont soviétisé leur zone. Que vouliez-vous qu'on fit? Est-ce qu'on allait rester là, le nez sur cette zone russifiée, laissant les Russes continuer de russifier cette Allemagne, et nous avec les trois gouverneurs militaires laisser ce pays, la cinquième année après la fin de la guerre, sous la coupe de généraux? Vous savez bien qu'à ce moment-là vous avez vous-même souhaité que ce ne fussent plus des généraux. Cette Allemagne qui nous incombait, il fallait en faire quelque chose qui se rapprochera d'une vie normale.

V.A.: Oui, cher ami, mais croyez-vous qu'on pourra maintenir comme ça pendant longtemps les deux Allemagnes?

F.-P.: Le danger, c'est que l'Allemagne de l'Ouest soit pompée, absorbée ou contaminée par l'Allemagne russifiée, c'est un grand péril et nous ne pourrions y échapper qu'en faisant aux Allemands de l'Ouest des concessions qui nous paraîtront dangereuses, des concessions qui nous seront imposées par les Américains et les Anglais, qui, dans tout ça, vont plus vite que les violons.

V.A.: Nous sommes tout à fait d'accord, et quand elle sera forte, ne croyez-vous pas qu'à ce moment-là elle essayera, sachant très bien que nous n'accepterons pas, d'être avec l'Allemagne orientale, de faire avec l'Allemagne orientale une Allemagne unique avec un traité avec les Russes?

F.-P.: Les Russes ont depuis six mois adopté une tactique des plus dangereuses; sans aucun doute, cette tactique nous empoisonne. Les accords de Petersberg² – personne ne l'a dit et pourtant ça crève les yeux – c'est une réponse faite pour avoir quelque chose à opposer au gâteau empoisonné présenté sur une assiette par les marmitons russes. Il fallait faire quelque chose pour que nos Allemands n'aient pas l'air d'être tenus beaucoup plus serrés que les autres. Mais tout cela n'est tout de même pas couru d'avance. L'Allemagne de l'Ouest, et même celle de l'Est, détestent les Russes, se méfient d'eux et en ont très peur. Si les Russes retirent leurs troupes, tout le monde saura en Allemagne que c'est parce qu'ils ont laissé une Gestapo. A ce moment-là, nos gens, nos Adenauer et autres ne nous demanderont pas de retirer nos soldats, parce que nos soldats, nos troupes sont pour eux une protection ...

V.A.: D'accord, mais croyez-vous que vous pourriez les maintenir cinq ans, huit ans, dix ans? Quelle sera en réalité la fin des deux Allemagnes et comment la voit-on? Moi je voudrais bien qu'on regarde cela en face.

F.-P.: Il n'y a que deux hypothèses qui mettent fin à cette division de l'Allemagne. Ou bien la Russie à un certain moment se dégingue. S'il y a des lois historiques, ou s'il y a des constantes historiques, il doit arriver un certain moment où, le tsar mourant, ses disciples se chamaillent, c'est toujours ce qui s'est produit dans l'histoire russe, il est possible que cela arrive, et que les

² Zum Abschluß der Verhandlungen zwischen Adenauer und den Alliierten Hohen Kommissaren s. das Wortprotokoll der Unterredung vom 22.11.1949, in: AAPD, Adenauer und die Hohen Kommissare 1949–1951, Anlage Nr. 4; vgl. Ministerialdirektor Blankenhorn, Tagebuchaufzeichnung, 22.11.1949, in: Blankenhorn, Verständnis, S. 81–83. Zur Aufnahme des Abkommens in Frankreich vgl. Sitzung des französischen Ministerrates, 22.11.1949, in: Auriol, Journal, Bd. 3, S. 417–420; Stellvertretender Hoher Kommissar Bérard, Tagebuchaufzeichnung, 23.11.1949, in: Bérard, Ambassadeur, Bd. 2, S. 252f.; Deutsches Büro für Friedensfragen, Informationsbericht, 7.12.1949, Nur für den Dienstgebrauch, in: Lademacher/Mühlhausen (Hrsg.), Petersberger Abkommen, Nr. 111; der Wortlaut des Petersberger Abkommens ebd., Nr. 2.

épigones de Staline se bouffent le nez, et que tout cela s'écroule comme ça s'est bâti, c'est une chose.

V.A. : Bien aléatoire, cela, vous savez.

F.-P. : Oui, mais autre hypothèse: on obtient des Russes des élections générales sous contrôle, comme nous en avons fait dans la zone occidentale³ (nous leur avons proposé cela à Paris en juillet), faites à l'Est, des élections libres, et alors on fera une Allemagne unie, au lendemain de l'élection qui aura été libre et dont la liberté aura été soumise à un contrôle: alors là vous referez une Allemagne.

V.A. : Eh bien! je crois (je ne sais pas ce qu'il y a de vrai et d'exactly dans ce que je vais dire) que les Russes essaieraient de dire: „Eh bien! reprenons les conversations pour un traité de paix, et puis neutralisons l'Allemagne. Qu'elle soit désarmée sous contrôle et qu'elle soit neutre!“ Qu'est-ce que vous penseriez, vous?

F.-P. : Moi, je ne trouve pas ça bête. C'est une idée qui est propagée actuellement en Allemagne avec l'agrément des Russes. J'ai raconté cela. J'ai eu des difficultés à ce propos. Il y a un certain Noack, professeur, que j'ai reçu, et qui m'a raconté sa thèse neutraliste.⁵ Son idée à lui, c'est la neutralité de l'Allemagne garantie par les quatre puissances.

V.A. : Et par l'ONU par-dessus le marché.

F.-P. : C'est ça. Alors j'ai reçu ce type-là parce que ça m'intéressait de l'entendre, mais Adenauer en a fait une histoire. Il m'a demandé des comptes et m'a dit: comment, vous recevez cet homme!⁶

V.A. : Oui, je crois d'ailleurs avoir lu une note de vous à ce sujet.⁷

F.-P. : Je lui ai répondu que je recevais qui je voulais.

V.A. : Bien sûr; à moi aussi on reproche de recevoir quelquefois des délégués des organisations parasoviétiques, je dis que je les reçois parce que c'est mon devoir de recevoir tout le monde.

F.-P. : Et puis parce que j'aime beaucoup mieux avoir un contact, une impression personnelle d'un homme que j'ai vu, plutôt que de lire des papiers.

V.A. : Oui, moi je crois, vous savez, que c'est un *no man's land*, un grand territoire neutre qui serait le mieux à la condition qu'il soit désarmé, et que son désarmement soit contrôlé.

F.-P. : Oui, mais alors, qu'est-ce qu'une neutralité qui ne peut pas se défendre? Les Suisses sont neutres, mais ils ont une armée.

³ Zu den Wahlen zum Ersten Deutschen Bundestag vom 14.8.1949 vgl. Dok. Nr. 1, Anm. 5.

⁴ François-Poncet meint wohl die Verhandlungen des Rats der Außenminister der vier alliierten Mächte vom 23.5.–20.6.1949 (vgl. Dok. Nr. 1, Anm. 17).

⁵ Vgl. Stellvertretender Hoher Kommissar Bérard, Tagebuchaufzeichnung, 26.10.1949, in: Bérard, Ambassadeur, Bd. 2, S. 236. Zu dem von Noack gegründeten „Nauheimer Kreis“ vgl. Wilhelm Cornides, Die Neutralitätslehre des Nauheimer Kreises und der geistige Hintergrund des West-Ost Gespräches in Deutschland, in: EA 1950, S. 3069–3082 u. 3103–3112, ebd. 1951, S. 3879–3892.

⁶ Zur Auseinandersetzung zwischen François-Poncet und Adenauer s. das Verlaufsprotokoll der Unterredung zwischen Adenauer und der Alliierten-Hohen Kommission vom 27.10.1949, in: AAPD, Adenauer und die Hohen Kommissare 1949–1951, S. 463 u. 465.

⁷ S. AMAE, Europe 1944–1960, Allemagne, Bd. 125, Bl. 33–53, Hoher Kommissar François-Poncet an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, Nr. 1108/CM, 20.11.1949; im Auszug in: BDFD II, Dok. Nr. 11.

V.A. : Oui, mais limitée.

F.-P. : L'armée suisse est à la mesure de sa population. A l'heure actuelle c'est une des plus fortes armées sous les armes.

V.A. : Oui, évidemment, si on n'avait pas peur des Russes, le seul moyen ce serait d'avoir des deux côtés, pour faire respecter cette neutralité, ce qui est inscrit dans la charte des Nations unies,⁸ c'est-à-dire l'armée internationale. Seulement on vous répondra qu'on n'en veut pas du côté du Rhin, parce qu'on a peur de trouver les Russes là dedans. Notez qu'on pourrait très bien faire une armée où il n'y ait ni Russes ni Américains.

F.-P. : Tout dépend de l'idée que vous vous faites des Russes. Croyez-vous que les Russes sont des types qui naviguent vers la paix ou qui se dirigent vers la guerre?

V.A. : C'est là-dessus que je vais avoir une conversation avec Robert Schuman.⁹ Je voudrais également savoir où veulent aller les Américains.

F.-P. : Schuman ne croit pas au danger russe. Moi j'y crois.

V.A. : Moi je crois au danger de guerre dû à l'hostilité des Russes et des Américains, et nous étant aux avant-postes. Mais je voudrais savoir ce que veulent les Américains. [...]

F.-P. : N'insistez pas, c'est un mot de Mussolini.

V.A. : Peu m'importe, il lui arrivait d'avoir du bon sens.

F.-P. : Il a dit cela en parlant de l'Anschluss autrichien, il a dit: „Et puis, quand on ne peut pas empêcher un événement de se produire, il vaut mieux qu'il se produise avec vous que contre vous.“¹⁰

V.A. : Oui! Mais moi, mon cher ami, je tire cette leçon de l'expérience de 1920 à 1924. Pour n'avoir pas fait en temps utile des offres à la démocratie allemande, on les a faites à M. Hitler.

F.-P. : Oui! Eh bien, il vaudrait mieux ne pas recommencer. Car voyez, moi, c'est ça qui me désole. Adenauer, c'est un clérical, d'accord, c'est un bourgeois, entendu, mais c'est un monsieur qui a dit des choses qu'aucun chancelier n'a dites avant lui, et en tout cas, en les disant comme il les a dites, il se désigne aux coups de pistolet qui ont tué hier Erzberger et Rathenau, ça valait un petit mot. Eh bien! on ne lui a rien dit, on l'a laissé tomber. Alors je crains qu'on ne dise: Puisque Brüning n'est arrivé à rien, puisque Adenauer qui est un Brüning multiplié par trois n'est arrivé à rien, c'est qu'il n'y a rien à faire du côté français, alors si cette idée, on la laisse se répandre ...

V.A. : Ah non! je ne crois pas, je crois qu'il faut obtenir d'eux qu'ils n'oublient pas ce qu'ils ont fait, il ne faut pas qu'ils se posent en victimes.

F.-P. : D'accord, mais, vous savez, les Boches ont une mentalité ... Tenez, encore un mot pour lequel il faut, je crois, faire un certain crédit à Adenauer: un jour, à propos de la responsabilité

⁸ S. den Wortlaut der Charta der Vereinten Nationen vom 26.6.1945 in: EA 1946/47, S. 345–352.

⁹ Zur Unterredung zwischen Auriol und Schuman vom 30.12.1949 s. Auriol, Journal, Bd. 3, S. 463f.

¹⁰ Vgl. Geschäftsträger Blondel an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Paul-Boncour, Telegramm Nr. 447/49, 16.3.1938, Dringend, in: DDF 1931–1939, 2e série, Bd. 8, Nr. 454.

collective des Allemands dans l'hitlérisme et ses excès, il a dit: je n'admets pas la responsabilité collective des Allemands, mais j'admets leur honte collective.¹¹

V.A. : Ce n'est pas mal, ça. Oui, mais ils ont aussi une responsabilité collective, les hommes libres, en démocratie, avant de passer en dictature, ont une responsabilité. Si, demain, les Français votaient en majorité pour Thorez, ils auraient la responsabilité de ce que ferait Thorez.

En ce qui concerne les Anglais, j'ai vu que, de nouveau, ils en tiennent pour leur socialisation; quand je verrai Attlee et Bevin,¹² je leur dirai, moi, le danger de la socialisation sans autorité internationale ou sans internationalisation, car la socialisation, c'est l'Etat propriétaire de tout cela, mais Hitler ne l'a pas, et n'en aurait pas rêvé autant; il faut donc l'internationalisation; mais j'ai lu une chose, je crois, dans un télégramme de Massigli, ils veulent savoir ce qu'il y a sous le mot internationalisation; la vérité c'est qu'on n'a jamais précisé ce que l'on voulait entendre par internationalisation du bassin de la Ruhr. Je crois qu'il faudrait le faire et je verrais très bien une socialisation qui serait incluse dans une internationalisation, et même avec notre industrie lourde, et même avec l'industrie lourde belge et anglaise. Si on veut faire l'Europe, c'est ça qu'il faudra faire.

F.-P. : C'est mon avis depuis 1931, j'ai lancé cette formule.¹³ Je crois que vous ne ferez pas l'Europe qu'il faut faire, car elle changera les horizons et elle fera peur aux Russes; vous ne pouvez pas faire l'Europe politique sans une assise économique et l'assise économique de l'Europe, qu'est-ce que ça veut dire? Ça veut dire établissement d'un plan rationnel et concerté d'exploitation de cette Europe au point de vue de ses richesses, c'est-à-dire le blé, le charbon, le bois, l'énergie, le pétrole; vous êtes donc obligés de faire une espèce de conseil international du charbon, un conseil international du blé, ce qui fait que ces différents pays disent: ma récolte sera de tant, la mienne sera de tant, j'aurai un excédent que j'enverrai à la Belgique; l'Angleterre, je lui donnerai telle partie de telle production, nous achèterons au meilleur prix, soit chez les Américains, soit chez les Argentins, selon les conditions qu'ils nous feront. C'est ça l'Europe, c'est ça l'Europe de l'avenir. C'est une espèce de dirigisme international, mais indispensable. Si vous ne faites pas ça, vous ne ferez pas l'Europe, parce que si vous ne faites pas ça, vous laisserez place à la concurrence sauvage; c'est-à-dire que vous vous entretenez pendant que les Russes attendront que vous soyez démolis assez pour qu'ils n'aient plus qu'à vous donner une pichenette.

V.A. : Oui, moi je ne verrais pas d'inconvénients à une socialisation qui serait incluse dans une internationalisation des industries lourdes.

F.-P. : Il est certain que si vous internationalisez la Ruhr, vous serez obligé de mettre le bassin lorrain dans le coup, et le bassin belge et même les Anglais, et alors vous aurez un charbon qui

¹¹ Nicht Adenauer, sondern Bundespräsident Heuss prägte den Begriff der „Kollektivscham“. (Vgl. seine Rede anlässlich der Feierstunde der Gesellschaft für christlich-jüdische Zusammenarbeit vom 7.12.1949, in: Heuss, Die großen Reden, Der Staatsmann, S. 101).

¹² Zu den Unterredungen während Auriols Staatsbesuch in Großbritannien vom 7.-10.3.1950 vgl. Auriol, Septennat, S. 257f.

¹³ Zu dem von François-Poncet im Frühjahr 1931 vorgestellten europäischen Wiederaufbauplan vgl. Graf Kessler, Tagebuchaufzeichnung, 9.12.1931, in: ders., Tagebücher 1918-1937, S. 653; zu François-Poncets Überlegungen im Herbst 1949 über eine europäische Wirtschaftsintegration vgl. AMAE, Europe 1944-1960, Allemagne, Bd. 371, Bl. 138-147, Hoher Kommissar François-Poncet an Minister für Auswärtige Angelegenheiten Schuman, Aufzeichnung, 6.11.1949.

arrivera à un prix à peu près unique dans ces différents pays, et qui se vendra à l'extérieur à un prix fixé d'un commun accord par les divers pays.

V.A. : Pourquoi pas? Je suis comme vous, si on ne fait pas ça, on ne résoudra pas le problème de la sécurité, le problème de la coopération économique et, donc, le problème de la coopération politique.

F.-P. : Je suis tout à fait d'accord, mais quand vous agitez ces idées, qui chez moi sont très anciennes, aujourd'hui vous voyez les gens qui se lèvent et qui vous disent: trust, et vous voyez les Américains qui vous disent: „Cartellisation, et nous sommes anti-trusts, anti-cartels“, sauf aux Etats-Unis. Il faut écarter ce mot qui trouble, qui est un slogan, le trust est la mainmise sur une série de productions pour en élever les prix, etc. Là, ce n'est pas ça: c'est l'administration concertée d'industries qui, au lieu d'être concurrentes, doivent devenir associées: à partir du moment où vous avez fait cela, l'union douanière est faite.

V.A. : En tout cas, ce sont des questions qu'il va falloir étudier de très près, mais auxquelles nous n'échapperons pas; vous savez, je suis bien content d'avoir pu parler de tout cela avec vous.

F.-P. : Mais non, nous n'y échapperons pas, et nous allons trop lentement. Nous perdons du temps, les choses vont plus vite que nous ne pensons, nous sommes en retard sur les choses. [...]

Nr. 5

Unterabteilung Zentraleuropa im Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten, Aufzeichnung, 12.4.1950 (Auszug)

AMAE, Europe 1944–1960, Généralités, Bd. 133, Bl. 51-65

NOTE

a.s. Avenir de la République Fédérale Allemande.

1. S'il est peu probable que nos Alliés proposent dès la prochaine réunion des Ministres¹ de modifier les rapports existant actuellement entre la Haute-Commission et le Gouvernement Fédéral allemand, il est presque certain que les débats seront dominés par le problème de la compatibilité du régime de tutelle, sous lequel l'Allemagne est actuellement placée, avec les nécessités de l'intégration politique et économique de l'Europe.

M. Adenauer, se plaçant très habilement sur le terrain même choisi par M. Acheson pour examiner le problème allemand, a déjà pris soin de trancher la question par la négative. L'Allemagne de l'Ouest ne s'intégrera à l'Europe que si on lui reconnaît une complète égalité des droits. Cette revendication a été formulée par le Chancelier sous deux formes différentes. M. Adenauer a tout d'abord subordonné le dépôt d'une candidature allemande au Conseil de l'Europe à un engagement des trois puissances d'admettre le plus tôt possible l'Allemagne en tant que membre régulier du Comité des Ministres. Cette demande ayant été déclarée

¹ Der Verfasser meint die Konferenz der drei Außenminister in London vom 11.–13.5.1950 (FRUS 1950, Bd. 3, S. 1033–1107; DBPO, 2. Reihe, Bd. 2, Nr. 89–98).

incompatible avec les statuts du Conseil,² le Chef du Gouvernement de Bonn a changé ses batteries et s'est prononcé en faveur de la substitution à l'organisation de Strasbourg d'un véritable parlement européen dans lequel l'Allemagne jouira de droits égaux à ceux des autres puissances.³ Dans les deux cas, il s'agit pour le Gouvernement Adenauer de conquérir une entière liberté d'action par l'abolition de l'autorité suprême des Alliés et le rétablissement de la souveraineté allemande. Tel est apparemment, depuis plusieurs mois déjà, l'objectif essentiel que le Chancelier se propose d'atteindre avec toutes les ressources d'une diplomatie fertile en coups de théâtre dont notre Haut Commissaire a souligné les analogies avec la diplomatie hitlérienne.

Ces prétentions sont d'autant plus redoutables que la conjoncture leur est favorable. Nous avons en effet des raisons de craindre que nos Alliés soient moins fermes que nous le sommes nous-mêmes sur la nécessité du maintien du régime d'occupation prévu par les accords de Washington.⁴ [...]

En France même, certaines voix se sont élevées en faveur d'une modification du régime actuel d'occupation. On a fait ressortir, non sans justification, que par la nature même des choses, le Gouvernement allemand jouit d'une autonomie sans cesse croissante, particulièrement dans le domaine économique. Si les groupes de contrôle du charbon et de l'acier doivent être dissous, si la loi 75⁵ doit être promulguée avec son préambule, si enfin l'autorité internationale de la Ruhr⁶ ne réussit pas à consolider et à élargir ses pouvoirs, le gouvernement allemand disposera librement des richesses minières et métallurgiques allemandes. Le divorce entre la réalité et les textes deviendra chaque jour plus flagrant. D'ailleurs l'Allemagne n'est-elle pas déjà membre plein de l'O.E.C.E. et ne participe-t-elle pas au Conseil Exécutif de cette organisation?⁷ Comment maintenir en état de minorité politique un pays dont nous avons reconnu le rôle essentiel dans la prospérité de l'Occident? N'est-il pas enfin absurde, face au danger soviétique, d'imposer à l'Allemagne un régime de tutelle qui l'empêche en fait d'apporter à la défense de l'Europe une indispensable contribution?

Tels sont les facteurs qui militent en faveur du rétablissement de la souveraineté allemande, donc de la conclusion d'un règlement de paix séparé avec l'Allemagne de l'Ouest. Ils constituent un ensemble redoutable. Il importe donc de fixer le plus rapidement possible et avant qu'il ne soit trop tard, vis à vis de nous-mêmes et de nos alliés, la doctrine française à l'égard de ce problème capital.

2. L'examen par les Ministres du problème de la cessation de l'état de guerre doit nous permettre de porter rapidement la discussion sur la question essentielle, à savoir la possibilité et l'opportunité d'un traité de paix séparé avec l'Allemagne occidentale. Mieux vaut en effet, semble-t-il, soulever nous-mêmes, dès maintenant, ce problème qui se posera inévitablement tôt ou tard, et sans doute dès la révision du statut d'occupation.

² Vgl. Dok. Nr. 2, Anm. 10; Nr. 49, Anm. 25.

³ Vgl. das Interview Adenauers mit der amerikanischen Presseagentur United Press vom 2.4.1950, in: AdG 1950, S. 2318H.

⁴ Zum Besatzungsstatut vom 21.9.1949 und zur Washingtoner Außenministerkonferenz vom 5.-8.4.1949 vgl. Dok. Nr. 1, Anm. 2 u. 3.

⁵ Vgl. Dok. Nr. 3, Anm. 15.

⁶ Vgl. Dok. Nr. 2, Anm. 4.

⁷ Zur Gründung der OEEC vom 16.4.1948 und zum deutschen Beitritt vom 25.10.1949 vgl. AdG 1948/49, S. 1464F, 2113L; Protokoll der Kabinettsitzung vom 3.11.1949, in: Kabinettsprotokolle, Bd. 1, S. 169f.; Auswärtiges Amt (Hrsg.), Verträge, Serie A, Bd. 1, S. VII; Dok. Nr. 1, Anm. 16.

Nous n'insisterons pas ici sur les obstacles juridiques qui s'opposent à un tel règlement, et notamment sur le fait qu'il est incompatible avec la situation du Gouvernement de Bonn et avec nos engagements internationaux. Il suffira d'indiquer à cet égard que la thèse développée dans le memorandum français au sujet de la cessation de l'état de guerre⁸ permet de mettre fin aux conséquences de la guerre, tout en laissant intacts les pouvoirs des alliés en Allemagne.

Le point principal, sur lequel devrait semble-t-il porter notre argumentation, est l'impossibilité *politique* d'un règlement quelconque tant que l'Allemagne est coupée en deux et divisée entre les deux groupes de puissances.

Il ne s'agit pas en effet de rétablir la souveraineté allemande mais de donner la souveraineté à cet état croupion que constitue l'Allemagne de l'Ouest.

Un tel acte aurait les conséquences les plus graves aussi bien sur le plan allemand que sur le plan international.

– *Sur le plan allemand*, il est évident que la reconnaissance de l'Allemagne Occidentale comme état séparé consacrerait définitivement la coupure de l'Allemagne et retirerait de notre jeu la carte de l'unité allemande dont l'U.R.S.S. aurait désormais le monopole.

Il serait d'autant plus dangereux de sous-estimer cet aspect du problème, qu'il constitue le talon d'Achille de la politique des Occidentaux en Allemagne. En consommant la rupture du quadripartisme dont le fonctionnement avait été rendu impossible par l'obstruction soviétique, nous avons permis la création d'une Allemagne Occidentale prospère, pôle d'attraction pour l'Allemagne de l'Est. Il n'en était que plus nécessaire de ne pas s'exposer au reproche d'avoir divisé l'Allemagne. Nos propositions, lors de la conférence du Palais Rose,⁹ l'initiative récente de M. McCloy,¹⁰ à laquelle M. Adenauer a dû bon gré mal gré s'associer, ont traduit cette préoccupation. Les unes et les autres ont eu le mérite de manifester clairement à l'opinion allemande que c'était l'Union Soviétique le véritable responsable de la coupure de l'Allemagne.

Cette situation se trouverait renversée par la conclusion d'un règlement séparé avec la République fédérale. Rien ne serait plus dangereux que de rendre sa liberté d'action à cet état mutilé. „L'Egalité des droits“ que réclame actuellement le Chancelier serait considéré comme un vain mot tant que l'Allemagne n'aurait pas recouvré son unité. Ainsi se trouverait mis en place un mécanisme qui conduirait inévitablement à la chute du Gouvernement Adenauer lui-même et à son remplacement par des formations nationalistes.

Quel pourrait être d'ailleurs le contenu de ce règlement?

En raison de la surenchère institutée entre l'Est et l'Ouest, il nous serait impossible d'exiger, de même qu'il serait impossible au Gouvernement allemand d'accepter des conditions imposant à l'Allemagne de l'Ouest un sacrifice quelconque.

L'attitude récente du Gouvernement de Bonn à propos de la Sarre montre suffisamment qu'il ne saurait être question d'obtenir de lui-ci une reconnaissance quelconque de décisions alliées comportant cession de territoire.¹¹ Il y a là, sur le plan politique, une véritable impossibilité de fait. S'il est entièrement inexact de comparer le sort des frontières orientales de l'Allemagne à celui de la Sarre, il n'en est pas moins indéniable qu'aucun gouvernement allemand occidental ne saurait consentir de sacrifice territorial définitif au nom de l'Allemagne

⁸ S. den undatierten Entwurf des Memorandums in: AMAE, Europe 1944–1960, Généralités, Bd. 133, Bl. 93–101.

⁹ Vgl. Dok. Nr. 1, Anm. 17.

¹⁰ Zu McCloy's Vorschlag der Bildung einer europäischen Gemeinschaft unter Einbeziehung der Bundesrepublik vgl. seine Rede vor der „Pilgrims Society“ vom 5.4.1950, in: AdG 1950, S. 2323D.

¹¹ Vgl. dazu Dok. Nr. 81.

entière, sans par là même se discréditer aux yeux de l'opinion allemande. Il en serait d'ailleurs de même pour toute clause imposant des restrictions permanentes à la souveraineté allemande.

En l'état actuel des choses, le premier des deux camps qui conclura avec la portion de l'Allemagne qu'il détient un traité de paix séparé, sera placé vis à vis de l'autre dans une situation d'infériorité, vis à vis de l'opinion allemande.

– *Sur le plan international* d'autre part, la conclusion d'un traité séparé avec l'Allemagne de l'Ouest créerait une situation grosse de dangers.

Deux éventualités devraient en effet être envisagées. L'Allemagne de l'Ouest, libre désormais de ses initiatives en politique extérieure et n'ayant plus rien à attendre de nous, serait tentée de se rapprocher de la Russie Soviétique dont dépendrait seule la réalisation des objectifs essentiels de la politique allemande à savoir le rétablissement de l'unité et la restitution des territoires orientaux cédés à la Pologne. Sans aller même jusqu'au pacte germano-russe, l'Allemagne serait conduite nécessairement à une politique de bascule entre les deux groupes de puissances entre lesquelles elle jouerait dorénavant le rôle d'arbitre.

Même si l'Allemagne devait rester fidèle au camp occidental, le rétablissement de sa souveraineté augmenterait et rapprocherait singulièrement les possibilités de conflit. La conclusion d'une paix séparée avec l'Allemagne de l'Ouest donnerait en effet un caractère définitif à la rupture avec l'U.R.S.S. Avec l'autorité suprême aurait disparu le dernier vestige du quadripartisme. La possibilité d'un *modus vivendi*, même fictif, du type de celui qui fut établi lors de la dernière conférence de Paris serait entièrement éliminée.

D'autre part, le réarmement de l'Allemagne, corollaire du rétablissement de sa souveraineté, serait évidemment considéré par l'U.R.S.S. comme une menace directe pour sa sécurité. Les risques de complications internationales ainsi créés seraient pour nous d'autant plus graves que l'occupation désormais contractuelle aurait un caractère précaire et qu'il nous faudrait compter avec la possibilité d'un retrait des forces américaines. Or, c'est, rappelons-le la présence de celles-ci en Allemagne qui conditionne l'application automatique du pacte de l'Atlantique par les Etats-Unis.

Cette analyse des dangers que comporterait la conclusion d'une paix séparée avec l'Allemagne de l'Ouest est également valable pour toutes les solutions de caractère „contractuel“ qu'on pourrait être tenté de donner aux rapports entre Alliés et Allemands. Toutes ces solutions (statut „contractuel“, statut de paix, préliminaires de paix) sont en effet équivalentes au règlement séparé ou y conduisent rapidement. Cette remarque est d'autant plus importante que c'est vraisemblablement à un système intermédiaire de ce genre que les Anglo-Saxons essaieront tout d'abord de nous rallier. Dès la Conférence de Novembre 1949, M. Bevin avait évoqué la possibilité d'un statut „négocié“.¹² Les indications récentes venues de Londres et de Washington confirment que les Anglo-Saxons continuent à être orientés dans ce sens.

3. Afin d'éviter tout malentendu, il serait sans doute utile, après cette critique dirigée contre l'éventualité d'un traité de paix séparé avec l'Allemagne de l'Ouest de rappeler à nos Alliés que nous sommes d'accord avec eux pour écarter absolument l'hypothèse d'une évacuation et d'une „neutralisation“ de l'Allemagne, thèse soutenue par certains milieux allemands en

¹² Zum Vorschlag des englischen Außenministers Bevin zur Revision des Besatzungsstatuts s. seine Note an Acheson vom 28.10.1949, Streng geheim, in: FRUS 1949, Bd. 3, S. 618–621. Zu den Verhandlungen auf der Pariser Außenministerkonferenz vom 9. u. 10.11.1949 vgl. Dok. Nr. 3, Anm. 3.

contact avec les Soviets, et à laquelle M. Walter Lippmann a récemment apporté son adhésion.¹³

Sans même insister sur les dangers d'une telle proposition qui laisserait en tête à tête les deux Gouvernements allemands rivaux et conduirait sans doute à la guerre civile, il suffit de souligner son caractère chimérique. Personne n'a d'illusions sur la valeur d'une semblable neutralité. Les deux camps sont également convaincus qu'ils ne peuvent se permettre d'abandonner à son sort un pays comme l'Allemagne, dont ils savent qu'il peut faire pencher de façon décisive les plateaux de la balance. C'est en fonction de cette constatation qu'il est possible d'affirmer que l'occupation d'un côté comme de l'autre aura nécessairement un caractère durable. Certes, il n'eut pas été inconcevable que l'U.R.S.S., afin de ressaisir l'initiative qui lui a échappé depuis 1947, propose le retrait simultané des troupes d'occupation. C'est à quoi l'on s'attendait généralement avant la Conférence du Palais Rose. D'une telle proposition les Soviets pouvaient escompter de très grands avantages et notamment la „neutralisation“ de la Ruhr. En fait, c'est le rétablissement intégral du contrôle quadripartite qui fut demandé par M. Vynchinski.¹⁴ Récemment encore, il eut été possible aux Soviets de prendre au mot M. McCloy et d'accepter des élections libres dans l'ensemble de l'Allemagne, pourvu que celles-ci fussent suivies d'une évacuation générale.¹⁵ Il est significatif qu'ils ne l'aient pas fait.

Il est donc faux d'affirmer comme le font certains publicistes américains que les Soviets ont actuellement l'initiative en Allemagne. La réalité est exactement inverse. L'U.R.S.S. s'est bornée jusqu'à présent à donner la réplique aux Occidentaux. Il n'en sera pas différemment en ce qui concerne le prétendu „traité séparé“ avec l'Allemagne Orientale – que la presse annonce périodiquement – mais que Staline, dont toute la politique allemande depuis 1945 est axée sur l'idée d'unité, se garde bien de conclure.

Une seule forme de „neutralisation“ de l'Allemagne serait acceptable aujourd'hui encore par l'Union Soviétique, c'est celle qu'entraînerait le rétablissement du contrôle quadripartite avec droit de veto. Elle ne saurait, bien entendu, être envisagée par nous.

4. Les Alliés ont donc à choisir entre deux solutions et deux seulement: le maintien du statut et la reconnaissance de la souveraineté de la République Fédérale.

Nous sommes amenés à conclure que le régime de Washington est le seul qui corresponde aux nécessités de l'occupation et qui tienne compte du fait fondamental en lequel se résument nos précédentes constatations, à savoir que l'Allemagne divisée constitue le terrain principal de la guerre froide en Europe.

C'est en effet sous l'angle de la guerre froide que les Alliés devront en dernière analyse se prononcer.

Le but à atteindre est clair: maintenir en Allemagne Occidentale un niveau de prospérité qui est la condition essentielle de la sauvegarde d'institutions libres, associer l'Allemagne à l'Europe Occidentale et assurer au camp occidental le bénéfice exclusif de ses immenses ressources.

En ce qui concerne le premier point, il est clair que l'économie de l'Allemagne Occidentale a progressé à pas de géant dans le cadre du statut et dans une large mesure grâce au statut.

Quant au deuxième point, nos Alliés commettent l'erreur de croire que pour garantir la fidélité du Gouvernement Adenauer, il est nécessaire de céder au chantage qu'il exerce sur nous en agitant l'épouvantail russe. Ils ne s'aperçoivent pas que la manœuvre allemande est

¹³ Vgl. Steel, Lippmann, S. 460f. u. 476.

¹⁴ Vgl. „Proposal of the Soviet Delegation to the Council of Foreign Ministers“, CFM/P/49/2, 25.5.1949, Durchgesehen, Geheim, in: FRUS 1949, Bd. 3, S. 1040f.

¹⁵ McCloy hatte am 1.3.1950 allgemeine Wahlen für ganz Deutschland unter der Bedingung vorgeschlagen, daß die Sowjetunion solchen Wahlen zustimme (AdG 1950, S. 2282D).

dépourvue de base, car le gouvernement de Bonn est en quelque sorte acculé à la coopération avec l'Occident. En cédant à ses instances, nous nous exposerions, en revanche, à un chantage infiniment plus redoutable puisqu'un gouvernement souverain de l'Allemagne de l'Ouest, qui bientôt d'ailleurs ne serait plus présidé par M. Adenauer, aurait effectivement la possibilité de choisir entre l'Est et l'Ouest.

Il est donc clair que la seule garantie inconditionnelle du maintien de l'Allemagne fédérale dans le camp occidental nous est donnée par le statut. Cette garantie est d'autant plus précieuse que, sur le plan économique, nous serons amenés non seulement à autoriser, mais à favoriser les contacts Est-Ouest si, comme il est probable, il apparaît nécessaire d'écouler en Europe Orientale une partie de la production allemande.

Au demeurant, il est évidemment nécessaire de renforcer au maximum le prestige et l'autonomie du Gouvernement de Bonn, mais la libération progressive de la République Fédérale doit s'opérer dans le cadre du statut, dont il ne faut pas méconnaître l'élasticité. Les Accords de Washington eux-mêmes prévoient la réduction progressive des contrôles, la seule limite à cette réduction étant l'autorité suprême elle-même et le maintien corrélatif des pouvoirs réservés en ce qui concerne la politique étrangère et le désarmement. Quand cette évolution sera achevée, – et il dépend de l'Allemagne de l'accélérer – le Gouvernement fédéral jouira pratiquement d'une entière autonomie. Les seules entraves à sa liberté d'action ne tiendront qu'aux circonstances elles-mêmes et seront conformes à l'intérêt commun des Allemands et des Alliés.

En effet, et c'est sur ce point qu'il convient d'insister, seul le maintien du cadre actuel permet l'intégration de l'Allemagne de l'Ouest dans l'Europe Occidentale en sauvegardant la possibilité du rétablissement pacifique de l'unité allemande et en laissant la porte ouverte à la reprise des conversations avec l'U.R.S.S.

L'association de l'Allemagne à l'Europe serait au contraire compromise par le „coup d'Etat“ que constituerait le rétablissement de la souveraineté nationale allemande – solution qui aurait d'ailleurs un caractère périmé puisque c'est „d'intégration européenne“ qu'il s'agit. – Sans parler des préoccupations possibles des voisins de l'Allemagne, il est en effet évident qu'une telle intégration ne peut être réalisée que si l'on évite de poser le problème de l'unité allemande. Donner à un gouvernement allemand de l'Ouest souverain une place dans l'organisation européenne serait donc risquer de faire éclater celle-ci. Au contraire le maintien du statut ouvre de larges possibilités d'avenir. En effet, si l'on indique publiquement les raisons pour lesquelles la République Fédérale ne peut être reconnue comme membre régulier du Conseil des Ministres – raisons qui tiennent non pas à la crainte du „péril allemand“ mais à la situation européenne – il devrait être possible d'envisager ultérieurement une modification des statuts du Conseil qui permettrait au Gouvernement de Bonn d'envoyer un observateur au Comité des Ministres. La présence de cet observateur symboliserait en quelque sorte la place future d'une Allemagne unie au sein de l'organisation européenne.

En résumé, le statut ne doit pas être considéré par les Allemands comme un joug auquel il convient d'échapper, mais comme un garde-fou contre les périls qui menacent la République Fédérale de l'extérieur et de l'intérieur.

Les restrictions apportées à la liberté d'action du Gouvernement fédéral ne font que préfigurer celles qui seraient apportées à la souveraineté de chaque Etat européen si une organisation politique européenne supranationale était enfin créée. C'est dans le cadre d'une telle organisation et dans ce cadre seulement que le problème de l'égalité des droits pourrait trouver une solution qui ne mette pas en péril la sécurité du monde libre.